



ANNÉE ACADÉMIQUE 2011-2012

FACULTÉ DES SCIENCES APPLIQUÉES
UNIVERSITÉ DE LIÈGE

TRAVAIL DE FIN D'ÉTUDES RÉALISÉ EN VUE DE L'OBTENTION DU GRADE DE MASTER INGÉNIEUR CIVIL EN ARCHITECTURE

DENIS PIRON



QHAPAQ ÑAN (CHEMIN PRINCIPAL ANDIN) AU QOLLASUYU
PAYSAGE, MORPHOLOGIE ET PATRIMOINE LINÉAIRE

REMERCIEMENTS

La réalisation de ce travail, qui s'inscrit dans le cadre de la coopération au développement, a nécessité un voyage de trois mois dans la région de Cusco, au Pérou.

Le voyage réalisé dans le cadre du présent travail a été rendu possible grâce à l'intervention financière du Conseil interuniversitaire de la Communauté française de Belgique - Commission universitaire pour le Développement - Rue de Namur, 72-74, 1000 Bruxelles - www.cud.be.

Je remercie tout d'abord mon promoteur, monsieur Jacques Teller, pour m'avoir proposé un sujet si original et passionnant, pour m'avoir permis d'aller m'ouvrir l'esprit dans un pays aussi magnifique que dépaysant. Je suis également reconnaissant envers les autres membres de mon jury, messieurs Pierre Paquet, Jean-Claude Cornesse et Jean Stillemans qui ont bien voulu s'intéresser à mon travail.

Je remercie aussi Marta Vilela Malpartida pour son accueil à Lima ; Sonia Martina Herrera Delgado pour le support qu'elle m'a apporté à Cusco ; tout particulièrement le South American Explorer's Club grâce à qui j'ai pu loger et nouer des contacts à Cusco ; Elisabeth Schumaker, Elise Neola May, Paolo Greer ; sans oublier les péruviens de Cusco et des campagnes pour leur gentillesse et leur sociabilité.

Merci à ma famille pour m'avoir toujours encouragé à me lancer dans les projets les plus fous, et particulièrement ma soeur Julie qui m'a apporté de ses compétences géographiques, ainsi que ma grand-mère pour m'avoir relu et conseillé dans la rédaction.

Merci à Nur pour son soutien et sa compréhension.

RÉSUMÉ

QHAPAQ ÑAN (CHEMIN PRINCIPAL ANDIN) AU QOLLASUYU

PAYSAGE, MORPHOLOGIE ET PATRIMOINE LINÉAIRE

TRAVAIL DE FIN D'ÉTUDES - MASTER INGÉNIEUR CIVIL ARCHITECTE

FACULTÉ DES SCIENCES APPLIQUÉES - UNIVERSITÉ DE LIÈGE - 2011-2012

DENIS PIRON

Le *Qhapaq Ñan*, ou chemin principal andin, est actuellement en phase de candidature pour la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO.

Il s'agit d'un réseau de routes qui unissait les populations de l'immense Empire Inca, s'étendant sur plus de 6 000 km sur le continent sud Américain, allant du Chili à la Colombie. Cette oeuvre d'une ingénierie exemplaire témoigne de l'harmonie qu'entretenaient les populations andines avec leur milieu, un des plus hostiles et exigeants au monde. Le *Qhapaq Ñan* constitue un véritable paysage culturel, exceptionnel à bien des égards, par son patrimoine naturel, territorial, architectural, mais aussi par l'immense patrimoine immatériel qu'il contient, gravé dans de nombreuses traditions andines encore bien vivantes.

Cette analyse morphologique et paysagère d'une partie du chemin principal andin allant au *Qollasuyu* s'inscrit donc dans le cadre de la gestion patrimoniale et du développement territorial. Premièrement, les notions de patrimoine et de territoire sont explicitées. Elles sont mises en relation par la suite, dans l'optique de montrer la nécessité de la prise en compte du patrimoine dans le développement territorial et de donner les bases théoriques nécessaires à l'approche du problème. Ensuite, le contexte territorial est décrit : l'histoire du territoire des Andes, le Pérou actuel, la région de Cusco, sa gestion patrimoniale et territoriale, ... Enfin, l'analyse traite la route vers le *Qollasuyu* allant de Cusco à la Raya. La définition de la zone et de l'objet d'étude est d'abord effectuée. Suit une analyse descriptive tronçon par tronçon. La démarche sur le terrain a été privilégiée afin de constater la réalité du patrimoine, avec les outils de l'analyse visuelle à l'appui. Une synthèse replace alors les observations à l'échelle de la totalité du parcours effectué.

L'ouvrage a pour but de présenter une certaine vision synthétique de la zone d'étude en tant que démarche analytique pour les responsables de la gestion de ce patrimoine, à une échelle régionale. Cette vision globale et continue tente de pointer les potentialités et les dangers qu'il faut traiter pour avancer d'un pas vers un plan de développement territorial basé sur la mise en valeur du patrimoine, une stratégie globale.

RESUMEN

El *Qhapaq Ñan*, o sistema vial andino, hoy esta en la lista tentativa del patrimonio mundial del UNESCO.

Es una red vial que estaba haciendo la conexión entre las poblaciones del inmenso Imperio Inca, el tamaño de cual fue más que 6 000 km en el continente sur Americano, desde Chile hacia Colombia. Esta obra de ingeniería excepcional es un testimonio del la armonía que las poblaciones andinas tenían con su medio ambiente, uno de los más difíciles del mundo. El *Qhapaq Ñan* es un verdadero paisaje cultural, excepcional por su patrimonio natural, territorial, arquitectónico, pero también por su gran patrimonio inmaterial, quedado en las numerosas tradiciones andinas que viven todavía en la actualidad.

Ese análisis morfológico y paisajista de un tramo del camino principal andino al *Qollasuyu* forma parte del ámbito de la gestión patrimonial y del desarrollo territorial. Primero, las nociones de patrimonio y de territorio están explicadas. Ellas están puestas en relación, para mostrar la necesidad de tomar en cuenta el patrimonio durante de la planificación territorial y dar las bases teóricas para acercarse al problema. Segundo, el contexto territorial está explicado : la historia del territorio de los Andes, el Perú actual, la región del Cusco, su gestión patrimonial y territorial, ... Tercero, empieza el análisis de la ruta inca hacia el *Qollasuyu* que va desde Cusco hacia La Raya. Empezamos con la definición de la zona y del objeto de estudio. Luego seguimos con una descripción tramo por tramo. El trabajo de campo fue muy útil para constatar la realidad del patrimonio a partir de un análisis visual. Finalmente, una síntesis pone las observaciones a una escala global de la totalidad del camino de estudio.

El objetivo del trabajo es presentar una visión sintética de la zona de estudio como manera de analizar para las autoridades en carga de gestionar ese patrimonio, a una escala regional. Esa visión global y continua intenta mostrar las potencialidades y los peligros que tenemos que tratar para avanzar de un paso en la dirección de un plano de desarrollo territorial que toma como base la puesta en valor del patrimonio, una estrategia global.

ABSTRACT

The *Qhapaq Ñan*, or main andean road, is at the moment in the candidature process to be on the list of the UNESCO's world heritage list.

It is a network of roads that has been making the link between populations of the great Inca Empire, which was more than 6 000 km long on the south American continent, reaching from Chile to Colombia. This work of exceptional engineering is a witness of the harmony that the andean populations were living with their natural environment, one of the most difficult in the world. The *Qhapaq Ñan* is a real cultural landscape, exceptional for its natural, territorial, architectural heritage, but also for its large immaterial heritage that it keeps in its still living andean traditions.

This morphological et landscape analysis of a part of the main inca road to *Qollasuyu* is part of a heritage management and territorial development vision. First, the notions of heritage and territory are developed. They are put together to show the need of taking heritage into account while planning the territorial development and to give the necessary theoretical basis to approach the problem. Second, the territorial context is described : the history of andean territory, the actual Peru, the Cusco region, its heritage and territorial planning, ... Third, the analysis of the inca road to *Qollasuyu*, between Cusco and La Raya, begins. The definition of the study zone and objet is first made. A descriptive analysis of the road, segment by segment, follows. The field work has been very useful in order to observe the reality of the heritage with the visual analysis as a tool. Eventually, a synthesis replaces the observations in a global map at the scale of the totality of the studied path.

The goal of the work is to present a synthetical view of the study zone as a way to analyze for the authorities in charge of the heritage planning, in a regional scale. This global and continuous view will try to point potentialities and dangers that should be considered in order to make a step to a territorial development plan based on the valorization of heritage, a global strategy.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1-6
--------------	-----

PREMIÈRE PARTIE : PATRIMOINE ET DÉVELOPPEMENT	7-16
---	------

LA NOTION DE PATRIMOINE 7

- Introduction 7
- Bref historique 7
 - Renaissance
 - XVIIIe siècle : émergence du concept de conservation / restauration (Paquet, 2011)
 - XIXe siècle : les affrontements / XXe siècle : la maturité (Paquet, 2011)
- Les chartes et documents importants 10
- Notions particulières 11

LA NOTION DE TERRITOIRE 11

- La lecture du territoire 11
 - L'occupation
 - L'ordonnement (ou organisation générale du territoire selon certains critères, intérêts et techniques)
 - La consolidation (du nouvel ordre établi, par rapport à deux choses : le bâti et la symbolique)
 - La manière d'intervenir
- La notion de réseau 12

LE PATRIMOINE TERRITORIAL 13

- Le potentiel territorial 13
 - Aspects culturels
 - Aspects économiques
- Les paysages culturels 14
- Le patrimoine linéaire 14
 - La notion de route
 - Le mouvement autonome
 - Les greenways américains
 - Le cas européen
 - Paysages culturels linéaires

DEUXIÈME PARTIE : LE CONTEXTE TERRITORIAL : CUSCO	17-31
---	-------

LES ANDES CENTRALES 17

HISTORIQUE DU TERRITOIRE 17

- Les civilisations pré-incaïques 18
 - Des chasseurs cueilleurs aux premiers agriculteurs
 - Émergence de l'urbain
 - L'urbanisme primaire
 - Les premières cités
 - L'empire Wari
 - États et seigneuries tardifs
- L'empire Inca 20
 - Un bref historique
 - Économie et société
 - L'empereur : l'inca
 - La gestion territoriale
 - Arts et savoirs
 - La religion
 - Le Quechua, la langue des incas
- L'époque coloniale 24
- La république 25

CUSCO : LA RÉGION ET LA VILLE 25

- Géographie 25
 - Situation
 - Système politique et administratif
 - Aspects socio-économiques
- Développement et territoire 27
- Patrimoine 29
 - Historique de la conservation du patrimoine
 - La liste du patrimoine mondial
 - Le projet Qhapaq Ñan de l'INC
 - Le projet de candidature à l'UNESCO

TROISIÈME PARTIE : L'ANALYSE	32-112
------------------------------	--------

INTRODUCTION 32

- Méthodologie 32

ZONE D'ÉTUDE : VERS LE QOLLASUYU 33

- Description géographique et environnementale 33
 - Zones de vie
 - Formations végétales et usages des sols

- Géomorphologie du paysage 33

OBJET D'ÉTUDE : LE QHAPAQ ÑAN 35

- Généralités 35
 - Les routes et les tracés
 - Les tampu ou tambos
 - Les chaski et les chaskiwasi
 - Les Apachetas
 - Les ponts
- Les chemins de l'Inca au Qollasuyu 38
- Sur le terrain 39

ANALYSE SUR LE TERRAIN 40

- Description par tronçons 40
- Tronçon 1 - La Raya - Aguas Calientes 42
- Tronçon 2 - Aguas Calientes - Marangani 48
- Tronçon 3 - Marangani - Sicuani 53
- Tronçon 4 et 5 - Sicuani - San Pablo - San Pedro 56
- Tronçon 6 - San Pedro - Tinta 63
- Tronçon 7 - Tinta - Combapata 74
- Tronçon 8 - Combapata - Checacupe 77
- Tronçon 9 - Checacupe - Cusipata 82
- Tronçon 10 - Cusipata - Quiquijana 90
- Tronçon 11 - Quiquijana - Urcos 93
- Tronçon 12 - Urcos - Andahuaylillas 97
- Tronçon 13 - Andahuaylillas - Oropesa 99
- Tronçon 14 - Oropesa - Saylla 105
 - Tronçon 15 - Saylla - Cusco
- Synthèses 108
 - Paysage
 - Urbanisation
 - Patrimoine

INTERPRÉTATIONS 112

CONCLUSIONS ET PERSPECTIVES	113-114
GLOSSAIRE QUECHUA	115
LISTE DES FIGURES	116
ANNEXE	117-118
BIBLIOGRAPHIE	119-120

INTRODUCTION

Le *Qhapaq Ñan*, ou chemin principal andin, ce réseau de routes apportant cohésion et unité à un certain Empire Inca s'étendant sur plus de 6000 km sur le continent sud-américain, fait aujourd'hui l'objet d'une prise de conscience du patrimoine qu'il constitue.

En effet, sa candidature à la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO se prépare déjà depuis 2001. Le défi demande à l'Argentine, la Bolivie, le Chili, la Colombie, l'Équateur et le Pérou de s'entendre afin de présenter un dossier de candidature commun.

Le projet possède les particularités suivantes. Tout d'abord, la nature même de l'objet, un réseau de routes, est originale et n'est pas un cas courant. La formulation « patrimoine linéaire » peut être employée. L'UNESCO le considère même en fait en tant que « paysage culturel linéaire ». Ensuite, il y a l'étendue du bien. La coordination internationale entre les six pays concernés est nécessaire à la réalisation du projet de mise en valeur. Il faut donc s'accorder sur des bases juridiques et des processus de gestion, ce qui ne facilite pas la tâche.

Ce travail s'inscrit dans le cadre de la coopération internationale, à l'heure où le Pérou, ainsi que les autres pays concernés, est en train de réaliser un travail considérable d'inventaire des traces archéologiques du chemin ainsi que des biens patrimoniaux associés. Il est analysé dans ce travail une partie du chemin principal inca partant de Cusco et se dirigeant au Sud, vers le Lac Titicaca.

La particularité de cette analyse est de lire le territoire sur base de trois thèmes : le paysage, l'urbanisation et le patrimoine. La finalité du travail est de donner une idée claire de la qualité que présente le tronçon étudié dans ces trois thèmes, ainsi que de montrer ce que ce type d'analyse peut apporter par rapport à la gestion du patrimoine territorial. La volonté de synthétiser au maximum un problème très complexe et obligatoirement pluridisciplinaire vient du problème de la trop grande quantité d'informations amassées par quantité d'études dans des domaines aussi variés que spécifiques. Mais une approche pluridisciplinaire implique aussi une vision globale et moins approfondie de la chose afin de pointer directement les choses importantes, délicates, ou présentant un potentiel intéressant.

L'analyse s'articule donc sur un constat sur le terrain de la totalité du parcours étudié, suivi d'une synthèse à l'échelle de la région. Ce type d'étude donne des informations variées permettant d'agir comme lors d'une analyse préliminaire à un projet. Celle-ci, qui peut encore s'approfondir ou s'améliorer, peut constituer une base directement utilisable afin de coordonner la mise en valeur du patrimoine et la création d'un plan de développement territorial cohérent aux différentes échelles.

La **première partie** de l'étude a pour but, après avoir décrit les notions de patrimoine et de territoire, de faire le lien entre ces deux notions afin de montrer le rôle essentiel que doit jouer le patrimoine dans le développement. L'objectif est de donner les clefs permettant au lecteur de comprendre le contexte théorique de la problématique.

La **deuxième partie** présente le contexte dans lequel s'inscrit l'analyse, le territoire des Andes, puis de la région de Cusco. Le territoire est

alors lu comme une superposition de couches d'activité humaine au cours du temps. Il est lu comme un bien patrimonial en tant que tel.

La **troisième partie** consiste en l'analyse à proprement parler, s'introduisant d'abord par la présentation du territoire englobé par la zone d'étude ainsi que des caractéristiques de l'objet d'étude, le *Qhapaq Ñan*. Ensuite est parcouru et décrit le cheminement, sur le terrain, et enfin sont interprétées les observations à l'échelle globale de l'ensemble de la zone.

Nous essayerons finalement de conclure par des perspectives et des pistes de réflexions particulièrement importantes à considérer, par rapport à ce patrimoine, et au patrimoine linéaire en général.

PREMIÈRE PARTIE : PATRIMOINE ET DÉVELOPPEMENT

« **L'argent des sots est le patrimoine des gens d'esprit.** »

Denis Diderot, extrait du Neveu de Rameau.

1. LA NOTION DE PATRIMOINE

1.1. INTRODUCTION

PATRIMOINE

« Patrimoine. Ce beau et très ancien mot était, à l'origine, lié aux structures familiales, économiques et juridiques d'une société stable, enracinée dans l'espace et le temps. Requalifié par divers adjectifs (génétique, naturel, historique, ...) qui en ont fait un concept « nomade », il poursuit aujourd'hui une carrière autre et retentissante.

Patrimoine historique. L'expression désigne un fonds destiné à la jouissance d'une communauté élargie aux dimensions planétaires et constitué par l'accumulation continue d'une diversité d'objets que rassemble leur commune appartenance au passé : oeuvres et chefs-d'oeuvre des beaux-arts et des arts appliqués, travaux et produits de tous les savoirs et savoir-faire des humains. Dans notre société errante, que ne cessent de transformer la mouvance et l'ubiquité de son présent, « patrimoine historique » est devenu un des maîtres mots de la tribu médiatique. Il renvoie à une institution et à une mentalité (...).

Le culte rendu aujourd'hui au patrimoine historique appelle donc mieux qu'un constat de satisfaction. Il appelle un questionnement car il est le révélateur, négligé et néanmoins éclatant, d'un état de société et des questions qui l'habitent (...) » (Choay, 2007[1992], p.9-10).

« MONUMENTS HISTORIQUES » ET « PATRIMOINE BÂTI »

« (...) les deux expressions ne sont plus synonymes. Depuis les années 1960, les monuments historiques ne constituent plus qu'une part d'un héritage qui ne cesse de s'accroître par l'annexion de nouveaux types de biens et par l'élargissement du cadre chronologique et des aires géographiques à l'intérieur desquels ces biens s'inscrivent » (Choay, 2007[1992], p.10).

La notion de patrimoine a évolué au cours du temps. Nous retracerons très vite cette évolution pour mieux comprendre les directions qui en ont résulté dans le contemporain. Ce bref historique n'est évidemment pas exhaustif et ne reprend que les grandes tendances et figures de l'histoire, principalement européenne, du patrimoine¹. C'est pourtant la base indispensable à acquérir avant de pouvoir émettre toute réflexion qui concerne le patrimoine. Suivra le récapitulatif des chartes et documents de références concernant les accords européens ou internationaux sur la prise en charge du patrimoine.

1.2. BREF HISTORIQUE

1.2.1. RENAISSANCE

La notion de patrimoine a véritablement commencé à émerger à la Renaissance italienne, à Rome, avec l'intérêt porté pour l'Antiquité et les objets du passé, dans un contexte qui est celui de l'état de ruine constaté de cette Antiquité. Ainsi devait naître la dimension historique du regard apporté aux monuments antiques.

Comme le dit Françoise Choay (2007[1992]), « c'est ainsi que sur la scène du Quattrocento italien, à Rome, les trois discours de la mise en perspective historique, de la mise en perspective artistique et de la conservation contribuent au surgissement d'un objet nouveau : réduit au seules antiquités, par et pour un public limité à une minorité d'érudits, d'artistes et de princes, il n'en constitue pas moins la forme native du monument historique ».

Les champs spatial et temporel des antiquités s'élargissent ensuite et les Européens s'approprient peu à peu ce concept d'antiquités.

1.2.2. XVIII^E SIÈCLE : ÉMERGENCE DU CONCEPT DE CONSERVATION / RESTAURATION (PAQUET, 2011)

« Rome au XVIII^e siècle (...) est une superposition de stratifications archéologiques assurant la continuité physique, la « muséification » du bâti, sa cohérence et un « dialogue » entre les séquences des lieux anciens et nouveaux. Il était logique qu'y naissent les principes de conservation et de restauration des monuments à l'occasion des grandes fouilles archéologiques » (Paquet, 2011).

La notion de patrimoine continue à évoluer et, avec la Révolution française, se développent les bases des procédures visant à protéger et conserver les monuments historiques français (Choay, 2007[1992]).

On peut citer les valeurs accordées aux monuments à cette époque, elles sont toutes liées à la plus importante d'entre elles, la valeur nationale (Choay, 2007[1992]).

Il y a la valeur *cognitive* : « (...) les monuments historiques sont porteurs de valeurs de savoir, spécifiques et générales, pour toutes les catégories sociales. À quelque siècle qu'ils appartiennent, rappelle ailleurs Kersaint, les monuments sont « témoins irréprochables de l'histoire ». Ils permettent ainsi de construire une multiplicité d'histoires, politique, des mœurs, de l'art, des techniques, et de servir à la fois la recherche intellectuelle et la formation des professions et des artisanats. Ils introduisent, en outre, à une pédagogie générale du civisme : les citoyens sont dotés d'une mémoire historique qui jouera le rôle affectif d'une mémoire vivante dès lors que la mobilisera le sentiment de fierté et de supériorité nationales » (Choay, 2007[1992], p.88).

Ensuite, vient la valeur *économique*. On pense aux modèles que constituent les monuments pour les manufactures, mais aussi à l'émergence du tourisme culturel.

¹ Pour le lecteur intéressé par le sujet, on ne peut que conseiller « L'allégorie du patrimoine », de Françoise Choay (2007[1992]), dont ce texte est d'ailleurs largement inspiré.

Enfin, en dernier dans l'ordre d'importance, vient la valeur *artistique* : « statut compréhensible en un temps où, sauf dans un milieu cultivé et éclairé, le concept d'art reste imprécis et où la notion d'esthétique vient de faire son entrée » (Choay, 2007[1992], pp.88-89).

1.2.3. XIX^E SIÈCLE : LES AFFRONTLEMENTS / XX^E SIÈCLE : LA MATURITÉ (PAQUET, 2011)

« Lors de la création en France de la première Commission des monuments historiques, en 1837, les trois grandes catégories de monuments historiques étaient constituées par les restes de l'Antiquité, les édifices religieux du Moyen Âge et quelques châteaux » (Choay, 2007[1992], p.10).

Deux mouvements s'opposent lors du XIX^e siècle, celui des conservateurs, mené par l'anglais John Ruskin (1819-1900), et celui des restaurateurs, mené par le français Viollet-le-Duc (1814-1879).

Pour Viollet-le-Duc, « restaurer un édifice, ce n'est pas l'entretenir, le réparer ou le refaire, c'est le rétablir dans un état complet qui peut n'avoir jamais existé à un moment donné » (Viollet-le-Duc, 1854/1868, "restauration"). Même si Viollet-le-Duc est souvent critiqué pour son « interventionnisme militant dont il est devenu convenable de rituellement dénoncer l'arbitraire : façade gothique inventée de la cathédrale de Clermont-Ferrand, flèches ajoutées à Notre-Dame de Paris et à la Sainte-Chapelle, sculptures détruites ou mutilées remplacées par des copies, reconstitutions fantaisistes du château de Pierrefonds, reconstitutions composites des parties supérieures de l'église Daint-Ternin à Toulouse » (Choay, 2007[1992], p.116), il aura tout de même apporté beaucoup au système de la politique de restauration qui s'installait en France.

John Ruskin, lui, « suivi par Morris, défend un anti-interventionnisme radical, jusqu'alors sans exemple (...). Le travail des générations passées confère aux édifices qu'elles nous ont laissés un caractère sacré. Les marques que le temps a imprimées sur eux font partie de leur essence (...). Pour Ruskin et Morris, vouloir restaurer un objet ou un bâtiment est porter atteinte à l'état qui en fonde le sens et les valeurs, mémoriale ou esthétique. Pour eux, le destin de tout monument (historique ou non) est, à plus ou moins long terme, la ruine et la désagrégation progressive. Cependant, on s'aperçoit que cette issue peut, en réalité, être différée, et que les deux champions de l'anti-interventionnisme préconisent l'entretien des monuments et admettent qu'on les consolide, à condition que ce soit de façon invisible » (Choay, 2007[1992], pp.114-115).

« Camillo Boito (1835-1914) est un de ces architectes italiens qui, comme Giovannoni à la génération suivante, doivent l'originalité de leur oeuvre et de leurs idées à une formation sans égale en France et dans la plupart des autres pays. Ingénieur, architecte et historien d'art, ses compétences lui permettent de se situer à l'articulation de deux mondes devenus étrangers : monde de l'art, passé et actuel, monde de la modernité technicienne. (...) Confronté à deux doctrines antagoniques, Boito emprunte le meilleur de chacune pour en tirer, dans ses écrits, une synthèse subtile (...). À Ruskin et Morris, il doit sa conception de la conservation des monuments, fondée sur la notion d'authenticité. On ne doit pas seulement préserver la platine des édifices anciens, mais les additions successives dont

les chargea le temps (...). Mais avec Viollet-le-Duc, contre Ruskin et Morris, Boito soutient la priorité du présent sur le passé et affirme la légitimité de la restauration. (...) Elle n'a lieu d'être pratiquée qu'in extremis, quand tous les autres moyens de la sauvegarde (entretien, consolidation, réparations non exposées à la vue) ont échoué. Alors, elle se révèle le nécessaire et indispensable complément d'une conservation dont le projet même ne peut subsister sans elle » (Choay, 2007[1992], pp.121-123).

Boito prônait alors une restauration où l'intervention devait être marquée et clairement lisible (par exemple en utilisant un matériau différent), mais qui restituait la cohésion formelle originale de l'ensemble.

« L'inauthenticité de la partie restaurée doit pouvoir être d'un coup d'oeil distinguée des parties originelles de l'édifice, grâce à une mise en scène ingénieuse recourant à des artifices multiples : matériaux différents, de couleur différentes, de ceux du monument originel, apposition sur les parties restaurées d'inscriptions et de signes symboliques précisant les conditions et les dates des interventions, diffusion, locale et dans la presse, des informations nécessaires, et en particulier des photographies des différentes phases des opérations, conservation à proximité du monument de parties éventuelles auxquelles la restauration s'est substituée » (Choay, 2007[1992], p.123).

Une réflexion émerge aussi par rapport à la complexité du problème concernant la préservation des villes anciennes avec l'avènement des techniques définissant la cité moderne. De là va émerger la notion de **patrimoine urbain**.

« Que l'urbanisme s'attache à détruire les ensembles urbains anciens ou qu'il tente de les préserver, c'est bien en devenant un obstacle au libre déploiement de nouvelles modalités d'organisation de l'espace urbain que les formations anciennes ont acquis leur identité conceptuelle. La notion de patrimoine urbain historique s'est constituée à contre-courant du processus d'urbanisation dominant. Elle est l'aboutissement d'une dialectique de l'histoire et de l'historicité qui se joue entre trois figures (ou approches) successives, de la ville ancienne. J'appellerai ces figures respectivement *mémoriale*, *historique* et *historiale* » (Choay, 2007[1992], pp.133-134).

« La figure *mémoriale* (...) apparaît en Angleterre sous la plume de Ruskin. Dès le début des années 1860, dans le temps même où commencent les « grands travaux de Paris », [il] s'insurge et alerte l'opinion contre les interventions qui lèsent la structure des villes anciennes, c'est-à-dire leur tissu. Pour lui, cette texture est l'être de la ville, dont elle fait un objet patrimonial intangible, à protéger sans condition » (Choay, 2007[1992], p.134).

« La figure *historique : rôle propédeutique* (...) trouve une expression privilégiée dans l'oeuvre de l'architecte et historien viennois Camillo Sitte (1843-1903). La ville pré-industrielle apparaît alors comme un objet appartenant au passé, et l'historicité du processus d'urbanisation qui transforme la ville contemporaine est assumée dans son ampleur et sa positivité. Cette vision est donc tout à fait opposée à celle de Ruskin, mais aussi à celle de Haussmann : la ville ancienne, périmée par le devenir de la société industrielle, n'en est pas moins reconnue et constituée en une figure

historique originale qui appelle la réflexion. (...) En 1889, Sitte développait ces idées dans un ouvrage aussitôt fameux et depuis constamment déformé par des lectures tendancieuses, *Der Städtebau nach seinen künstlerischen Grundsätzen*, traduit en français sous un titre déjà trompeur, *L'Art de construire les villes*. (...) Le livre de Sitte a pour origine un constat, limité et précis : la laideur de la ville contemporaine, ou plutôt son absence de qualité esthétique. Il ne s'agit nullement là d'une condamnation générale et morale de la civilisation contemporaine, comme chez Ruskin. Cette critique accompagne, au contraire, une prise de conscience aigüe des dimensions techniques, économiques et sociales de la transformation accomplie par la société industrielle et de la nécessaire transformation spatiale qui l'accompagne » (Choay, 2007[1992], pp.136-137). « Une seule certitude se dégage du *Städtebau*, elle concerne les villes du passé : leur rôle est terminé, leur beauté plastique demeure. Conserver les ensembles urbains anciens comme on conserve les objets de musée paraît donc s'inscrire dans la logique des analyses du *Städtebau*. Pourtant, Sitte n'a pas milité pour la préservation des centres anciens. Il n'exprime la préoccupation de « sauver, s'il est encore temps, nos vieilles villes de la destruction qui les menace toujours davantage » (Sitte, 1996[1889]), qu'à deux reprises, brièvement, dans le cours de son livre qui répond à des préoccupations différentes. D'autres que lui ont développé la philosophie conservatoire portée par son travail historique et critique, et ont ainsi attribué une fonction muséale à la ville ancienne » (Choay, 2007[1992], p.142).

« La figure *historique : rôle muséal*. (...) En tant que figure muséale, la ville ancienne, menacée de disparition est conçue comme un objet rare, fragile, précieux pour l'art et pour l'histoire et qui, telles les oeuvres conservées dans les musées, doit être placée hors circuit de la vie. En devenant historique, elle perd son historicité. (...) Au cours des premières décennies du XX^e siècle, la figure et la conservation muséales acquièrent une dimension nouvelle, ethnologique, à l'occasion de l'expérience coloniale. Lorsque Lyautey, marqué par l'exemple des Anglais en Inde, entreprend l'urbanisation du Maroc, il décide de conserver les créations urbaines, les médinas, de ce pays. À l'opposé de la politique adoptée en Algérie, la modernisation du Maroc respectera les fondations urbaines traditionnelles, et des villes répondant aux nouveaux critères techniques occidentaux seront créées. Ce parti traduit la volonté de préserver, avec leur support spatial original, des modes de vie et une vision du monde différents jugés incompatibles avec l'urbanisation de type occidental. Mais l'appréciation esthétique participe aussi, secondairement, de cette volonté de conservation et peut-être l'intègre-t-elle même dans une prospective du tourisme d'art » (Choay, 2007[1992], p.142/144).

« La figure *historiale* (...) de la ville ancienne peut être définie comme la synthèse et le dépassement des deux précédentes. Elle constitue le socle de toute interrogation actuelle, non seulement sur le destin des anciens tissus urbains, mais sur la nature même des établissements que l'on continue aujourd'hui d'appeler villes. Cette figure est apparue sous une forme à la fois accomplie et anticipatrice dans l'oeuvre théorique et dans la pratique de l'Italien G. Giovannoni (1873-1943), qui accorde simultanément une valeur d'usage et une valeur historique aux ensembles urbains anciens, en les intégrant dans une conception générale de l'aménagement territorial » (Choay, 2007[1992], p.145).

Il nous dit : « Je ne crois donc pas faire preuve d'un optimisme exagéré en affirmant qu'une étude réalisée avec une ampleur de vue suffisante, une connaissance exacte des besoins réels de l'urbanisme et des techniques qu'il a à sa disposition, jointes à un amour sincère de l'art et de la mémoire des villes, permet presque toujours de trouver un moyen terme entre les deux partis opposés, en *définissant rationnellement le domaine dans lequel chacun d'eux peut faire valoir ses critères* » (Giovannoni, 1998[1931], p.37).

« Dès le premier article de 1913 dont il conserva le titre, Vecchie città ed edilizia nuova », pour son grand livre de 1931, Giovannoni adopte une attitude prospective. Il mesure le rôle novateur des nouvelles techniques de transport et de communication et prévoit leur perfectionnement croissant. Un recul de quelques décennies lui permet de penser désormais en termes de « réseaux » (*rete*) et d'infrastructures la mutation des échelles urbaines dont Viollet-le-Duc et Sitte avaient fait le pivot de leur réflexion. L'urbanisme cesse de s'appliquer à des entités urbaines et circonscrites dans l'espace, pour devenir territorial. Il doit satisfaire la vocation à se mouvoir et à communiquer par tous les moyens, qui caractérise la société à l'ère industrielle, devenue l'ère de « la communication généralisée ». La ville du présent, et plus encore celle de l'avenir, seront en mouvement » (Choay, 2007[1992], p.146).

« Devant ces « organismes cinétiques », Giovannoni pose avec lucidité la question qu'esquivent ou occultent encore aujourd'hui tant d'aménageurs, d'élus et de politiciens : les temps de la ville dense et centralisée ne sont-ils pas achevés et celle-ci ne s'efface-t-elle pas au profit d'un autre mode d'agrégation? N'est-il pas déjà possible d'imaginer « la fin du grand développement urbain » et même une véritable « anti-urbanisation »? (Le terme se transformera plus tard en *désurbanisation*.) (...) Giovannoni fonde son raisonnement sur la dualité essentielle des comportements humains dont Cerdà faisait le moteur de l'urbanisation : « L'homme repose, l'homme se meut. » Les circuits de la communication généralisée n'offrent pas de havre pour le repos. Les humains ont cependant toujours besoin de d'arrêter de se rencontrer, d'habiter » (Choay, 2007[1992], p.146).

« “Une ville historique constitue en soi un monument“, mais elle est en même temps un tissu vivant : tel est le double postulat qui permet la synthèse des figures piétale et muséale de la conservation urbaine et sur lequel Giovannoni fonde une doctrine de la conservation et de la restauration du patrimoine urbain. On peut la résumer en trois grands principes. D'abord, tout fragment urbain ancien doit être intégré dans un plan d'aménagement (*piano regolatore*) local, régional et territorial qui symbolise sa relation avec la vie présente. En ce sens, sa valeur d'usage est légitimée à la fois techniquement par un travail d'articulation avec les grands réseaux primaires d'aménagement, et humainement « par le maintien du caractère social de la population ». Ensuite, le concept de monument historique ne saurait désigner un édifice singulier à part du contexte bâti dans lequel il s'insère. La nature même de la ville et des ensembles urbains traditionnels, leur *ambiente* résulte de cette dialectique de « l'architecture majeure » et de ses abords. C'est pourquoi isoler ou « dégager » un monument revient, la plupart du temps, à le mutiler. Les abords du monument sont avec lui dans une relation essentielle. Enfin, ces deux premières conditions remplies, les ensembles urbains anciens appellent des procédures de préservation et de restauration analogues à celles définies pour les monuments par Boito. Transposées aux

dimensions du fragment ou du noyau urbain, elles ont pour objectif essentiel d'en respecter l'échelle et la morphologie, de préserver les rapports originels qui en ont lié parcelles et voies de cheminement. « On ne saurait exclure les travaux de recomposition, de réintégration, de dégagement. » Une marge d'intervention est donc admise, que limite le respect de l'*ambiente*, cet esprit (historique) des lieux, matérialisé dans des configurations spatiales. Deviennent aussi licites, recommandables ou même nécessaires, la reconstitution, à condition de n'être point trompeuse, et surtout certaines destruction. Giovannoni utilise la belle métaphore du *diridamento*, qui évoque l'éclaircissage d'une forêt ou d'un semis trop denses, pour désigner les opérations servant à éliminer toutes les constructions parasites, adventices, superfétatoires : “La réhabilitation des quartiers anciens s'obtient davantage de l'intérieur que de l'extérieur des îlots, en particulier, en rétablissant maisons et îlots dans des conditions aussi proches des conditions originelles que possible, car l'habitation a son ordre, sa logique, son hygiène et sa dignité propres“ » (Choay, 2007[1992], pp. 148-150).

« Pratiquement seul parmi les théoriciens de l'urbanisme du XX^e siècle, Giovannoni a placé au centre de ses préoccupations la dimension esthétique de l'établissement humain. À l'échelle des réseaux d'aménagement, qui n'est pas notre propos, il développe avec optimisme les prémisses posées par Viollet-le-Duc. En revanche, à l'échelle des quartiers, il a su articuler la propédeutique de l'oubli à une conception critique et conditionnelle de la préservation des ensembles urbains anciens dans la dynamique du développement. Ce patrimoine est alors doté d'un double statut, dont Giovannoni a découvert l'antinomie chez Viollet-le-Duc et chez Sitte, et il est chargé d'un double rôle que ni Sitte ni Viollet ne voulaient et ne pouvaient lui attribuer. Davantage, ce patrimoine urbain, support fragmenté et fragmentaire d'une dialectique de l'histoire et de l'historicité, se voit traiter selon les approches complexes de Riegl et de Boito, pour qui chaque objet patrimonial est un champ de forces opposées entre lesquelles il faut créer un état d'équilibre, singulier à chaque fois. Et, dans la gestion de cette dynamique conflictuelle, Giovannoni reconnaît et confère aux tissus anciens la valeur actuelle et sociale que Ruskin et Morris lui avaient désignée, sans parvenir à s'intégrer dans le flux de l'histoire vivante : l'habitant et son habiter sont installés au point focal d'où irradie la prospective de *Vecchie Città ed Edilizia nuova*. La théorie de Giovannoni anticipe, avec plus de souplesse et de complexité, les diverses politiques de « secteurs sauvegardés » qui ont été mises au point et appliquées en Europe depuis 1960. Elle en contient aussi en germe les paradoxes et les difficultés » (Choay, 2007[1992], pp.150-151).

Le patrimoine fait donc l'objet d'un culte à l'âge de l'industrialisation. « Au XIX^e siècle, (...) la consécration institutionnelle du monument historique dote celui-ci d'un statut temporel différent. D'une part, il acquiert l'intensité d'une *présence* concrète. D'autre part, il est installé dans un *passé* définitif et irrévocable, construit par le double travail de l'historiographie et de la (prise de) conscience (historiale) des mutations imposées par révolution industrielle aux savoir-faire des humains. Reliques d'un monde perdu, englouti par le temps et la technique, les édifices de l'ère pré-industrielle deviennent, selon le mot de Riegl, l'objet d'un culte. Enfin, ils sont investis d'un rôle mémorial imprécis et pour eux nouveau, analogue, en sourdine, à celui du monument originel. Sur le sol déstabilisé d'une société en cours d'industrialisation, ils

semblent rappeler à ses membres la gloire d'un génie menacé » (Choay, 2007[1992]).

Le terme de « culte » a « conservé sa pertinence », mais « l'objet, les formes et la nature du culte se sont transformés : d'abord sous l'effet d'une expansion généralisée de ses aires de diffusion, de son corpus et de son public ; puis récemment par son association avec l'industrie culturelle » (Choay, 2007[1992], p.153).

« **La mondialisation des valeurs et des références occidentales** a contribué à l'**expansion oecuménique** des pratiques patrimoniales. Cette expansion peut être symbolisée par la Convention concernant la protection du patrimoine mondial culturel et naturel, adoptée en 1972 par la Conférence générale de l'Unesco. Ce texte calquait sur le concept de monument historique celui du patrimoine culturel universel : monuments, ensembles bâtis, sites archéologiques ou aménagés présentant « une valeur universelle exceptionnelle du point de vue de l'histoire de l'art ou de la science ». Était ainsi proclamée l'universalité du système occidental de pensée et de valeurs en la matière. Pour les pays prêts à reconnaître sa validité, la Convention créait un ensemble d'obligations concernant « l'identification, la protection, la conservation, la mise en valeur et la transmission aux générations futures du patrimoine culturel ». Mais surtout, elle fondait une appartenance commune une solidarité planétaire (...) qui comporte la prise en charge des plus démunis par la communauté. La notion plus restrictive de patrimoine universel exceptionnel permet d'établir, par un jeu de critères complexes, une liste commune de biens considérés comme patrimoine mondial, relevant, d'un « système de coopération et d'assistance internationales » aux plans « financier, artistique, scientifique et technique ». (...) Ce processus, planétaire, de conversion à la religion patrimoniale ne se déroule pas sans difficultés, de nature parfois opposées. J'ai le souvenir d'un ami maghrébin qui s'indignait de voir attribuer une valeur d'art et d'histoire à des monuments dont la signification devait, à ses yeux, être exclusivement religieuse. (...) Inversement, à l'échelle des États, le nombre de monuments inscrits sur la liste du patrimoine mondial tend à passer pour un indice de prestige international et devient un objet d'émulation, sans que les critères de sélection des biens patrimoniaux ne soient toujours bien interprétés par les intéressés. La Convention, adoptée en 1972, et ratifiée ou acceptée en 1975 par vingt et un pays répartis sur les cinq continents, compte en 1991 cent douze pays signataires » (Choay, 2007[1992], p.154-155).

« **Les découvertes de l'archéologie et l'affinement du projet mémoriel des sciences humaines** ont déterminé l'**expansion du champ chronologique** dans lequel s'inscrivent les monuments historiques. (...) Ainsi, les produits techniques de l'industrie ont acquis les mêmes privilèges et les mêmes droits à la conservation que les chefs-d'oeuvre de l'art architectural et les patients accomplissements des artisanats » (Choay, 2007[1992], p.155).

« Parallèlement, s'impose une **expansion typologique** du patrimoine historique : un monde d'édifices modestes, ni mémoriaux ni prestigieux, reconnus et valorisés par des disciplines nouvelles comme l'ethnologie rurale et urbaine, l'histoire des techniques, l'archéologie médiévale, ont été intégrés dans le corpus patrimonial » (Choay, 2007[1992], p.155).

« En outre, le souci de conserver le patrimoine architectural et industriel du XX^e siècle (jusqu’aux dernières décennies comprises), souvent menacé de démolition à cause de son mauvais état, engendre aujourd’hui un **complexe de Noé** qui tend à mettre à l’abri dans l’arche patrimoniale l’ensemble exhaustif des nouveaux types constructifs apparus au cours de cette période » (Choay, 2007[1992], p.155-156).

« Enfin, le **grand projet de démocratisation du savoir**, hérité des Lumières et réanimé par la volonté moderne d’éradiquer les différences et les privilèges dans la jouissance des valeurs intellectuelles et artistiques, joint au **développement de la société de loisir** et son corrélat, le **tourisme culturel** dit de masse, sont à l’origine de l’**expansion de la plus significative peut-être, celle du public** des monuments historiques : aux petites chapelles d’initiés, de connaisseurs et d’érudits a succédé une église mondiale, une audience « millionnaire », comme il se dit des agglomérations qu’on chiffre en millions d’habitants » (Choay, 2007[1992], p.156).

« (...) les monuments et le patrimoine historique acquièrent un double statut. Oeuvres dispensatrices de savoir et de plaisir, mises à la disposition de tous ; mais aussi produits culturels, fabriqués, emballés et diffusés en vue de leur consommation. La métamorphose de leur valeur d’usage en valeur économique est réalisée grâce à l’ « ingénierie culturelle », vaste entreprise publique et privée, au service de laquelle oeuvre un peuple d’animateurs, communicants, agents de développement, ingénieurs, médiateurs culturels. Leur tâche consiste à exploiter les monuments par tous les moyens afin d’en multiplier indéfiniment les visiteurs » (Choay, 2007[1992], p.157).

« Sésame du dispositif : **la mise en valeur**. Locution clé, dont on voudrait qu’elle résume le statut du patrimoine historique bâti, elle ne doit pas dissimuler qu’aujourd’hui, comme hier, malgré les législations protectrices, la destruction continue et opiniâtre des édifices et des ensembles anciens se poursuit à travers le monde, sous prétexte de modernisation, de restauration aussi, ou sous la contrainte de pressions politiques, souvent imparables. (...) Cette locution clé, qu’on voudrait rassurante, est en réalité inquiétante par son ambiguïté. Elle renvoie aux valeurs du patrimoine, qu’il s’agit de faire reconnaître. Elle contient aussi la notion de plus-value. Plus-value d’intérêt, d’agrément, de beauté, certes. Mais aussi plus-value d’attractivité, dont il est inutile de souligner les connotations économiques. (...) L’ambivalence de l’expression « mise en valeur » désigne un fait inédit dans l’histoire des pratiques patrimoniales : l’antagonisme de deux systèmes de valeurs et de deux styles de conservation. Une tendance, placée sous le signe du respect, poursuit, avec les moyens nouveaux offerts par la science et la technique, l’oeuvre des grands novateurs du XIX^e et XX^e siècle, sans que celle-ci constitue pour autant une référence explicite ou même connue : qui, en France, parmi les praticiens de la restauration et de la conservation urbaine, connaît les noms de Boito et de Giovannoni? L’autre tendance, placée sous le signe de la rentabilité et d’un vain prestige, désormais dominante, développe, trop souvent avec l’appui des États et des collectivités publiques, des pratiques déjà condamnées au XIX^e siècle, avant que ne les stigmatise la Charte de

Venise, et invente de nouvelles modalités de mise en valeur » (Choay, 2007[1992], p.157-158).

« Autrement dit, le champ patrimonial, en France et, à des titres divers, dans le monde entier, est aujourd’hui le théâtre d’un combat inégal et douteux, dans lequel, toutefois, le pouvoir des individus reste grand (...) » (Choay, 2007[1992], p.158).

1.3. LES CHARTES ET DOCUMENTS IMPORTANTS

De nombreux documents ont été élaborés depuis le XX^e siècle lors de conférences internationales afin de s’accorder sur le pourquoi et le comment de la conservation et restauration du patrimoine. Une brève description des principales réunions est donnée dans cette section, résumée principalement des notes du professeur Pierre Paquet (2011) dans son cours de conservation et restauration du patrimoine culturel immobilier dispensé aux étudiants ingénieurs civils architectes de l’Université de Liège.

1931 : CHARTE D'ATHÈNES¹

Conférence européenne initiée par Giovannoni lors de laquelle on remet en question les thèses de Viollet-Le-Duc, qui prône la reconstruction à l’identique du projet au moment de la construction. On prend en compte de la nécessité de marquer l’intervention contemporaine et de la différencier de ce qui s’était fait avant. S’ouvre aussi le débat sur la réaffectation.

1964 : CHARTE DE VENISE

Cette nouvelle réunion réunissant cette fois trois pays non-européens, la Tunisie, le Mexique et le Pérou, se fait dans un contexte qui est celui du fonctionnalisme, responsable de la destruction de nombreux tissus urbains. La réflexion sur la restauration évolue dans un cadre spatial plus large. Le patrimoine fait partie intégrante du cadre de vie et doit se penser comme un axe fondateur d’un bon aménagement des lieux. Le but est d’ancrer la sauvegarde du patrimoine architectural dans toutes les décisions d’urbanisme, d’aménagement du territoire et d’utilisation du sol. Basée sur les mêmes fondements que la Charte d’Athènes, la Charte de Venise fait émerger les idées d’ensemble architectural et de bâtiments traditionnels.

1972 : CONVENTION DE L'UNESCO

La convention prend simultanément en compte la protection de la nature et celle du patrimoine culturel. C’est donc la prise de conscience de l’interaction homme-nature et de son nécessaire équilibre qui apparaît. Le document définit la liste des biens inscrits au patrimoine mondial et le type de biens qui peuvent l’être, les devoirs des pays signataires, les modalités de la gestion du Fonds du patrimoine mondial, ...

Il y a dix **critères** à examiner afin de placer un bien sur la liste du patrimoine mondial. Le bien doit satisfaire à au moins un des critères en plus d’avoir une valeur universelle exceptionnelle. Les critères (i) à (vi) sont culturels, les critères (vii) à (x) étant naturels (UNESCO, 2008).

(i) représenter un chef-d’œuvre du génie créateur humain ;

(ii) témoigner d’un échange d’influences considérable pendant une période donnée ou dans une aire culturelle déterminée, sur le développement de l’architecture ou de la technologie, des arts monumentaux, de la planification des villes ou de la création de paysages ;

(iii) apporter un témoignage unique ou du moins exceptionnel sur une tradition culturelle ou une civilisation vivante ou disparue ;

(iv) offrir un exemple éminent d’un type de construction ou d’ensemble architectural ou technologique ou de paysage illustrant une ou des périodes significative(s) de l’histoire humaine ;

(v) être un exemple éminent d’établissement humain traditionnel, de l’utilisation traditionnelle du territoire ou de la mer, qui soit représentatif d’une culture (ou de cultures), ou de l’interaction humaine avec l’environnement, spécialement quand celui-ci est devenu vulnérable sous l’impact d’une mutation irréversible ;

(vi) être directement ou matériellement associé à des événements ou des traditions vivantes, des idées, des croyances ou des oeuvres artistiques et littéraires ayant une signification universelle exceptionnelle. (Le Comité considère que ce critère doit préférablement être utilisé en conjonction avec d’autres critères) ;

(vii) représenter des phénomènes naturels ou des aires d’une beauté naturelle et d’une importance esthétique exceptionnelles ;

(viii) être des exemples éminemment représentatifs des grands stades de l’histoire de la terre, y compris le témoignage de la vie, de processus géologiques en cours dans le développement des formes terrestres ou d’éléments géomorphologiques ou physiographiques ayant une grande signification ;

(ix) être des exemples éminemment représentatifs de processus écologiques et biologiques en cours dans l’évolution et le développement des écosystèmes et communautés de plantes et d’animaux terrestres, aquatiques, côtiers et marins ;

(x) contenir les habitats naturels les plus représentatifs et les plus importants pour la conservation in situ de la diversité biologique, y compris ceux où survivent des espèces menacées ayant une valeur universelle exceptionnelle du point de vue de la science ou de la conservation.

En plus des critères, « la protection, la gestion, l’authenticité et l’intégrité des biens sont également des considérations importantes » et « depuis 1992, les interactions majeures entre les hommes et le milieu naturel sont reconnues comme constituant des **paysages culturels** » (UNESCO, 2008). Cette notion est explicitée dans la section 3.2.

¹ Comme l’avertit Pierre Paquet, il ne faut pas confondre cette charte avec la Charte d’Athènes établie par Le Corbusier et le mouvement du CIAM (Congrès International d’Architecture Moderne) en 1933, donnant les fondements de l’architecture et de l’urbanisme modernes de style international, se basant sur les quatre grandes fonctions humaines : habiter, travailler, se divertir, circuler.

1975 : CHARTE D'AMSTERDAM

Cette charte est européenne. On renforce l'idée que la conservation du patrimoine architectural doit être un objectif majeur de la planification urbaine et de l'aménagement du territoire. On note la nécessité d'impliquer un très grand nombre d'acteurs pour faire fonctionner une telle démarche. Il faut sensibiliser les citoyens, le patrimoine doit devenir l'affaire de tous.

1976 : RÉOLUTION 76/28 DU CONSEIL DE L'EUROPE

Le nom complet de ce document étant « Résolution sur l'adaptation des systèmes législatifs et réglementaires aux exigences de la conservation intégrée du patrimoine architectural (76/28) », il recommandait aux gouvernements des états membres d'adapter les systèmes législatifs et réglementaires par rapport à la notion de *conservation intégrée*.

1985 : CONVENTION DE GRENADE

On parle alors de patrimoine technique et social, patrimoine populaire, ... La réflexion sur l'usage est de circonstance : le patrimoine doit être réaffecté, c'est la première étape vers la conservation.

1994 : DOCUMENT DE NARA

La conférence de Nara, organisée en coopération avec l'UNESCO, l'ICCROM et l'ICOMOS, traite la notion de valeur d'authenticité et l'enrichit par rapport au texte de la convention du patrimoine mondial de l'UNESCO.

2000 : CHARTE DE CRACOVIE

Cette charte apporte des précisions et approfondissements quant aux principes précédents. La restauration doit respecter les principes de l'intervention minimum, de l'authenticité, de l'intégrité, de l'identité. Le champ de la restauration est encore élargi, les villes et les villages doivent être perçus dans leur environnement territorial et paysager qui fait aussi partie du patrimoine culturel.

1.4. NOTIONS PARTICULIÈRES CONSERVATION INTÉGRÉE

« La « conservation intégrée » est le résultat de l'action conjuguée des techniques de la restauration et de la recherche de fonctions compatibles avec la substance en présence. Son but est de conserver, restaurer ou réhabiliter des constructions ou des ensembles urbains. Elle porte son effort simultanément sur la valeur culturelle des édifices et sur leur valeur d'usage. Elle suppose que conservation du patrimoine et aménagement du territoire fassent l'objet d'une politique et d'une législation coordonnées. L'idée d'intégrer le patrimoine ancien dans la planification urbaine est consécutive à l'extension du champ de la conservation, à partir du milieu des années soixante, aux ensembles et centres historiques. Ces derniers posent des problèmes plus complexes que les monuments isolés dans la mesure où la dimension patrimoniale et les enjeux sociaux et urbains y apparaissent liés. Du fait de l'action constante du Comité du Patrimoine culturel du Conseil de l'Europe (Déclaration d'Amsterdam 1975, Convention de Grenade 1985) et de l'ICOMOS (Charte des villes historiques 1987) la conservation intégrée constitue aujourd'hui une dimension importante de l'urbanisme » (Paquet, 2011).

VALEUR D'AUTHENTICITÉ

« Garantir le respect de l'œuvre. Les principes de la Charte de Venise (1964) visant au respect des caractères spécifiques à chaque culture

trouvent leur prolongement et leur évolution dans le Document de Nara (1994) qui s'attache précisément à la notion d'authenticité, notion fondamentale mais variable et évolutive selon le concept... et qui divise les spécialistes » (Paquet, 2011).

Reprenons les mots de Jukka Jokilehto et Joseph King sur l'examen de l'authenticité et la notion de valeur universelle exceptionnelle (Jokilehto, King, 2001) :

« **L'examen de l'authenticité par rapport aux conditions d'intégrité.**

L'exigence de satisfaire à la définition rigoureuse de ce qui est authentique peut être comprise comme la nécessité d'être dans le vrai, c'est-à-dire que le bien proposé pour inscription doit véritablement être ce que l'on prétend qu'il est. Comme le définit le Document de Nara, cet aspect pourrait comporter de nombreux paramètres, y compris « conception et forme, matériaux et substance, usage et fonction, tradition et techniques, situation et emplacement, esprit et expression, et autres facteurs internes et externes ». Lorsque l'on considère les six critères de patrimoine culturel de la Convention du patrimoine mondial, on constate qu'ils représentent trois types de notions spécifiques décrivant l'authenticité conformément aux paramètres mentionnés plus haut :

- *le critère (i) concerne le génie créateur humain : satisfaire à l'examen d'authenticité signifie que le bien proposé fait preuve de créativité humaine, c'est-à-dire que l'œuvre est authentique et se distingue par sa propre valeur ;*

- *les critères (iii), (iv) et (v) concernent un témoignage ou un exemple représentatif : l'examen d'authenticité consistera en une vérification que ce qui est proposé est une représentation réelle de la tradition culturelle indiquée ou un exemple valable de type de construction ou d'occupation du territoire ;*

- *les critères (ii) et (vi) concernent un échange de valeurs ou une association d'idées : l'examen d'authenticité devra vérifier qu'il y a effectivement eu échange de valeurs ou que les événements ou les idées sont réellement associés au site en question.*

La notion de « valeur universelle exceptionnelle ».

Les divers éléments du patrimoine mondial se caractérisent par leur spécificité et leur diversité qui reflètent les valeurs de chaque culture et de chaque région. Le concept de « valeur universelle » désigne de véritables et d'authentiques exemples du patrimoine de différentes cultures, en tant que parties intégrantes du patrimoine universel de l'humanité. La définition de la « valeur universelle exceptionnelle » d'un site du patrimoine doit donc se fonder sur une étude comparative critique prenant en compte le phénomène culturel concerné. Étant donné la complexité et la diversité du patrimoine dans les différentes cultures, il existe une grande variété de sources d'informations à prendre en compte. On doit donc définir l'authenticité à partir d'une évaluation critique de chaque site, en tenant compte de sa spécificité et des paramètres pertinents. »

2. LA NOTION DE TERRITOIRE

2.1. LA LECTURE DU TERRITOIRE

On peut approcher le territoire de multiples façons : géologiquement, géographiquement, économiquement, écologiquement, ... On peut aussi le voir comme une construction ou un artifice qui possède une histoire et un langage qui en fait un objet culturel (Ramón Menéndez de Lurca, Soria y Puig, 1994, p.64).

Le paysage est un produit de la succession de multiples civilisations. Chacune d'entre elles a transformé le paysage en se basant sur les restes de la civilisation précédente, réinterprétant et réutilisant ses ruines. Le territoire actuel est le résultat de la « sédimentation » des activités qui ont eut lieu à toutes les époques (Ramón Menéndez de Lurca, Soria y Puig, 1994).

Le territoire peut donc s'entendre comme étant composé d'une « **topographie naturelle**, antique objet d'étude de la géographie physique, et d'une **topographie artificielle** qui, au cours des siècles et en tant que résultat de l'activité de l'homme, s'est superposée à la précédente » (Ramón Menéndez de Lurca, Soria y Puig, 1994, p.64-67).

Le paysage naturel, sur lequel s'appuie le paysage artificiel, conditionne déjà fortement ce dernier. « les cours d'eau et leurs contraires, les crêtes, avec leur caractère linéaire ou directionnel, créent des routes naturelles de communication ; les chaînes de montagne agissent comme barrières et les monts isolés comme points de repère ; les vallées forment des espaces unifiés, les roches symbolisent la permanence, les eaux donnent et représentent la fertilité et le mouvement ou changement. Par conséquent, beaucoup de points, lignes et aires singuliers de la topographie artificielle s'appuient sur des points, lignes et aires singuliers de la topographie naturelle qui possèdent, pour ainsi dire, une certaine vocation pour servir de supports à diverses activités, constructions, signaux, ... » (Ramón Menéndez de Lurca, Soria y Puig, 1994, p.67).

La prise d'un territoire par une civilisation peut s'analyser en trois différentes phases : l'occupation, l'ordonnancement et la consolidation (Ramón Menéndez de Lurca, Soria y Puig, 1994).

2.1.1. L'OCCUPATION

L'occupation, militaire ou pacifique, est le premier contact entre une civilisation et le nouveau territoire. Cette étape ne sera pas traitée ici.

2.1.2. L'ORDONNANCEMENT (OU ORGANISATION GÉNÉRALE DU TERRITOIRE SELON CERTAINS CRITÈRES, INTÉRÊTS ET TECHNIQUES)

LA DÉLIMITATION

Il s'agit de définir la zone occupée par rapport à d'autres groupes voisins. Le pouvoir s'exerce donc jusqu'aux limites politiques qui font partie de ce qu'on peut appeler le **réseau de limites**. Ce réseau ce constitue de frontières extérieures, ainsi que de délimitations intérieures dépendantes de l'organisation du pouvoir, de la défense, du peuplement, de la production, ...

Les limites conditionnent la localisation des constructions défensives, en fait, le changement de limites ne se fait souvent que par un changement de répartition du pouvoir.

LA HIÉRARCHISATION

Tout pouvoir a besoin d'un siège. C'est pourquoi la phase de hiérarchisation, où les centres d'où s'exerce le pouvoir sont déterminés, arrive juste après la délimitation des frontières. Cette organisation du territoire constitue véritablement « l'expression spatiale de l'organisation hiérarchique du pouvoir, qu'il soit politique, militaire, religieux ou économique » (Ramón Menéndez de Luarda,Soria y Puig, 1994, p.69).

La hiérarchisation des **centres de pouvoir** est fortement liée au réseau de limites et au réseau viaire. Elle induit notamment une hiérarchisation des limites : état, régions, provinces, communes, ...

L'INTÉGRATION

« Les routes intègrent les éléments du système territorial et garantissent qu'il fonctionne comme tel » (Ramón Menéndez de Luarda,Soria y Puig, 1994, p.71).

Il faut relier les centres de pouvoir entre eux, diviser le territoire en zones plus petites et les rendre accessibles grâce à des voies de communication formant le **réseau viaire**. Les frontières et limites n'ont pas vraiment pour but de stopper toute circulation au travers d'elles-mêmes, mais plutôt de la contrôler, la limiter, en des points singuliers. Ces points sont en réalité l'intersection d'une frontière et d'une route. Plus la frontière est forte, plus la route sera importante, voilà ce qui peut conditionner la hiérarchie du réseau viaire.

Le réseau de limites divisent une première fois le territoire. À celle-ci se superpose une seconde division, celle du réseau viaire, qui divise le territoire en unités plus petites, « que Cerda appelle *intervías*. (...) Une *intervía*, ou espace délimité par des routes (*vías*), est par définition accessible et donc contrôlable et manipulable » (Ramón Menéndez de Luarda,Soria y Puig, 1994, p.72).

L'analyse du réseau viaire territorial est donc particulièrement révélatrice puisqu'elle constitue « l'expression synthétique et éclairante de la manière, propre à chaque civilisation, d'occuper le territoire » (Ramón Menéndez de Luarda,Soria y Puig, 1994, p.72).

Le réseau viaire joue donc double rôle : celui de diviser le territoire en unités plus petites, et celui de les intégrer entre elles.

LES POINTS SINGULIERS ENTRE LES RÉSEAUX DE LIMITES ET VIAIRE

On peut théoriser différents points singuliers par rapports aux réseaux définis précédemment : les centres constituent les points singuliers de la hiérarchisation, tandis que ceux induits par la délimitation et l'intégration peuvent être localisés aux confluences de limites, aux confluences de routes, ou encore aux points d'intersection de limites et de routes.

« Il n'est pas rare que le pacte entre pouvoirs voisins, qui fige la position des limites, en plus de générer un toponyme, se symbolise par un signal commémoratif érigé sur le point d'intersection commun à tous » (Ramón Menéndez de Luarda,Soria y Puig, 1994, p.72).

Concernant la confluence des routes, ils sont « un lieu de rencontre, de rendez-vous, de sociabilité, ceci étant dû à leur accessibilité, mais aussi à

leur identification aisée » (Ramón Menéndez de Luarda,Soria y Puig, 1994, p. 74). En outre, quand on s'approche seul de l'un d'entre eux, apparaît un nouveau danger, celui de perdre le bon chemin, prendre une mauvaise direction, ... Les carrefours symbolisent les moments de décisions , comme ceux de la vie, et contiennent donc une forte charge symbolique. Suivre le chemin est souvent pris pour métaphore de la vie, et fait partie de l'inconscient collectif. C'est d'ailleurs dans un carrefour qu'Oedipe tue son père, c'est là que commence à dévier son destin (Ramón Menéndez de Luarda,Soria y Puig, 1994).

La troisième catégorie et l'intersection des routes avec les limites. Qu'elles soient naturelles, comme les cours d'eau, et on assiste à la structure singulière que peut former un pont, ou comme les crêtes de montagnes, et c'est un col ou un tunnel qui sera l'objet de matérialisation de l'intersection. Qu'elles soient artificielles, et on observera la présence d'une porte.

2.1.3. LA CONSOLIDATION (DU NOUVEL ORDRE ÉTABLI, PAR RAPPORT À DEUX CHOSES : LE BÂTI ET LA SYMBOLIQUE)

La consolidation s'effectue sur un plan matériel, par des nouvelles constructions, et sur un plan sémantique, par des symboles et des significations particulières.

Tout d'abord, c'est la *fortification* qui joue ce rôle. Il s'agit de construire murailles et dispositifs de défense afin de protéger les limites du nouvel ordre établi. Ces installations se retrouvent principalement aux limites, aux centres et aux voies principales.

Un autre phénomène est la *parcellisation*, c'est-à-dire la délimitation des propriétés, qui se fait soit par l'annexion de nouvelles terres et la création de nouveaux centres de pouvoir, soit par l'appropriation des parcelles anciennes. On peut remarquer que le phénomène de consolidation n'est qu'une répétition des mécanismes d'installation du pouvoir à des échelles de plus en plus petites. Il faut délimiter, hiérarchiser, intégrer, du territoire à la parcelle. Et si la parcelle délimite le pouvoir exercé par le propriétaire sur sa propriété, le bâtiment constitue le centre du pouvoir qui, lui, doit enfin être rendu accessible par une voie.

L'*exploitation des ressources naturelles et humaines* est le phénomène suivant dans la phase de consolidation. C'est surtout à l'ère industrielle que les industries vont former de véritables centres isolés générant leur territoire propre.

La *signalisation* est aussi un pas de plus dans la consolidation. Les signaux sont des points singuliers et identifiables facilement que l'on mémorise et auxquels on peut attribuer une valeur symbolique. Leur rôle social est indiscutable, ils possèdent un caractère public et commun et contribuent à forger l'identité commune de la population. Étant au départ singuliers dans leur forme ou leur présence, ils ne deviennent signaux que quand ils acquièrent une valeur humaine. Les signaux sont parfois rendus encore plus forts lorsqu'ils sont sacrés ou même objets de culte. C'est la *sacralisation*.

2.1.4. LA MANIÈRE D'INTERVENIR

José Ramón Menéndez de Luarda et Arturo Soria y Puig (1994) établissent quatre principales manières d'intervenir, ou attitudes, qui se présentent à la nouvelle civilisation par rapport à l'existant.

LA CONTINUITÉ

Il s'agit de réutiliser les structures existantes. C'est le cas de routes ou de tracés réemployés à différentes époques successives. Cette attitude est surtout due à la grande inertie que possèdent le pouvoir, la propriété et le culte, et de la même manière, les centres de pouvoir, les limites et les routes.

LA TRANSFORMATION

Parfois, il est nécessaire de transformer, souvent pour répondre à une incompatibilité. C'est le cas des chemins antiques qui se transforment en nouvelles délimitations.

LE RASEMENT

Il arrive que des civilisations ne prennent pas en compte l'existant, et font table rase. Les colonisations en sont souvent un exemple, mais la révolution industrielle par exemple, à cause des progrès trop rapides, a engendré ce phénomène pour cause d'incompatibilité apparente.

L'INNOVATION

Il est possible que ce soit des innovations radicales qui dominent le changement. C'est ainsi que l'apparition de l'aviation militaire a provoqué l'abandon soudain de l'habitude de s'implanter stratégiquement en sommet de colline pour des raisons défensives.

2.2. LA NOTION DE RÉSEAU

Selon Gabriel Dupuy (1991), l'urbanisme d'aujourd'hui doit prendre en compte la notion de réseaux, fondamentale pour comprendre le fonctionnement moderne des villes et territoires.

« (...) Le réseau, comme concept et non comme objet, émerge progressivement dans l'histoire récente parce qu'il rend compte d'une nouvelle organisation de l'espace. Il traduit bien certains types de rapports espace/temps/information/territoire caractéristiques des sociétés modernes.

(...) L'incompréhension du réseau par l'urbanisme ne date pas d'aujourd'hui. Le souffle utopique des débuts de l'urbanisme aurait pu le prédisposer à faire place aux visions réticulaires d'un Graham Bell (pour les télécommunications), ou d'un Henry Ford (pour l'électricité). Il n'en fut rien.

Et, au long de l'histoire, les quelques urbanistes qui se réfèrent au concept moderne de réseau pour repenser la ville : I. Cerda, O. Wagner, F.L. Wright, M.-F. Rouge, ont été, du moins pour cette part de leur oeuvre, ignorés, oubliés ou marginalisés. Qui pourrait imaginer que ces précurseurs soient aujourd'hui les maîtres à penser d'un urbanisme moderne?

Pourtant, ne serait-il pas temps pour l'urbanisme de se doter enfin des moyens intellectuels de penser la ville telle qu'elle est, peut être et doit être? Ne faut-il pas se donner les outils nécessaires pour agir sur un espace que les géographes les plus perspicaces considèrent comme profondément transformé par l'organisation réticulaire des activités humaines?

(...) Au fond, en terme de territoires, deux conceptions semblent s'opposer. L'urbanisme a toujours privilégié une **territorialité aréolaire**, définie par des zones, des limites, des frontières, au sein desquelles s'exercent des pouvoirs. À cette conception paraît s'opposer celle d'une **territorialité réticulaire**, transgressant les zonages et les barrières et dans laquelle s'exercent d'autres pouvoirs.

Il ne s'agit pas de nier des pouvoirs et des types de territorialité aréolaire légitimes mais de reconnaître l'existence de pouvoirs autres et de territorialités réticulaires. Il faut pour cela se doter des moyens de penser et d'analyser les réseaux dans et pour un nouvel urbanisme. Il faut promouvoir les outils qui permettent l'action efficace sur ce qu'est devenu l'urbain » (Dupuy, 1991, pp. 10-13).

« C. Raffestin (1981), dans son ouvrage magistral, avance que le réseau est, pour un acteur, un moyen de production du territoire. Il place le réseau aux côtés de deux autres moyens que sont le point et le maillage. Le point est une nodosité territoriale, située dans l'espace par la position de l'acteur. (...) les acteurs se situent effectivement en des points qui territorialisent : logement par exemple pour l'habitant des villes, siège social ou unité de production pour l'entreprise, ou encore noeud de communication (...). D'autres points sont visés comme tels par les projets de mise en relation : lieu d'emploi, atelier du sous-traitant, ou encore noeud de communication (par exemple un " terminal "de transport en commun, une gare, un aéroport, ...). En revanche, il semble bien que la signification actuelle des réseaux remette en cause cet autre moyen de production territoriale qu'est le maillage. En effet, le maillage vise à diviser et à limiter un espace pour exprimer des *aires* d'exercice de pouvoir. C'est bien la question de l'aire qui fait problème par rapport au réseau. Dans un intéressant ouvrage sur l'espace au Japon, Augustin Berque (1982) montre à la fois la distinction et l'opposition. La géographie enseigne des processus qui affectent l'espace sur toute sa surface. Il en est ainsi en géographie physique de l'érosion éolienne, et en géographie humaine des théories du champ (Claval, 1981). L'espace doit alors être repéré par une aire ou des aires sur laquelle (lesquelles) s'exercent les effets en question. On parlera donc d'espace aréolaire. Aréolaire s'oppose à ponctuel car une aire, espace continu, est autre chose qu'un assemblage de points. Mais surtout, note Berque (1982) sur la base d'une analyse comparative Japon/France, aréolaire s'oppose à linéaire. « Un espace linéaire s'organiserait par la définition d'un certain nombre de points de repère et par la jonction de ces points en réseau. La circulation y serait privilégiée. Un espace aréolaire s'organiserait au contraire sans repérage préalable, chaque lieu dans son contexte étant à lui-même sa raison d'être... L'espace linéaire serait plutôt extrinsèque, l'espace aréolaire plutôt intrinsèque».

Or, le maillage comme processus de territorialisation tend bien à une organisation aréolaire. En tant que tel, il s'oppose donc au troisième mode de production de territoire énuméré par C. Raffestin, c'est-à-dire le réseau. Toujours mobile et inachevé, le réseau est protéiforme et s'adapte facilement à des variations spatiotemporelles. Ce qui compte, dans les réseaux, c'est la représentation qu'on se fait des chemins qui relient des points, car c'est elle qui fait la stratégie des acteurs. C'est la multiplicité des chemins qui fonde l'indétermination du cheminement et la condition du pouvoir sur l'espace » (Dupuy, 1991, pp. 56-57).

Gabriel Dupuy (1991) énonce et explique les « trois dimensions principales qui caractérisent la signification moderne des réseaux ».

« La quête de l'idéal ubiquitaire, la recherche de mise en relations immédiates évoquent d'abord une **dimension topologique** du réseau » (Dupuy, 1991, p. 82).

« La référence à une instantanéité, l'importance de l'homogénéité dans le traitement temporel, l'intérêt pour des transferts ou des transits rapides sans " pertes " ou " ruptures de charge ", conduit à introduire une dimension autre. L'appréciation de la vitesse des circulations dans le réseau est relative à une nouvelle temporalité. À côté de sa dimension topologique, le réseau a donc une **dimension cinétique** » (Dupuy, 1991, p.82).

« Enfin, est très présente dans la conception actuelle du réseau l'idée de choix des liaisons, dans l'espace et dans le temps. Que ces liaisons supposent une permanence du support, une durée longue de l'infrastructure, est admis. En revanche, le réseau devrait, idéalement, pouvoir s'adapter à tout moment aux besoins de nouvelles liaisons, pour autant qu'elles sont voulues, choisies, par les acteurs. La **dimension adaptative** sera donc, elle aussi, une caractéristique majeure du réseau » (Dupuy, 1991, p.82).

3. LE PATRIMOINE TERRITORIAL

La notion de patrimoine ayant évolué du monument à l'urbain, elle continue à évoluer vers l'échelle territoriale. Ce nouveau stade de la notion peut prendre deux directions : celle qui incorpore la présence humaine à la Nature, qui prône une conception intégrée et harmonieuse, et qui considère plus le territoire en tant que patrimoine naturel, comme c'est plus souvent le cas aux États-Unis, et celle qui définit le concept de paysage. Ce dernier concept sous-entend de considérer le territoire comme un bien patrimonial historique et culturel, car il n'est qu'une construction humaine, basée sur un site au départ naturel, mais modifié par la suite par l'homme. Le paysage d'un territoire à une époque donnée matérialise l'image de la société à cette époque, et son rapport homme-nature. Le paysage constitue donc un patrimoine à gérer (Ortega Valcárcel, 1998).

3.1. LE POTENTIEL TERRITORIAL

Il s'agit alors de considérer le territoire autrement que seulement comme un terrain, comme une extension spatiale, une formation naturelle, mais aussi en prenant en compte son caractère social, considérant le territoire comme quelque chose non pas donnée, mais construite, le territoire étant finalement un produit de la société. De là, le territoire doit être aussi considéré comme évolutif. Il change au cours du temps, selon des facteurs externes, naturels mais surtout sociaux. Il s'agit alors de lire le territoire dans le temps, comprendre son évolution, comprendre les différentes couches qui se sont superposées parfois de manière très complexe, afin de pouvoir énoncer des pistes de développement pour le futur prenant en compte le passé (Ortega Valcárcel, 1998).

Il faut donc considérer le territoire en temps que complexe fait de superpositions, comme une construction qui incorpore des éléments réutilisés et qui intègre des composantes fonctionnelles reconverties, comme c'est le cas des pôles urbains et des réseaux de chemins. Il peut donc être considéré comme un bien légué par nos prédécesseurs, un produit historique, un héritage culturel (Ortega Valcárcel, 1998).

3.1.1. ASPECTS CULTURELS

Le territoire peut être donc considéré comme un bien culturel. Mais si son intégration dans la société en tant que patrimoine culturel dépend de sa valeur intrinsèque, de sa reconnaissance par des experts, elle dépend aussi surtout de son acceptation sociale (Ortega Valcárcel, 1998).

L'observation du territoire met en fait en évidence la grande diversité des formes organisationnelles de l'espace qui dépendent de l'utilisation et l'exploitation du milieu naturel et du degré de développement social. C'est pourquoi le territoire constitue un instrument **pédagogique** qui permet de comprendre son usage, sa conception, son projet de construction, les conditions de vie dans lesquelles il est utilisé. Étant donné l'implication des éléments naturels et des aspects sociaux dans le territoire, celui-ci est aussi un indicateur et un observatoire du degré d'intégration et d'harmonie entre **l'homme (la société) et la nature**. Encore plus loin, le territoire comprend aussi une dimension **historique**, puisqu'il est un reflet de la société. Ses structures primaires, les chemins et les pôles urbanisés, la disposition des espaces de production, l'exploitation des ressources naturelles, l'organisation symbolique de ces éléments, décrivent des conditions sociales et économiques, mais aussi des valeurs, par exemple d'appartenance à une

communauté. C’est pourquoi le territoire constitue un élément de l’identité sociale. On peut ensuite parler de la dimension **esthétique** du paysage, la possibilité de jouir de qualités spatiales, et ceci est très lié aux symboles associés aux éléments du paysage, donc à la culture. Enfin, on peut souligner la possibilité **récréative** du territoire, que peuvent apporter chemins et sentiers, ou divers éléments du territoire, ce qui peut se faire aussi bien de manière spontanée qu’organisée, ce qui aura un lien avec les aspects économiques du territoire (Ortega Valcárcel, 1998).

3.1.2. ASPECTS ÉCONOMIQUES

Le territoire vu sous un point de vue économique constitue un véritable capital fixe dans le temps. Il y a une valeur d’usage que peut maintenir le territoire où ses composants, mais aussi une valeur de changement d’usage qui est associée à la demande sociale. L’usage actif du territoire en tant que patrimoine induira une transformation naturelle, par conséquent la disparition ou la dénaturalisation de ce patrimoine. Le produit historique n’est pas renouvelable et finira à l’état ruine archéologique. C’est la demande sociale qui peut déterminer la valeur d’usage du territoire et de ses éléments, la persistance des usages originaux ou le changement, l’adaptation des usages. Ces usages peuvent être de type direct, résidentiel, productif, récréatif, qui s’axent sur la demande sociale, ou de type indirect, mise en valeur, transformation en objet de consommation. Les usages de types direct sont induits par la demande sociale dans les éléments du territoires, bâtiments rénovés, simplement conservés ou restaurés. Dans le cas de l’usage indirect, le territoire se transforme en objet culturel, destiné à la promotion culturelle, perdant tout usage originel. Le territoire devient musée, ou exposition (Ashworth, 1991; Ortega Valcárcel, 1998).

3.2. LES PAYSAGES CULTURELS

La notion de « paysage culturel », adoptée en 1992 par l’UNESCO, désigne les paysages exceptionnels qui se sont formés par une interaction particulière entre l’homme et la nature. Ceux ci sont donc liés à des valeurs culturelles particulières qui en ont été la cause mais aussi le produit (Mitchell, Rössler et al., 2009).

L’UNESCO différencie trois types de paysages culturels¹ (Mitchell, Rössler et al., 2009) :

(i) Le plus facilement identifiable est le paysage clairement défini, conçu et créé intentionnellement par l’homme, ce qui comprend les paysages de jardins et de parcs créés pour des raisons esthétiques qui sont souvent (mais pas toujours) associés à des constructions ou des ensembles religieux.

*(ii) La deuxième catégorie est le **paysage essentiellement évolutif**. Il résulte d’une exigence à l’origine sociale, économique, administrative et/ou religieuse et a atteint sa forme actuelle par association et en réponse à son environnement naturel. Ces paysages reflètent ce processus évolutif dans leur forme et leur composition. Ils se subdivisent en deux catégories :*

• un paysage relique (ou fossile) est un paysage ayant subi un processus évolutif qui s’est arrêté, soit brutalement soit sur une période, à un certain moment dans le passé. Ses caractéristiques essentielles restent cependant matériellement visibles ;

• un paysage vivant est un paysage qui conserve un rôle social actif dans la société contemporaine, étroitement associé au mode de vie traditionnel et dans lequel le processus évolutif continue. En même temps, il montre des preuves manifestes de son évolution au cours des temps.

*(iii) La dernière catégorie comprend le paysage culturel **associatif**. L’inscription de ces paysages sur la Liste du patrimoine mondial se justifie par la force d’association des phénomènes religieux, artistiques ou culturels de l’élément naturel plutôt que par des traces culturelles matérielles, qui peuvent être insignifiantes ou même inexistantes.*

3.3. LE PATRIMOINE LINÉAIRE

3.3.1. LA NOTION DE ROUTE

« Qui apparut d’abord ? La maison ou la route qui conduit à la maison ? ». La première semble plus importante à première vue, elle signifie la famille, la dynastie. La route, on l’oublie souvent, mais c’est pourtant la première chose qui nous unit socialement. La route sert à rejoindre un but, et la première fonction de la route est sans doute de nous amener à la maison. Si la maison symbolise l’individualité, la route symbolise la collectivité. Mais aujourd’hui, est-ce que l’importance de la maison, la famille, ne s’est pas atténuée au profit de la notion de route, qui à l’heure actuelle forme un véritable réseau territorial ? La question devient la suivante : « Que préférons nous, un sentiment de lieu ou un sentiment de liberté ? » (Jackson, 1994).

La route contemporaine n’est plus seulement un outil permettant d’aller d’un lieu à un autre. Elle peut être la scène de nombreuses activités et relations sociales, et peut-être aussi le seul moyen d’isolation et de contact avec la nature. La route est un lieu à part entière. Les voyages à pied ne sont pas seulement des contraintes, mais peuvent constituer une expérience mêlant liberté, relations humaines, nouvelle conscience du paysage ou encore identité (Jackson, 1994).

3.3.2. LE MOUVEMENT AUTONOME

Les sociétés des pays développés en Europe subissent un phénomène de désintérêt de la ville pour un renouvellement avec la nature. On peut constater ce phénomène sous diverses formes : les ballades rurales du week-end, les lotissements en maisons quatre façades avec jardin en périphérie des villes, habitées toute l’année, ou encore la maison de vacances située à quelques dizaines de kilomètres de la ville. Mais lorsque tout le monde s’achète ou se construit une maison de vacances en milieu rural, il devient de moins en moins rural, et le phénomène d’étalement des villes nuit aussi bien à la densité des villes qu’à la ruralité des campagnes. Alors on cherche un autre moyen de s’évader, en avion par exemple. On

peut donc en conclure que l’homme cherchera toujours à rétablir un contact avec la nature. Il faut dès que possible intégrer ce facteur dans la gestion territoriale. C’était déjà l’idée d’Olmsted² à l’échelle urbaine : créer un système d’espaces verts en connectant les parcs préexistants à l’aide de nouveaux parcs de type linéaire (Soria y Puig, 1997a).

Quant à la volonté massive d’évasion dans la nature, elle contribue à dégrader celle à proximité (on pense à la péri-urbanisation) et il faut donc chercher d’autres moyens d’évasion. Jusqu’à hier, les gens ont cherché toujours plus loin, et ont exploré le monde via des films, documentaires, mais aussi via les technologies de transport, voiture, train, bateau, avion. Mais aujourd’hui, maintenant que tout semble de plus en plus découvert, accessible, et que tout semble en fait se ressembler, un nouveau moyen de découverte apparaît. C’est découvrir ce qui est près, son chez, soi, mais d’une autre manière, à vélo, à cheval, à pied, sans moyens mécaniques : à faible vitesse. En opposition à l’explosion de l’intérêt pour la vitesse des véhicules motorisés du XX^e siècle, de nombreux indices semblent indiquer l’émergence au XXI^e d’un retour vers la nature et vers le mouvement lent des véhicules non motorisés, autonomes (Soria y Puig, 1997a).

3.3.3. LES GREENWAYS AMÉRICAINS

Les premiers parcs urbains public furent souvent des jardins de palais, ils viennent donc de l’idée du jardin privé. Mais Frederick Law Olmsted (1822-1903), aux États-Unis, contribua énormément à répandre la notion de parc linéaire. Pour lui, un parc est un lieu où doivent se rencontrer toutes les classes sociales et donc renforcer le sentiment communautaire. Avec Calvert Vaux, ils conçurent le fameux Central Park à New York et plus tard, lorsqu’ils furent chargés de concevoir le Prospect Park à Brooklyn, ils entamèrent une réflexion sur la question de savoir ce qui fait qu’une personne ressent du plaisir dans un parc. Ils conclurent que l’impression d’infini lorsque l’on est dans un parc joue un rôle important. Alors que cette impression se ressent dans Central Park par sa grandeur, ils poussèrent plus loin la réflexion en assimilant la notion de réseau. Si les parcs sont interconnectés, c’est l’impression d’infini qui est favorisée car la topologie du système réseau brise complètement la notion de frontières définie par la topologie du système en zones (Soria y Puig, 1997a).

Il s’agit donc d’interconnecter les parcs par des « rues-parcs » qu’ils appellent *parkways*. Ces éléments de liaisons sont constitués d’un rue, de bâtiments et d’une partie végétale agissant comme un parc linéaire (Soria y Puig, 1997a).

De cette idée de réseau urbain de parcs, découle l’application que l’on peut en faire à plus grande échelle, celle du territoire. C’est ce qu’il se passa aux États-Unis avec la notion de *greenway*, contraction de *greenbelt* (ceinture verte) et *parkway*. En général, on essaie de réutiliser des infrastructures présentes, comme les anciens chemins de fer, les canaux abandonnés, ou encore les routes antiques (Soria y Puig, 1997a, b).

¹ Les trois types sont cités dans la référence indiquée mais ne sont que des extraits des « Orientations devant guider la mise en oeuvre de la Convention du patrimoine mondial » publiées par l’UNESCO (2011, pp.91-92). Les extraits ici cités viennent donc directement du texte français des « Orientations », alors qu’ils sont en version anglaise dans la référence.

² voir section 3.3.3.

3.3.4. LE CAS EUROPÉEN

En Europe on retrouve aussi la volonté de créer des réseaux de chemins de randonnée ou de parcs linéaires à échelle territoriale, en reliant des tronçons à valeur patrimoniale. Cette démarche doit s’englober dans la conception de tout le système, à différentes échelles, pour qu’il fonctionne. Les Suisses en sont peut être les pionniers. Les *Wanderwege* suisses (et allemands aussi), qui dès le XIX^e siècle ont commencé à se développer, font maintenant partie d’un réseau de chemins extrêmement bien conçu reliant tronçons historiques et d’intérêt. On retrouve aussi les GR, chemins de grande randonnée en France, qui accumulaient 35000km en 1983 et dont on peut trouver les cartes et les guides apportant informations historiques et culturelles dans n’importe quelle librairie. Aussi peut-on noter la vision internationale que peuvent prendre ces systèmes en réseau, par exemple, la possibilité de cheminer de la République Tchèque à la France, à pied, avec un signallement adéquat (Soria y Puig, 1997a, b).

En Espagne, on assiste aussi à un développement de ce type. À la fin des années 70, on commence à s’intéresser aux voies de chemin de fer abandonnées au travers du territoire. En 1994, le Ministère des Oeuvres publiques crée un « Plan Directeur d’Infrastructures » qui concerne la réutilisation de tous types d’infrastructures pour former des corridors verts, où sont possible des activités sportives, culturelles, éducatives, et de contact avec la nature, mais aussi de contribuer à créer des emplois et à stabiliser la population en son lieu d’origine grâce au tourisme rural. En 1995, 187 voies de chemin de fer abandonnées, sur 7000km linéaires, sont inventoriées avec les parcs et réserves naturelles à proximité. S’ensuit des projets de récupération de ces voies, les transformant en parcs linéaires, avec le développement de la base conceptuelle et législative de la récupération de ces infrastructures (Soria y Puig, 1997a).

Se forme alors en Espagne une organisation en réseau de **parcs linéaires**, que l’on peut entendre par des entités conjointes de viaire et de végétal dont la fonction principale (mais pas unique) est de rapprocher de la nature le nombre maximum de personnes et d’augmenter la possibilité de faire de l’exercice en plein air. Viaire et végétal, car le mouvement et la pause sont complémentaires et doivent coexister. Il est important de distinguer voie verte et parc linéaire. Une route bordée d’une frange arborée ne constitue qu’une voie verte, mais le parc linéaire peut parfois s’y réduire en zones difficiles. La parc linéaire devrait alors constituer un compromis entre une voie (mouvement) et un parc classique (immobilité). On peut alors réutiliser les infrastructures linéaires du territoire comme base à ces parcs linéaires, comme chemins anciens, voies ferrées ou canaux abandonnés, mais aussi les structures linéaires naturelles, cours d’eau, etc. Cela, en plus d’aider à conserver et mettre en valeur les chemins antiques et les structures qui y sont associés (bâtiments, ponts,...), crée véritablement une plus-value patrimoniale, un nouvel usage, une nouvelle vie à ces éléments linéaires (Soria y Puig, 1997a).

Du point de vue territorial, Soria y Puig (1997a) insiste sur l’importance de la structure en réseau. Les parcs linéaires, basés sur des infrastructures abandonnées, doivent être des tronçons qui font partie d’un réseau plus global, ils doivent être interconnectés entre eux. La **continuité du**

mouvement semble donc être une caractéristique fondamentale de cette planification. Les arêtes du réseau seraient donc composées de parcs linéaires, de voies vertes, et de voies urbaines. Si les parcs linéaires doivent constituer des arêtes du réseau, les noeuds peuvent être envisagés comme étant des grandes villes, points de rencontre territoriaux, ou des espaces naturels d’intérêt, protégés ou non. Cette structure en réseau serait donc une manière d’articuler l’urbain et le rural, à l’échelle territoriale. Il reste à connecter ce réseau aux réseaux préexistants sur le territoire. Les points d’intersection peuvent poser autant de problèmes que d’opportunités. Il s’agit de les traiter de manière judicieuse, par exemple par des services pouvant être utiles aux deux réseaux, ou des stationnements aux points de contact avec le réseau routier. En effet, en plus de la continuité, un critère semble aussi avoir son importance : l’**accessibilité** du réseau vert.

Un bel exemple qui concerne un chemin historique principal est celui de **Saint-Jacques de Compostelle**. Il fut désigné premier itinéraire culturel européen par le Conseil de l’Europe en 1987.

Dans les années 80, le chemin était en désuétude, et en 1993, année de jubilé, il y eut 99 436 pèlerins qui empruntèrent le chemin, et en 1996, année pas particulière du point de vue religieux, il y eut tout de même 40 000 voyageurs qui cheminèrent. Et dès que le mouvement s’intensifie, s’induit le développement d’un réseau. Car on ne prend pas toujours exactement le même chemin, on invente ou on trouve des variantes, des alternatives (Soria y Puig, 1997a). Le chemin fut toujours bien connu de tous du point de vue social et culturel, de par son caractère symbolique religieux, sa dimension artistique et historique. Mais pendant longtemps, on a considéré ce chemin uniquement par ses points singuliers, exceptionnels, surtout du point de vue artistique, ou religieux, et un peu folklorique, mais jamais à l’échelle territoriale. Les preuves en étaient les suivantes : le mauvais état de conservation du chemin, son occupation à certains endroits, sa disparition en d’autres, son altération en zones urbaines comme en zones rurales, la dégradation ou disparition d’éléments intégrants du chemin,... Par la suite, on a considéré le chemin comme une frange territoriale sur laquelle l’axe viaire est identifié dans son tracé et sa structure, et le voisinage du chemin est identifié dans son complexe d’infrastructures, de services, de bâtiments, et d’éléments construits, tout cela dans le cadre d’un certain environnement paysager et morphologique, variant d’un tronçon à l’autre (Ortega Valcárcel, 1998).

« Le chemin lui-même et ses variantes de tracé, les relations avec le viaire romain préexistant, les modifications apportées ; le système de ponts qui l’articulent sur les grands cours d’eau et sur les petits ruisseaux ; les fontaines de factures très diverses, qui accompagnent le chemin comme un élément lui subsistant, les signaux qui, avec ou sans signification religieuse, renforcent symboliquement le chemin : les auberges qui, de manière régulière, apportent un service essentiel au voyageur, groupées à des pôles urbains dans certains cas, indépendantes et au caractère rural dans d’autres ; les centres religieux qui structurent le déplacement, surgissant comme élément du chemin ou leur étant intégrés par le développement historique des pèlerinages, qu’ils soient simples oratoires, ermitages, églises, monastères, ou cathédrales ; les noyaux de population, ruraux et urbains,

dérivés parfois du chemin lui-même, configurés comme espace résidentiel et de services liés au chemin, ou intégrés au chemin, avec différents degrés d’adaptation ; les paysages, qui sont marqués par le développement de la voie, par rapport à son tracé et son évolution, par rapport à la nature dans ses dimensions morphologiques et lithologiques, climatiques, végétales, et par rapport au degré et au caractère de l’action de l’homme, au travers de la modification de l’environnement naturel et de sa propre construction territoriale. Le chemin acquiert ainsi une dimension nouvelle »¹ (Ortega Valcárcel, 1998, p.42).

La chose intéressante par rapport aux chemins de Saint-Jacques est l’attrait qu’ils ont toujours à notre époque. Même si la raison première du pèlerinage est religieuse, chacun interprète à sa manière le but de son voyage. Après tout, la chose la plus importante n’est sans doute la destination ou l’objectif final, mais plutôt le voyage en lui même. « Les chroniques et les témoignages du Moyen Âge assurent que le pèlerin de Compostelle, revenu chez lui, était un homme nouveau ou une femme nouvelle, sans aucun doute, par les grâces spirituelles qu’il avait acquises – mais aussi du fait d’avoir découvert d’autres pays, d’avoir vécu avec d’autres personnes et de s’être familiarisé avec d’autres cultures. Peut-être est-ce là une des clés véritables des valeurs durables de ces chemins de pèlerinage et de civilisation, qui pourraient bien favoriser la construction d’une société meilleure et plus humaine, fondée sur l’entente, la compréhension et la paix » (María Ballester, 2007).

3.3.5. PAYSAGES CULTURELS LINÉAIRES

L’UNESCO, à propos du patrimoine linéaire, définit la notion de canal : « Un canal est une voie navigable construite par l’homme. Il peut posséder une valeur universelle exceptionnelle du point de vue de l’histoire ou de la technologie, soit intrinsèquement soit en tant qu’exemple exceptionnel représentatif de cette catégorie de biens culturels. Le canal peut être une œuvre monumentale, la caractéristique distinctive d’un paysage culturel linéaire, ou une partie intégrante d’un paysage culturel complexe » (UNESCO, 2011, p.94).

Il traite aussi la notion de route : « Le concept de routes du patrimoine s’avère riche et fertile. Il offre un cadre privilégié dans lequel peuvent se développer une compréhension mutuelle, une approche plurielle de l’histoire, et la culture de la paix. Une route du patrimoine est composée d’éléments matériels qui doivent leur valeur culturelle aux échanges et à un dialogue multidimensionnel entre les pays ou régions, et qui illustrent l’interaction du mouvement, tout au long de la route, dans l’espace et le temps » (UNESCO, 2011, p.96).

Nous citerons enfin les lignes guides que donne l’UNESCO par rapport à l’inscription de routes du patrimoine sur la Liste du patrimoine mondial (UNESCO, 2011, pp.96-97) :

Les points suivants devront être considérés pour déterminer s’il convient d’inscrire une route du patrimoine sur la Liste du patrimoine mondial :

¹ Traduit de l’espagnol (qui est la langue originale du texte) par l’auteur.

(i) La condition nécessaire de valeur universelle exceptionnelle doit être rappelée.

(ii) Le concept de routes du patrimoine :

- est fondé sur la dynamique du mouvement et l'idée d'**échanges**, avec **continuité** dans l'espace et le temps ;

- se réfère à un **tout** dans lequel la route a une valeur supérieure à la somme de ses éléments constitutifs qui lui donnent son importance culturelle ;

- met en lumière l'échange et le dialogue **entre les pays ou entre les régions** ;

- est **multidimensionnel**, avec différents aspects qui développent et complètent son objectif initial qui peut être religieux, commercial, administratif ou autre.

(iii) Une route du patrimoine peut être considérée comme un type spécifique et dynamique de paysage culturel, au moment où de récents débats ont abouti à leur acceptation dans les Orientations.

(iv) L'identification d'une route du patrimoine est fondée sur un ensemble de forces et d'éléments matériels qui témoignent de l'importance de ladite route.

(v) Les conditions d'authenticité doivent être appliquées en raison de leur importance et d'autres éléments constitutifs de la route du patrimoine. Elles devront prendre en compte la longueur de la route, et peut-être sa fréquence actuelle d'utilisation, ainsi que les souhaits légitimes de développement des personnes concernées.

Ces points seront étudiés dans le cadre naturel de la route et de ses dimensions immatérielles et symboliques.

L'UNESCO a admis ces notions lors de réunions d'experts en 1994. Le Conseil de l'Europe créa en 1997 l'Institut Européen des Itinéraires Culturels. En 1998, l'année d'après, l'ICOMOS créa son Comité International des Itinéraires Culturels (CIIC). La notion d'**itinéraire culturel** a la particularité de ne pas forcément nécessiter de structure matérielle exceptionnelle, et de donner une importance à la valeur historique de l'itinéraire. Ainsi, l'itinéraire emprunté par tel personnage illustre qui a un sens historique peut être mis en valeur. Cette notion peut aussi souvent être appliquée aux tronçons d'un paysage culturel linéaire ayant perdu en partie ou totalement ses preuves matérielles.

DEUXIÈME PARTIE :
LE CONTEXTE
TERRITORIAL : CUSCO

1. LES ANDES CENTRALES

Les Andes Centrales ont la particularité de posséder une diversité climatique et biologique particulièrement exceptionnelle. C’est sans aucun doute la variété altimétrique qui en est la première cause. La Cordillère des Andes avec ses nombreux sommets enneigés de plus de 6000 m d’altitude monte depuis la côte pacifique, à l’Ouest, pour ensuite redescendre vers la jungle du bassin amazonien, à l’est. De plus, la côte pacifique présente aussi la particularité d’être soumise au courant froid Humboldt, participant à la présence de plancton en quantité, et générant une biodiversité marine d’une richesse extrêmement grande.

Les caractéristiques géomorphologiques et climatiques du Pérou étant extrêmement complexes et diversifiées, elles ne seront pas détaillées dans la présente étude. On peut cependant citer huit régions naturelles (Pulgar Vidal, 1996)¹ : **Chala**, régions du littoral ; **Yunga**, régions hautes et chaudes des vallées occidentales, ainsi que certaines zones basses et chaudes des vallées orientales entre 500 et 2300 m d’altitude ; **Quechua**, régions des vallées interandines entre 2300 m et 3500 m d’altitude ; **Suni** ou **Jalca**, régions des contreforts des cordillères entre 3500 et 4000 m d’altitude ; **Puna**, régions hautes andines et de l’*altiplano*² entre 3500 et 4500 m d’altitude ; **Janca**, régions de glaces et neiges perpétuelles entre 4000 et 6768 m d’altitude ; **Rupa-rupa** ou « Sourcil de Jungle »³ régions des flancs orientaux des Andes ; **Omagua** ou basse jungle, régions des forêts humides tropicales de l’Amazonie.

Il est évident qu’une telle diversité de paysages entraîne aussi différentes manières dont les formes sociales ont pu se développer au cours du temps, selon l’emplacement et les contraintes que leur imposait le territoire. Par surcroît, la diversité de paysages culturels⁴ est aussi importante. On peut en effet constater diverses interactions homme-nature dans ces paysages qui jalonnent le Pérou, notamment dans les paysages liés à la production, comme les systèmes d’irrigation artificielle dans le désert, ou les terrasses sur les flancs de montagnes offrant des terrains plats favorables aux cultures, et en passant favorise la rétention d’eau et diminue l’érosion. Il est intéressant de noter que ces paysages, générés par l’intention d’améliorer la productivité agricole, ne détériorent pas le milieu naturel mais au contraire agissent positivement sur lui.

2. HISTORIQUE DU TERRITOIRE

La thèse de José Canziani Amico (2009) nous en dit beaucoup quant à la succession des différentes formes sociales et donc urbanistiques et architecturales dans les Andes. Celui-ci prend comme base les séquences chronologiques culturelles établies par deux auteurs, Rowe et Lumbreras.

Rowe (1962) établit sa séquence en se basant sur les changements de styles quant à la production de céramiques. Ainsi il établit une « période pré-céramique » qui succède à une « période initiale » (où apparaît la céramique). Ensuite il établit trois « horizons » : précoce, moyen et tardif. Ceux-ci représentent en fait respectivement les apogées des civilisations **Chavín**, **Wari** et **Inka**.

Lumbreras (1981) privilégie les niveaux de développement ; ainsi la « période lithique » correspond aux chasseurs cueilleurs, la « période archaïque » à l’apparition des premiers agriculteurs, la « période formative » à l’apparition de la céramique et plus tard l’apogée de la civilisation *Chavín*. Ensuite vient la période des « développements régionaux précoces », « l’époque *Wari* » qui constitue la première forme d’empire, la « période des états régionaux tardifs », et enfin « l’époque *Inka* » qui correspond au développement de l’empire du *Tawantinsuyu*.

SECUENCIA CRONOLÓGICA CULTURAL		
CRONOLOGÍA	LUMBRERAS (1981)	ROWE (1962)
10000 - 5000 a.C.	LÍTICO	PRÉCERÁMICO
5000 - 1800 a.C.	ARCAICO	
1800 - 500 a.C.	FORMATIVO	PERÍODO INICIAL HORIZONTE TEMPRANO
500 - 700 a.C.	DESARROLLOS REGIONALES TEMPRANOS	INTERMEDIO TEMPRANO
600 - 1000 d.C.	ÉPOCA WARI	HORIZONTE MEDIO
1000 - 1450 d.C.	ESTADOS REGIONALES Y SEÑORÍOS TARDÍOS	INTERMEDIO TARDÍO
1450 - 1532 d.C.	ÉPOCA INKA	HORIZONTE TARDÍO

Figure 1 : Séquence chronologique culturelle selon Lumbreras (1981) et Rowe (1962) (Canziani Amico, 2009) (sic)⁵.

¹ Cité par Canziani Amico (2009).

² Le terme « *altiplano* » qui signifie littéralement « plaine d’altitude » désigne la haute plaine se trouvant principalement en Bolivie, entre les cordillères occidentale et orientale.

³ « Ceja de Selva » dans le texte original.

⁴ Cette notion a été définie dans la première partie.

⁵ Levons l’ambiguïté sur les dates de la période « *desarrollos regionales tempranos* » ou « *intermedio temprano* » : elle se déroule entre 500 av. J.-C. Et 700 ap. J.-C.

2.1. LES CIVILISATIONS PRÉ-INCAÏQUES

2.1.1. DES CHASSEURS CUEILLEURS AUX PREMIERS AGRICULTEURS

Canziani (2009) ayant analysé les principales preuves archéologiques correspondant à cette période dite « archaïque » (Lumbreras, 1981), en déduit trois remarques. Premièrement, se démarquent différents modes de vie associés à l'adaptation des peuplements selon les conditions spécifiques matérielles que leur impose leur environnement naturel. Les modes de vie représentent donc l'expression sociale de processus différenciés qui répondent aux singularités de chaque région. Deuxièmement, si la caractéristique principale des chasseurs cueilleurs est bien le nomadisme, le fait est de constater que différentes formes de sédentarisation et d'appropriation du territoire apparaissent selon les modes de vie. Troisièmement, la transition des sociétés nomades aux sociétés sédentaires n'étant connue qu'avec beaucoup d'imprécision, les différences constatées entre les différentes régions manifestent toutefois une certaine continuité.

2.1.2. ÉMERGENCE DE L'URBAIN

Cette période correspond à celle dite « archaïque » (Lumbreras, 1981) ou « pré-céramique » tardive (Rowe, 1962), située entre 5000 et 1800 av. J.C.. La sédentarisation n'est pas toujours associée à l'activité agricole. En effet, il semble qu'un certain nombre de communautés de chasseurs cueilleurs aient développé des formes de sédentarisation comme des regroupements en petits villages ou campements, dans lesquelles apparaissaient déjà une certaine architecture publique (Canziani Amico, 2009).

Tous ces processus varient toutefois selon les contraintes et opportunités qu'offre chaque territoire. Ainsi, sur la côte, le phénomène de sédentarisation est fortement basé sur les ressources marines, l'agriculture venant jouer un rôle complémentaire. Dans les régions hautes andines, c'est le développement de l'élevage intégré à l'agriculture qui est prédominant, mais sans pour autant complètement abandonner la chasse ni la cueillette. Dans ce dernier cas, cette évolution ne semble en fait pas avoir impliqué directement la sédentarisation. L'hypothèse est que ce serait d'abord l'apparition des premières architectures publiques qui ait participé à alimenter le processus de sédentarisation (Canziani Amico, 2009).

CARAL

Caral est la ville la plus exceptionnelle émanant de cette époque. Située dans la vallée de *Supe*, à 23 km de la côte et à quelques centaines de kilomètres au nord de Lima, ce centre urbain de près de 626 ha n'était pas un centre militaire mais avait une fonction essentiellement religieuse. Datant de la même époque que les développements des cultures d'Égypte et de Mésopotamie, elle est considérée comme la plus ancienne ville des Amériques (Dowl, Miranda et al., 2010).

2.1.3. L'URBANISME PRIMAIRE

Canziani (2009) préfère utiliser le terme « époque formative » comme Lumbreras (1981) pour nommer cette époque qui se situe environ entre 1800 et 500 av. J.-C.. La période débute avec l'apparition de la céramique et se termine avec l'apogée et la diffusion stylistique du phénomène *Chavín*. La caractéristique principale de l'époque est l'apparition et la diffusion d'une

architecture monumentale dans les régions côtières et montagnardes du Nord et du Centre du Pérou. La présence de centres cérémoniels importants est liée à l'augmentation et la dispersion des centres urbanisés. Aussi, on pourra constater de grands changements dans le paysage, dus à la création de zones de production, notamment dans les vallées. Ce phénomène sera associé à une nouvelle vision de la localisation des sites occupés. On pourra aussi constater une augmentation démographique liée au progrès de la nouvelle économie agricole en place.

On peut remarquer de grandes évolutions technologiques qui affirment la maîtrise de plus en plus grande de l'homme sur son environnement. Dans le domaine de l'agriculture, de nouvelles espèces sont cultivées en exploitant notamment les paliers écologiques déterminés par l'altitude. L'innovation de la céramique améliore considérablement les processus d'alimentation, permet de transporter des liquides et de conserver la nourriture, ce qui améliore le niveau de vie et la croissance démographique, et influence aussi les modes de vie. De plus, la céramique, avec les textiles, a joué un rôle essentiel dans l'expression artistique des civilisations andines. La métallurgie aussi s'est développée avec l'utilisation de petits outils de cuivre et la fabrication d'ornements en or. De même, les techniques de construction se sont développées dans le domaine de la pierre et de la terre avec la fabrication d'adobe (la pierre et l'adobe sont les deux principaux matériaux de construction utilisés dans les Andes). Différents traitements de la pierre sont utilisés selon qu'elle soit utilisée pour la construction, les parements ornements, ou dans divers éléments architectoniques ou sculptures cérémonielles. La terre sert non seulement à la confection de différents types de briques d'adobe, elles-mêmes utilisées dans différents appareillages, mais aussi à la confection de frises décoratives (Canziani Amico, 2009).

Tout cela a engendré un processus de spécialisation d'architectes et planificateurs, ainsi que d'artisans. Émergea alors une certaine différenciation sociale dont les acteurs sont spécialisés pour résoudre les problèmes liés à la reproduction du système économique et social : ceux qui développent, entretiennent et gèrent les systèmes d'irrigation ; ceux qui conçoivent, construisent les œuvres publiques ; ceux qui rassemblent et organisent la main-d'œuvre pour réaliser ces œuvres ; ceux qui planifient les activités agricoles ; ceux qui assurent les activités rituelles. Tous ces processus font apparaître ce que l'on peut appeler des centres urbains (Canziani Amico, 2009).

CHAVÍN DE HUÁNTAR

Le site clé de « l'époque formative », *Chanvín de Huántar*, est un centre cérémoniel situé dans le *Callejón de Conchucos* à 3180 m d'altitude. Ayant connu son apogée environ entre 1000 et 300 av. J.-C., il est le site emblématique de l'archéologie andine. Sa situation particulière, séparée de la côte à l'Ouest par la Cordillère Blanche et la Cordillère Noire, et séparée de l'Amazonie à l'est par les chaînes montagneuses centrales et orientales, constitue un point stratégique représentant un point de départ de nombreux chemins. *Chavín* n'était pas seulement un complexe monumental mais un centre qui a rayonné très loin. C'est pourquoi on parle de *phénomène Chavín*. En effet, il fut non seulement un diffuseur d'influences pendant

« l'époque formative », mais fut aussi le centre où se rencontrent les idées, techniques et styles artistiques de multiples régions. Il fut en effet la destination privilégiée de nombreux pèlerinages, jouant ainsi un rôle territorial important (Canziani Amico, 2009).

On peut considérer que le phénomène Chavín constitue une « dispersion d'une iconographie religieuse et artistique unifiée¹ », et donc représente la naissance de l'art au Pérou (Dowl, Miranda et al., 2010).

2.1.4. LES PREMIÈRES CITÉS

Après la période formative vient l'époque des « développements régionaux précoces » (Lumbreras, 1981) entre 500 av. J.-C. et 700 ap. J.-C.. Les développements culturels se marquent alors selon les différentes régions et contribuent à la différenciation des traditions et identités culturelles. Comme on peut s'y attendre, ces évolutions sociales vont dépendre fortement des particularités des conditions environnementales qu'imposent les régions. Les centres cérémoniels de l'époque formative vont évoluer en véritables centres urbains théocratiques, le pouvoir étant exercé par les grands prêtres et symbolisé par l'architecture publique, cérémonielle et monumentale, mise en relation avec le reste de l'urbain. Dans cette période apparaissent d'extraordinaires expressions artistiques via la céramique, le textile et l'orfèvrerie, un artisanat très raffiné, ainsi que de nombreux progrès dans le domaine de la construction. La démarcation des classes sociales continue de s'accroître, ce qui semble annoncer, avec la croissance urbaine, un développement qui va vers une politique d'état (Canziani Amico, 2009).

LA CULTURE PARACAS

Présente sur la côte Sud près de l'actuelle *Ica* entre 700 av. J.-C. et 400 ap. J.-C., la culture Paracas est surtout connue pour avoir produit des textiles d'une valeur exceptionnelle. Les plus impressionnants sont ceux de la période *Paracas Necropolis* entre 1 et 400 ap. J.-C. (Dowl, Miranda et al., 2010).

LA CULTURE NASCA

La culture Nasca fut présente légèrement après la culture Paracas (entre 200 av. J.-C. et 600 ap. J.-C.) et un peu plus au Sud. Bien qu'ayant



Figure 2 : Dessin d'un colibri vu du ciel, page Wikipédia : « Géoglyphes de Nasca », http://fr.wikipedia.org/wiki/Géoglyphes_de_Nasca.

¹ Traduit de l'anglais par l'auteur.

été excellents dans l'art de la poterie et surtout du tissage et de la broderie, les *Nasca* sont surtout connus pour les « lignes de Nasca », ces immenses et mystérieux géoglyphes dans le désert, représentant des figures symboliques vues du ciel (Dowl, Miranda et al., 2010).

LA CULTURE MOCHE

La culture *Moché*, entre 100 et 800 ap. J.-C., est la plus remarquable parmi les formations théocratiques de cette époque. Situés principalement sur la côte Nord près de l'actuelle *Trujillo*, les *Moché* s'installèrent cependant dans de nombreux lieux. Ils excellèrent surtout dans les domaines de la céramique et de l'artisanat, mais aussi dans la construction d'une architecture monumentale exceptionnelle inscrite dans d'impressionnants centres urbains. En outre, ils avaient déjà organisé un réseau de chemins intéressant pourvu d'un système de coureurs relais chargés de transmettre des messages (Dowl, Miranda et al., 2010).

2.1.5. L'EMPIRE WARI

« L'époque *Wari* » (Lumbreras, 1981), ou « Horizon moyen » (Rowe, 1962), se trouve entre 600 et 1000 ap. J.-C. et s'amorce avec le déclin des formations régionales et cités théocratiques sources de nouvelles formations sociales. Le pouvoir, jusqu'ici représenté principalement par la religion via l'architecture cérémonielle monumentale, s'exerce alors via des formations politiques et administratives qui organisent l'économie. La valeur de la guerre reste en outre essentielle. Dans l'idéal centre urbain, le temple est alors substitué par des bâtiments aux fonctions politiques administratives (Canziani Amico, 2009).

La culture *Wari* avait son centre en la capitale de l'empire, Ayacucho. En cela elle fut influencée par la culture *Nasca* sur la côte d'Ica et de Nasca, et par la culture *Tiahuanaco* dans l'altiplano du Titicaca. La capitale *Wari* a subi un processus de croissance complexe et ne présente donc pas de plan urbain clairement planifié. Elle ne fut pas seulement un centre de pouvoir mais aussi un centre articulateur du point de vue territorial. L'empire *Wari* a été l'objet d'une expansion que l'on peut séparer en deux périodes. La première s'étend jusque la fin du VI^{ème} siècle et correspond aux régions d'Ayacucho, de Nasca et d'Ica sur la côte Sud, de la vallée de Santa sur la côte centrale. La seconde se donne du VII^{ème} au X^{ème} siècle et concerne les régions de Huamachuco et Cajamarca dans les montagnes du Nord, de Trujillo et Lambayeque sur la côte Nord, de Cusco et du Sud de Cusco, Sicuani et Arequipa. L'expansion *Wari* s'est effectuée le long des couloirs formés par les vallées longitudinales interandines, de manière similaire à l'expansion *Inka*. Les cités *Wari* possèdent une structure planifiée, dans laquelle on peut lire comment s'opère le système de pouvoir, mais aussi comment le plan était organisé afin d'une part, assurer les activités de la population habitant de manière « fixe » dans la ville et d'autre part, articuler la population venant temporairement résider dans celle-ci. L'urbanisme *Wari* constitue donc un véritable acteur de développement de la structure économique et politique du territoire. À l'urbanisme vient s'ajouter un réseau de chemin élaboré par les *Wari* ayant certainement joué un rôle similaire au *Qhapaqñan* des Incas, un rôle d'articulation des cités dans le territoire. Il est très intéressant de noter que, au-delà de la simple présence de chemins associés à ces sites, bien souvent, le chemin approchant de la cité s'intègre complètement dans la trame urbaine pour finalement devenir un élément spatialement structurant (Canziani Amico, 2009).

Les *Wari*, dont l'architecture est moins fine que celle des Incas, ont tout de même le mérite d'avoir développé le système de terrasses agricoles et d'avoir utilisé de complexes réseaux d'irrigations. En outre, ils étaient experts dans le tissage (Dowl, Miranda et al., 2010).

PIKILLACTA

La cité est située dans la région de Cusco, stratégiquement au croisement des vallées du Huatanay et de Lucre avec celle du Vilcanota, dans une zone large de 4 km dans laquelle se trouve la lagune de Huacarpay. Par rapport à notre zone d'étude, ce lieu constitue un point bas d'où le Vilcanota arrive part le Sud pour ensuite aller suivre sa propre vallée jusqu'à l'Urubamba vers le Nord-Est, le Huatanay arrive quant à lui en ce lieu, descendant de Cusco du Nord-Ouest. De plus, le lieu s'ouvre aussi vers la vallée de Lucre au sud-ouest. La zone fut toujours un point de rencontre de chemins et le reste encore à l'heure actuelle. Les vallées se rencontrent, les chemins aussi. Il est intéressant de noter que la cité de *Pikillacta*



Figure 3 : *Pikillacta* : photographie aérienne, Servicio Aero-Fotográfico Nacional del Perú (Mc Ewan, 1991) cité par Canziani (2009).

s'accompagnait de petites installations *Wari* dont certaines, à caractère défensif, étaient situées notamment en des lieux permettant le contrôle des routes d'accès à la cité. L'exemple le plus marquant est celui des murailles de la porte *Rumiqolqa* (voir p.102), réutilisées par les Incas postérieurement. La ville de *Pikillacta* s'étendait sur 200 ha à 3250 m d'altitude, le centre

Analogie Wari et Inka selon Canziani (2009) (traduit directement de l'espagnol)
« Les analogies établies ici entre les cultures Wari et Inka se limitent aux aspects les plus importants liés aux thèmes territorial, urbanistique et architectural :
1. Du point de vue territorial : une expansion progressive qui a suivi une stratégie d'avancées successives avec des phases de consolidation, en suivant des directrices longitudinales dans les vallées interandines.
2. Situation stratégique des centre urbains dans les hauts territoires andins : contrôle territorial, d'accès, et articulation des pôles par un réseau de voies de communication.
3. Réalisation d'oeuvres d'infrastructures agraires servant de support économique aux centres urbains.
4. Un système viaire qui relie le réseau de villes et articule les territoires grâce aux voies de communications, fondamentales pour l'échange de produits et la mobilisation des troupes et de la main-d'oeuvre et nécessaires à la gestion de l'ordre impérial.
5. Modèles urbanistiques qui répondent aux formes de développement urbain préconçues, avec l'application de modèles prédéterminés, aussi bien au niveau des villes que des centres urbains secondaires ou installations mineures.
6. Organisation de trames urbaines générées par la répétition d'unités modulaires (<i>kanchas</i>), définissant un réseau de rues destiné à résoudre les problèmes de circulation, d'accessibilité et d'articulation des différents secteurs de la ville.
7. Modèles architecturaux où les structures s'organisent selon les modèles appliqués (<i>kanchas</i>), permettant de résoudre des fonctions multiples et variées pour lesquelles se développent les formes adéquates selon leur évolution.
8. Formes architecturales singulières, conçues et standardisées pour obéir des fonctions spécifiques.
9. Modèles constructifs récurrents avec une typologie d'éléments architectoniques et ornementaux.
10. Services urbains, entre autres système de canalisation pour l'alimentation et le drainage de l'eau, ainsi que de possibles services de collecte des poubelles
11. Systèmes associés au comptage, aussi pour la commémoration d'événements.
12. Autres preuves de nature culturelle (céramiques, textiles, figurines) associées à la présence ou l'occupation de l'empire. »

urbain comprenant une zone de 47 ha où les restes archéologiques ont permis d’identifier clairement différents bâtiments (Canziani Amico, 2009).

La ville peut se diviser en quatre secteurs. Le secteur Est, le plus élevé en altitude, contient une trame régulière d’unités rectangulaires de 35 à 40 m de côté. Ces unités sont en réalité des *kanchas*¹ wari. Le secteur Central qui est mieux conservé contient une architecture plus importante et plus complexe. Ces deux secteurs sont séparés par une rue allant du Nord au Sud. Le secteur Ouest est séparé des deux autres par une avenue principale qui découle des chemins territoriaux. Ce secteur, assez différent des autres, contient une esplanade qui fut probablement l’espace public principal de la cité. On peut aussi déterminer un secteur Nord qui contenait certainement des *qollqas*², ce qui en ferait un quartier utilitaire. Cependant, des études, et notamment celles réalisées par McEwan (1991), ont montré qu’il était possible que ce quartier servît aussi à l’hébergement temporaire de personnes, de voyageurs. Il est alors intéressant de se demander s’il pouvait exister un système similaire à celui des *mitmaq*³ de la civilisation inca, surtout que beaucoup de systèmes instaurés par les incas possédaient des antécédents chez les *Wari* (Canziani Amico, 2009).

2.1.6. ÉTATS ET SEIGNEURIES TARDIFS

Entre 1000 et 1400 ap. J.-C. se trouve la période dite des « états régionaux tardifs » (Lumbreras, 1981). Le déclin du phénomène *Wari* entraîne de nouveau un surgissement de formations régionales qui vont bouleverser les modes de vie et d’organisation sociale. Les nouveaux développements vont se faire de manière différenciée dans les régions côtières et les régions hautes andines. Dans le cas de la côte Nord et Centrale, et apparemment même de la côte Sud, surgissent des autorités régionales de type règne, de différentes tailles et complexités politiques, entraînant une réforme du développement urbain. Ces développements mèneront aux états *Chimú* et *Lambayeque*. Dans les régions hautes andines se manifestent plutôt des développements de types autarciques à caractère agricole qui génèrent la multiplication des terrasses et des villages ruraux. Cela ne favorise pas la conservation des centres urbains *Wari*. Dans ces régions se développeront entre beaucoup d’autres les seigneuries des *Chachapoyas* (région Nord, Amazonas y San Martín), des *Chancas* (départements de Huancavelica, Ayacucho, Apurímac) et des *Colla* (altiplano du Titicaca). Durant cette époque, dans les régions côtières, la production agricole se développe à tel point que des ouvrages hydrauliques exceptionnels sont construits afin d’étendre les zones de productions. De nouvelles techniques apparaissent aussi dans les domaines du textile, de la céramique, de la métallurgie et de l’orfèvrerie. Se développe aussi sur la côte Nord l’art de la sculpture ornementale en bois massif. L’échange commercial fut une activité intensive, où la navigation par mer était utilisée pour les transports, en complément aux caravanes de lamas (Canziani Amico, 2009).

LA CULTURE CHACHAPOYAS

Les Chachapoyas, dont le nom signifie « guerriers des nuages⁴ », construisirent la citadelle de Kuélap dans la vallée perdue de Utcubamba entre 800 et 1470 ap. J.-C.. Constituée d’un ensemble de structures circulaires encerclées par une muraille dont la hauteur varie entre 6 et 12m, cette forteresse est surtout exceptionnelle pour son implantation et certains disent que c’est le site pré-hispanique le plus impressionnant après le Machu Picchu. En réalité, on ne connaît pas énormément cette culture qui reste surtout connue pour la compétence de ses guerriers et pour la résistance farouche opposée à l’envahisseur inca (Dowl, Miranda et al., 2010).

LA CULTURE CHIMÚ

Les Chimú occupèrent les régions de la côte Nord (près de l’actuelle Trujillo) entre 1000 et 1400 ap. J.-C.. Prenant comme territoire central la vallée de Moche, ils y construisirent leur capitale *Chanchán*, la plus grande cité pré-hispanique des Amériques connue à ce jour (Dowl, Miranda et al., 2010).

Les restes de la cité s’étendent sur une aire de 20 kilomètres carrés et le centre urbain sur 600 ha. La ville de Chanchán est exceptionnelle pour sa taille, sa complexité et son état de conservation (Canziani Amico, 2009).

ANOS	ELIMDES Y	COSTA	SIERRA	COSTA	COSTA	SIERRA	ALTITPLANO
1500	IMPERIO INKA	NORTE	NORTE	CENTRAL	SUR	CENTRAL	TITICACA
1000	ESTADOS REGIONALES	INKA	INKA	INKA	INKA	INKA	INKA
	IMPERIO WARI	CHIMU	REINOS LOCALES WARI	CHANCAY	ICA-CHINCHA	CHANCAS	REINOS AYMARAS
500	DESARROLLO REGIONALES	MOCHICA Y GALLINAZO	CAJAMARCA Y SECUAY	LIMA	NASCA	HUARI	TIKWANAKU Y PUCARA
D.C. - O. A.C.	FORMATIVO	SALINAR	HUARIAS	ANCON	PARACAS	RANCHA CHUTAS WICHIGANA	KALASASAYA
1000	ARCAICO	HUACA FRETA	?	PARAISO ENCANTO	OTUMA	CACHI	?
5000							
10000							
20000							

Figure 4 : Tableau des développements sociaux andins (avec quelques exemples de développements régionaux), (Rostworowski, 2011[1988], p.26).

2.2. L'EMPIRE INCA

Cette section est tirée de diverses références, mais s’il y en eut une qui a davantage influencé ce texte, parce qu’elle résume de manière courte et directe l’essentiel sur la civilisation inca, c’est bien le livre d’Henry Favre (2011[1972]).

2.2.1. UN BREF HISTORIQUE
LE MYTHE DES FRÈRES AYAR

Les ethnies andines possédaient toutes une *paqarina*, « une matrice tribale d’où ils faisaient procéder leur ancêtre-fondateur » (Favre, 2011[1972]). Celle des Incas était la grotte de *Paqariqtampu* d’où étaient sortis les quatre légendaires frères Ayar. Orphelins et dépourvus de tout bien, ils errèrent longtemps dans la région, la grotte étant située à une trentaine de kilomètres au sud de Cusco. L’aîné des frères, Ayar Kachi, retourna à la grotte initiale et se changea en *waka*, les autres continuèrent jusqu’à arriver au sommet du mont *Wanakawri* où Ayar Uchu se pétrifia. Ayar Manko lançait son bâton d’or dans différentes directions afin de trouver la direction de sa destination. Le bâton s’enfonça dans les terres de Waynapata et Ayar Awka se pétrifia là-bas. La pétrification, changement en pierre, est comme une symbolisation de prise de possession des terres en devenant la divinité du lieu (que l’on appelle *waka*). Ayar Manko, ou Manko Kapaq, fonda alors la cité de Cusco à l’aide de sa soeur-épouse Mama Oqlo (les quatre frères seraient sortis de la grotte avec leurs quatre soeurs). Les incas avaient alors comme ancêtre Manko Kapaq, fondateur de l’empire (Favre, 2011[1972]).

En réalité, les incas arrivèrent au lieu de Cusco en étrangers. D’autres tribus avaient déjà occupé les lieux. La tribu des *Sawasiray*, la plus ancienne sur place, avait Ayar Kachi pour ancêtre. Les *Allkawisa* avaient eux comme ancêtre Ayar Uchu. Les *Maras*, alliés des deux autres tribus, descendaient d’Ayar Awka. Les incas arrivèrent et s’intégrèrent dans la confédération cusquénienne, descendant eux de Manko Kapaq. Il semble donc fort probable qu’en réalité le mythe ait été construit *a posteriori* pour justifier la présence des incas dans la confédération. C’est pourquoi il semble vain d’essayer de retracer le parcours des frères légendaires et d’en chercher des traces (Favre, 2011[1972]).

Une autre version du mythe complètement différente a été donnée par Garcilaso. Selon lui, Manko Kapaq et Mama Oqlo sortirent du lac Titicaca et, en couple divin, marchèrent vers Cusco jusqu’à choisir la vallée destinataire. Cependant, Garcilaso, de père conquistador espagnol et de mère noble inca aura, de lui-même, sans doute créé cette version du mythe, comme pour la présenter aux Européens (Rostworowski, 2011[1988]).

¹ *Kancha* : « Several rooms around a patio, all surrounded by an enclosure wall » (Hyslop, 1984). Les *kanchas* sont typiques de l’urbanisme inca, mais apparaissent déjà dans l’urbanisme wari.

² *Qollqa* : entrepôt servant à garder des aliments ou des objets ((Rostworowski, 2011[1988]) (voir glossaire p.118).

³ *Mitmaq* : personne envoyée dans un lieu étranger afin d’accomplir une tâche pour l’État (Rostworowski, 2011[1988]) (voir glossaire p.118). La notion est développée dans la section 2.2 concernant la civilisation inca.

⁴ Ce nom s’explique par le fait que la zone où habitaient les *Chachapoyas* fait partie de ce qu’on appelle au Pérou la « forêt de nuages », zone tropicale montagneuse où la brume y est quasi-permanente.

LES CHEFS DE GUERRE

Les incas s'intégrèrent donc parmi les trois ethnies de Cusco, cependant ils restèrent inférieurs à ceux-ci pendant les 6 premiers chefs incas. Ils adoptèrent d'ailleurs la langue de leurs alliés, le *kechwa*¹. L'organisation alors en place à Cusco se basait déjà sur une dualité mettant en opposition la moitié haute et forte, *Hanan*, exerçant les fonctions politiques et religieuses et la moitié basse et faible, *Hurin*, constituée par les Incas, ayant pour charge la fonction militaire. Les premiers chefs incas n'étaient donc que des simples chefs de guerres ou *sinchi*. Les successeurs de Manko Kapaq, Sinchi Roka, Lloki Yupanki, Mayta Kapaq et Kapa Yupanki furent d'enthousiastes chefs de guerre et remportèrent de nombreuses petites batailles ce qui renforça la position de la confédération dans la région ainsi que le pouvoir des incas sur la confédération. À tel point que le successeur de Kapa Yupanki, Inka Roka, prit le contrôle entier de la confédération et imposa le culte du soleil (Inti) propre aux Incas. Inka Roka fut donc le sixième chef inca mais peut être considéré comme le premier vrai souverain inca digne de cette appellation. Lui succéda brièvement Yawarr Waqap sous le règne duquel des révoltes faillirent écraser la confédération qui devenait de plus en plus un état unitaire. Son successeur Wiraqocha Inka rétablit l'ordre à partir de 1400 ap. J.-C. et annexa de nouveaux territoires à l'état inca. L'empire montait progressivement en puissance (Favre, 2011[1972]).

CONQUÊTES ET EXPANSION

Pourtant l'incroyable expansion inca ne va que réellement commencer.

Vers 1438, les Chanka se rapprochèrent dangereusement de la région de Cusco par l'Ouest via Abancay. L'ethnie Chanka se disait venir de la culture Nasca et constituait à cette époque une puissante chefferie. Le vieux Wiraqocha Inka jugea la résistance inutile et se replia à Calca. Un de ses fils, Pachakuti, décida pourtant d'organiser une résistance avec le soutien de deux autres chefs de guerre. Les Chankas furent trop sûrs de leur victoire et se laissèrent surprendre par les incas acharnés. Ils se replièrent ensuite mais les Incas les poursuivirent et anéantirent leur campement. Suite à cette victoire inattendue et à la gloire accordée à Pachakuti, il succéda à son père (Favre, 2011[1972]). Le nouvel empereur s'engagea alors à occuper les territoires Chanka, ce qu'il fit lui-même et donna ensuite le relais à son frère Kapa Yupanki lorsque la pacification était déjà avancée. Il se tourna alors vers les terres du Sud et affronta les ethnies aymara Kolla et Lupaka, descendantes du grand Tiwanaku, dans la région du lac Titicaca. Kupa Yupanki se lançait lui vers le Nord pour conquérir les Anqara, puis les Wanka, enfin les Wayla, jusqu'à établir une base à Cajamarca. Kupa Yupanki, en ayant pris de telles initiatives, aspirait probablement à devenir empereur, mais Pachakuti le devina et le fit assassiner. La situation de Cajamarca était alors assez délicate puisqu'entourée de peuples hostiles dont le grand empire Chimú. Pachakuti ne l'abandonna pas pour autant et délégua la tâche à son fils Tupa Yupanki vers 1463 qui reprit d'abord les territoires entre Cusco et Cajamarca pour ensuite continuer vers la côte jusqu'à la vallée de Moche et réussit à prendre la capitale Chimú, Chanchán. Les incas n'eurent apparemment pas de difficultés majeures pour défaire les Chimú. Il est possible qu'ils aient réussi leur attaque grâce à la prise de contrôle des

canaux d'irrigations qui étaient vitaux aux Chimú. Tupa Yupanki continua encore vers le Nord jusqu'à l'Equateur actuel. Il revint à Cusco vers 1470 et succéda à Pachakuti qui restera quand même dans la légende pour avoir véritablement fondé l'empire, ou en tous cas, initié son expansion. Le nouvel empereur Tupa Yupanki suivit les traces de son père et étendit encore l'empire. Il fut néanmoins assassiné vers 1493. Son successeur, Wayna Kapaq, joua un rôle moins militaire et s'attarda plus à la gestion des terres

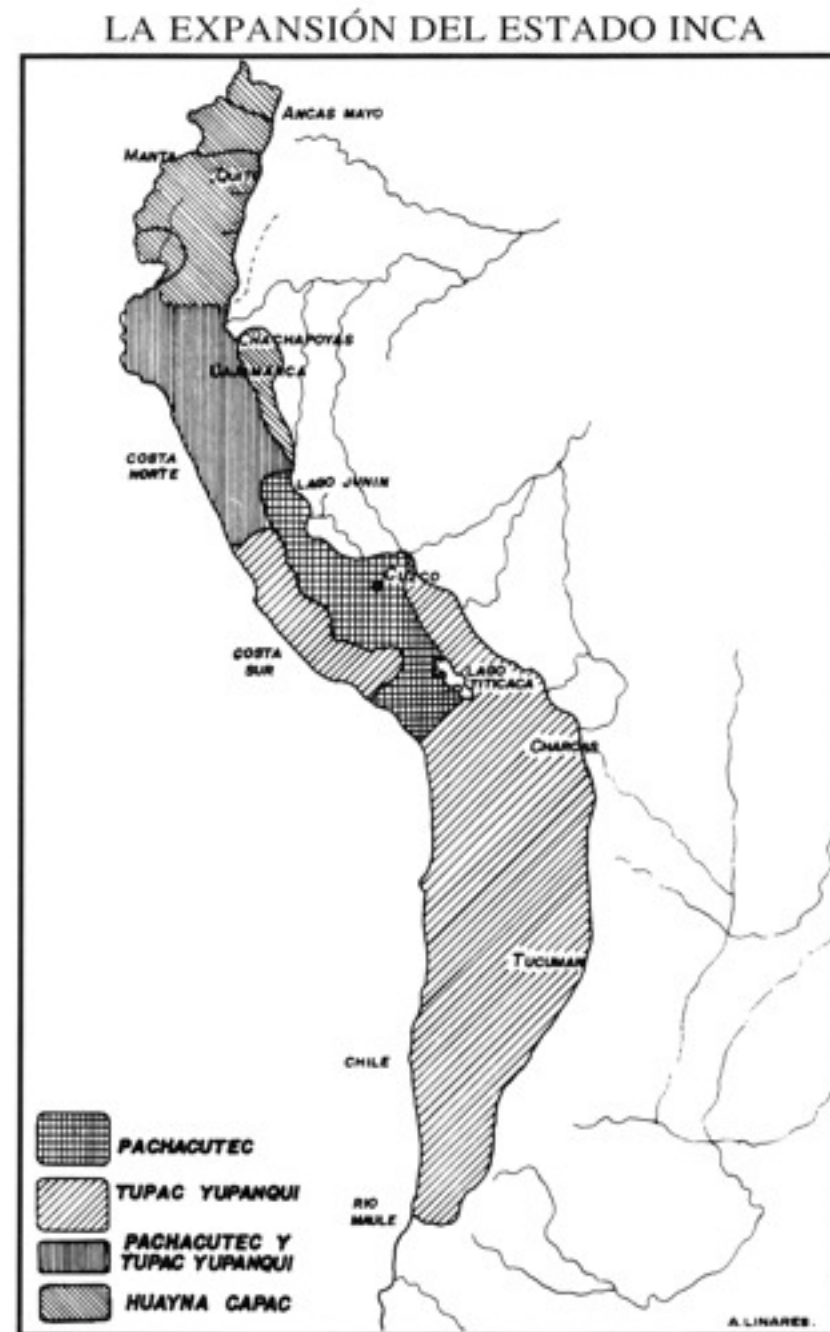


Figure 5 : L'expansion de l'état inca, (Rostworowski, 2011[1988], p.23).

immenses de l'empire. Plus tard, l'empire connut des problèmes d'une autre nature : on annonçait la présence d'êtres étranges sur les côtes et une maladie inconnue frappait les indiens (variole ou rougeole, apportées par les Européens). En 1528, Wayna Kapaq en mourut, et au même moment, Pizarro et les Espagnols approchaient des côtes (Favre, 2011[1972])...

RAISONS DE L'EXPANSION

Comment un tel empire, dont la surface faisait 950000 km² et qui s'étendait longitudinalement du Nord au Sud sur 4000 km, a-t-il pu se développer en moins d'un siècle ? « À quoi correspondait cette soif de conquête ? Les Incas justifiaient leur impérialisme à peu près dans les mêmes termes par lesquels les Espagnols devaient légitimer le leur par la suite. Ils se disaient investis d'une mission civilisatrice auprès des populations des Andes, qui étaient encore plongées dans la barbarie. » (Favre, 2011[1972], p.28). Les Incas ne sont pas vraiment réputés pour être extrêmement violents, en tous cas par rapports aux autres civilisations des Amériques. Les Aztèques de Mexique, par exemple, qui vécurent à la même époque, sont connus pour vouer un véritable culte à la guerre ; mais ce n'était pas le cas des Incas (Favre, 2011[1972]).

« La vocation impérialiste des Incas naquit dès le succès que ces derniers remportèrent dans des guerres qui leur furent largement imposées par les populations environnantes. La victoire inattendue de Pachakuti sur les envahisseurs Chanka avait rompu le précaire équilibre politique des Andes. D'une part, cette victoire avait placé le Cusco dans une position hégémonique. Mais, d'autre part, elle devait aussi cristalliser contre pareille hégémonie l'hostilité des ethnies voisines qui s'estimaient menacées et dont les défaites successives ne pouvaient qu'entraîner de proche en proche l'extension territoriale de la puissance cusquénienne. Toute conquête provoquait donc une nouvelle guerre qui débouchait sur d'autres conquêtes. » (Favre, 2011[1972], p.29).

Au final, la guerre était nécessaire à la stabilité de l'empire, elle était « un facteur essentiel d'intégration et de mobilité sociales » (Favre, 2011[1972], p.30). Plus l'empire grandissait, plus elle était en fait nécessaire. Les empereurs conquérants s'efforcèrent pourtant de maintenir l'ordre et de gérer les terres et les ethnies, mais il faut croire que l'expansion s'est déroulée trop vite et que « la guerre de conquête était encore indispensable à la cohésion de l'empire lorsqu'elle ne devint plus possible » (Favre, 2011[1972], p.31).

INVASION ET CHUTE

Lorsque Wayna Kapaq mourut en 1528, l'Empire se disloqua comme à chaque période de transition ; le pouvoir était sur le point d'être disputé entre ses deux fils : Ataw Wallpa et Waskarr. Le premier était populaire au Nord de l'Empire, où il avait grandi, s'entourant d'ethnies faisant partie des nouvelles conquêtes, étant donc encore peu influencées par la culture inca. Le deuxième, quant à lui, était soutenu par le Sud, par des chefferies ayant une forte influence inca, et ce depuis longtemps. Il était donc soutenu à Cusco mais pas unanimement, car si Waskarr descendait de Tupa Yupanki, dans la moitié *Hurin*, Ataw Wallpa descendait par sa mère du grand

¹ *kechwa* ou, comme on a l'habitude de l'écrire en français, « quechua ». Voir section 2.2.7 sur la langue quechua.

Pachakuti, dont la *panaka* se situait dans la moitié *Hanan* (Favre, 2011[1972]).

La guerre commença entre ces deux fils, entre le Nord et le Sud, entre le *Hurin* et le *Hanan*. C’est à ce moment que débarqua Franisco Pizarro avec 180 hommes dans l’île de Puná, ils arrivèrent à Tumbes en avril 1532. Les Espagnols avaient depuis un certain temps reconnu les côtes et récolté d’utiles informations sur le pays andin. Ataw Wallpa était concentré sur son rapport de force avec Waskarr, et éprouvait surtout de la curiosité envers ces êtres étranges, plutôt que de l’effroi. Il n’en avait pas peur, vu leur infériorité numérique, et les sous-estimait quelque part. Waskarr, lui, y voyait un coup à tenter. Il conclurent en quelque sorte une alliance, du moins un soutien par rapport à la marche sur Ataw Wallpa. Pizarro n’eut pas vraiment de mal à capturer Ataw Wallpa dans les environs de Cajamarca, ce qui n’interrompit pas l’avancement victorieux de ses armées sur Waskarr. Quelques semaines après la capture, les armées du Nord entrèrent à Cusco et plongèrent les *Hurin* dans la torpeur. « La momie de Tupa Yupanki, fondateur de la *panaka* du prétendant malheureux au pouvoir suprême, fut profanée et brûlée. Près de 80 enfants et plusieurs centaines de parents de ce dernier furent mis à mort. Les membres de sa section furent décimés et leurs cadavres jetés en pâture aux oiseaux de proie. La vieille noblesse cuzquéniennne s’exterminait en toute inconscience du péril blanc » (Favre, 2011[1972], p.109).

La situation devint donc intéressante pour les Espagnols à ce moment, puisque « au début de l’année 1533, l’Empire était (...) réunifié, mais l’empereur désigné par le sort des armes se trouvait entre les mains des Espagnols : Waskarr était prisonnier d’Ataw Wallpa qui était lui-même prisonnier de Pizarro » (Favre, 2011[1972], p.109). Mais les Espagnols comprirent que la reconstitution de l’Empire était relative. Beaucoup de chefferies étaient prêtes à se rebeller contre l’État. Pizarro « transforma ainsi des mouvements insurrectionnels locaux en une véritable révolution sociale » (Favre, 2011[1972], p.110). Les hommes de Ataw Wallpa se mobilisèrent pour payer la rançon qui devait libérer l’Empereur : un trésor estimé à une valeur de 4 800 000 ducats d’or. Pizarro décida tout de même de l’exécuter en 1533, prenant l’assassinat de Waskarr comme prétexte, condamnant Ataw Wallpa pour fratricide et usurpation (Favre, 2011[1972]).

Cette exécution fut longtemps considérée comme une erreur de la part de Pizarro car « en maintenant la fiction d’un gouvernement impérial, [il] eût sans doute épargné au monde andin cet état d’anarchie qui fit si longtemps obstacle à l’établissement du régime colonial. Mais isolé à Cajamarca avec une poignée d’hommes, il ne pouvait résister aux pressions dont il était l’objet, sans risquer de voir se défaire le réseau d’alliance qu’il avait patiemment tissé (...). En revanche, le sang du chef inca (...) authentifiait sa promesse de rendre aux chefferies leur indépendance ancienne et aux groupes asservis leur liberté aliénée » (Favre, 2011[1972], p.111).

LA GUERRE DE RECONQUÊTE ET LES DERNIÈRES RÉSISTANCES

Il y eut encore par la suite une rébellion montée par Manco Inka, demi-frère d’Ataw Wallpa, qui avait pris symboliquement la frange impériale à Cusco. Celui-ci en eut marre des fonctions purement décoratives qu’il exerçait. Il inventa aux Espagnols des histoires d’*El Dorado*, de trésors

cachés dans les régions reculées du Sud, là où il avait connaissance en réalité de la présence de farouches tribus. Lorsque les forces espagnoles furent quelque peu éloignées de Cusco, il mit le siège de la capitale avec 40 000 hommes. Commença alors l’atroce guerre de reconquête qui s’étala pendant 8 ans et tua plus de 1 500 Espagnols et 300 000 Indiens. Les derniers rebelles se replièrent dans la jungle. Vilcabamba furent leur ultime forteresse. Les Espagnols en vinrent finalement à bout à la suite de l’échec de pourparlers (Favre, 2011[1972]).

2.2.2. ÉCONOMIE ET SOCIÉTÉ

L’AYLLU, FONDEMENTS ÉCONOMIQUES DE LA SOCIÉTÉ

« Chaque village était habité par un ensemble de familles unies par des liens de parenté ou d’alliance, qui représentaient un **ayllu** » (Favre, 2011[1972], p.34). « Les cellules domestiques constitutives de l’*ayllu* se reconnaissaient un chef ou **kuraka**, qui était généralement le descendant du fondateur du groupe. Le *kuraka* attribuait les terres, organisait les travaux collectifs et réglait les différends. L’*ayllu* se reconnaissait également une divinité tutélaire ou **waka**, qui était le plus souvent l’ancêtre du *kuraka* et sur laquelle celui-ci prenait appui pour exercer son autorité. La *waka* résidait dans une montagne proche où elle était propiciée à l’endroit marqué par un arbre, une source ou un rocher, pour qu’elle fasse croître le bétail et pour qu’elle garantisse la récolte. Les morts étaient déposés dans les anfractuosités rocheuses de cette montagne sacrée à l’intérieur de laquelle ils allaient rejoindre l’ancêtre divinisé » (Favre, 2011[1972], p.36).

Chaque *ayllu* possédait un **marka**, ou terroir, dont les terres de pâturages étaient utilisés communément par les familles pour élever un troupeau de bêtes. L’élevage se faisait avec deux camélidés, l’alpaga et le lama, qui étaient domestiqués, et servaient à énormément de choses, principalement le tissage pour l’alpaga et le chargement pour le lama, mais aussi pour leur viande, leur peau, leur os et même leurs excréments pour en faire du combustible dans les régions désertiques des hauts plateaux. Les terres de cultures étaient divisées par familles, contrairement aux terres d’élevage. L’unité de mesure foncière, le **tupu**, étaient déterminée en fonction des besoins. Une extension d’un *tupu* devait produire les ressources nécessaires à une personne. La surface d’un *tupu* variait donc en fonction de la qualité du sol. « un *tupu* de terre sèche, qui était soumise à une longue période de repos après chaque année d’activité, n’avait donc pas la même dimension qu’un *tupu* de terre irriguée qui pouvait entrer en culture d’une année sur l’autre sans interruption » (Favre, 2011[1972], p.37).

LA CHEFFERIE, LE SYSTÈME REDISTRIBUTIF

L’*ayllu* était donc l’élément de base de la société. La hiérarchisation sociale se faisait alors par emboîtement. « Les *ayllu* se situaient en effet dans des réseaux de relations asymétriques. (...) Les chefs des *ayllu* dépendants étaient soumis au chef de l’*ayllu* dominant qui agissait en tant que *kuraka* de tous les *ayllu*. De même, les *waka* des *ayllu* dépendants étaient subordonnées à la *waka* de l’*ayllu* dominant qui représentait la divinité tutélaire de l’ensemble de la chefferie. (...) chaque *ayllu* devait mettre en permanence à la disposition du *kuraka* un certain contingent de travailleurs que celui-ci utilisait pour assurer la garde de ses troupeaux, pour filer et tisser la laine de ses animaux, et pour vaquer à toutes occupations

afférentes à l’entretien de sa maisonnée. Ces travailleurs se relevaient dans les tâches qui leur étaient assignées, de manière à rendre au *kuraka* un service continu. Tous les hommes adultes de l’*ayllu* étaient astreints rotativement à ce service connu sous le nom de **mita**, qui les affectait à intervalles réguliers et dont la durée oscillait le plus souvent entre trois mois et un an. (...) [le *kuraka*] n’avait jamais directement accès aux biens de la population qui lui était assujettie. Bénéficiaire de prestations en travail (c’est-à-dire, de corvées), il n’était pas intitulé à exiger d’elle des prestations en nature (c’est-à-dire, des tributs). La tributation n’apparut dans les Andes qu’au lendemain de la conquête espagnole, et l’administration coloniale eut d’autant plus de peine à l’établir qu’elle allait à l’encontre de toutes les traditions autochtones » (Favre, 2011[1972]pp. 41-42).

« De tels échafaudages de chefferies recouvraient des territoires plus ou moins vastes et ils rassemblaient des populations plus ou moins nombreuses. Tandis que les uns déployaient leur assise sur plusieurs dizaines de milliers de kilomètres carrés, d’autres n’avaient pour base qu’un petit réseau d’étroites vallées » (Favre, 2011[1972], p.46).

L’EMPIRE, UNE STRUCTURE ÉTATIQUE EN TRANSITION

L’empire inca se nommait, dans la langue quechua, le *Tawantinsuyu*. « Suyu » signifie « province » ou « partie » alors que « tawa » signifie « quatre ». « Tawantinsuyu » signifie alors « le pays des quatre parties » (Hyslop, 1984) ou « les quatre terres » (Favre, 2011[1972]). En effet, l’empire dont le centre était Cusco, le nombril du monde, était divisé en quatre grandes régions : le *Chinchaysuyu* au Nord-Ouest, le *Qollasuyu* au Sud, le *Kuntisuyu* au Sud-Ouest et l’*Antisuyu* au Nord-Est. Quatre chemins principaux partaient donc depuis la place centrale de Cusco, la place Hawkaypata, dans les quatre directions.

« Pareille vision idéo-mythique d’un empire qui demeura toujours profondément marqué par ses origines tribales ne pouvait qu’accréditer la thèse d’un État despotique aux structures rigides et centralisées. Pourtant, l’Empire inca se présentait d’abord comme intégrateur de l’ordre social traditionnel. Il opérait la synthèse de l’organisation pyramidale et segmentaire des ethnies andines sur lesquelles il reposait. Il prolongeait et coiffait les échafaudages de chefferies, de la même manière que celles-ci prolongeaient et coiffaient les échafaudages d’*ayllu*. En fait, l’Empire, la chefferie et l’*ayllu* entraient dans un même rapport d’homologie : ils se reproduisaient en s’englobant » (Favre, 2011[1972], p.51).

2.2.3. L’EMPEREUR : L’INCA

L’Empereur (c’est-à-dire l’Inca¹) était un **waqcha**, c’est-à-dire « orphelin et pauvre ». Il ne se reconnaissait pas de parents et ne devait son statut que par lui seul. « En prenant la frange écarlate, il s’excluait de son groupe de parenté et par conséquent de l’héritage auquel il aurait pu normalement prétendre. Il abandonnait à ses germains les terres de son père et les gens qui les travaillaient, pour former son propre domaine. À l’époque de Inka Roka, lorsque les souverains cessèrent de résider dans le temple du Soleil, il dut également céder à ses frères la demeure paternelle et construire son propre palais ou *kancha*. À sa mort, les biens qu’il avait acquis passaient à tous ses enfants écartés du pouvoir, qui seuls fondaient alors son lignage

¹ « Inka » en quechua veut dire en fait « chef ». Nous employons à tort le terme inca pour désigner le citoyen commun.

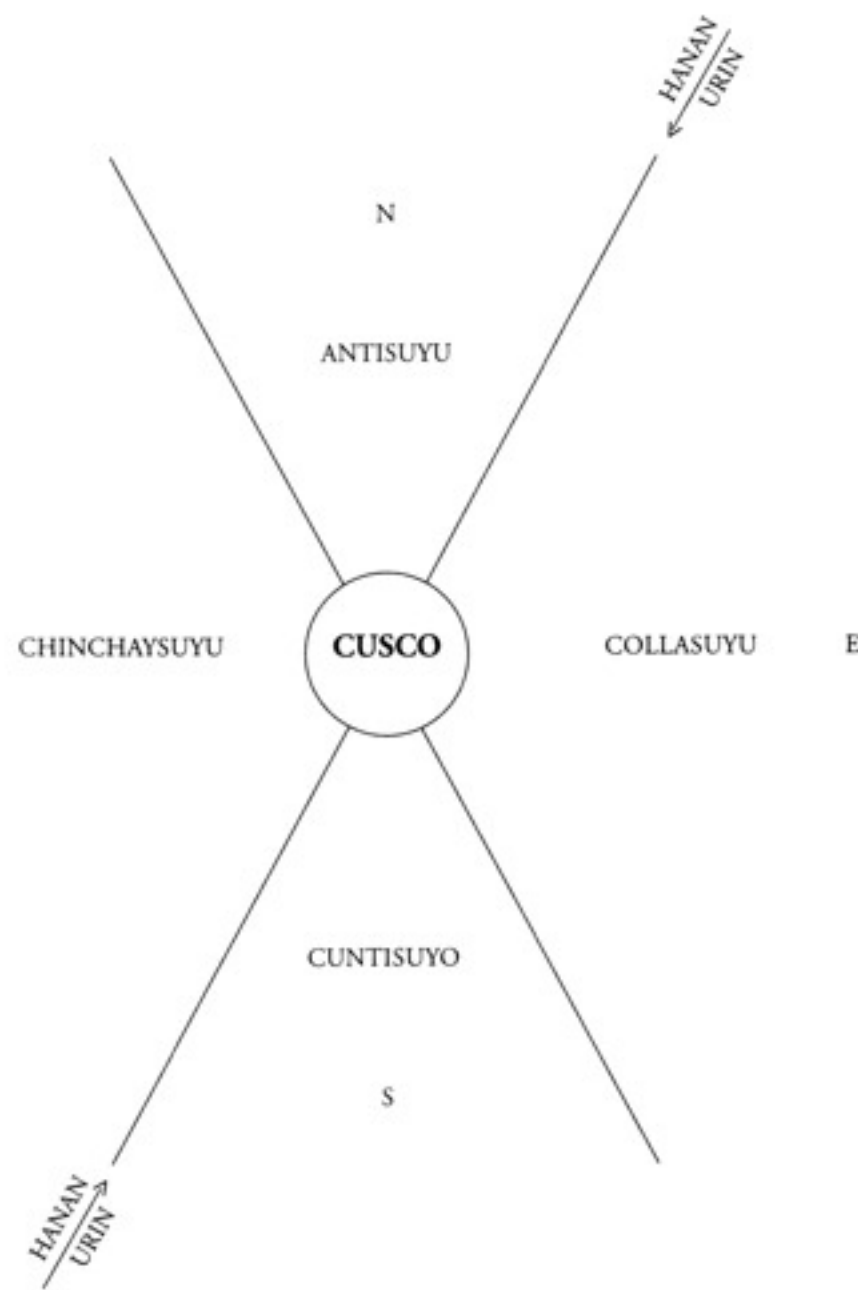


Figure 6 : Schéma de la structure du Tawantinsuyu, (Pease G.Y., 2009, p.99).

ou *panaka*. Ils constituaient le patrimoine de ce lignage dont les membres perpétuaient le souvenir du défunt, célébraient la gloire de son règne et entretenaient le culte qui était rendu à son cadavre momifié. Quand les Espagnols arrivèrent au Cuzco, il y avait dans la cité 11 lignages impériaux qui correspondaient aux 11 souverains ayant régné sur le Tawantinsuyu » (Favre, 2011[1972], pp.60-61).

« L'Empereur n'avait donc pas de prédécesseur et, s'il avait des descendants, il ne pouvait avoir de successeur. Il ne tenait son pouvoir que de sa seule valeur. Ce pouvoir, qui lui appartenait en propre, se distinguait de celui d'un *kuraka* en ceci qu'il ne dérivait pas de la position de son détenteur

dans la trame des relations de parenté, d'alliance et de descendance, mais qu'il se situait en dehors et au-dessus d'elles, n'en subissant ni les obligations ni les contraintes. (...) le pouvoir n'était pas objet de dévolution mais de conquête. Il ne se transmettait pas selon des procédures institutionnalisées : il se prenait par la force. La fin de chaque règne ouvrait une période d'anarchie plus ou moins longue mais toujours marquée par des violences. Les fils de l'empereur défunt qui se disputaient la *maskapaicha* entraient en lutte. Ses frères et ses neveux qui pouvaient aussi bien prétendre à la frange écarlate, et tous ceux qui détenaient une position d'autorité leur permettant de la revendiquer avec quelque chance de succès se combattaient âprement. (...) Bref, le *Tawantinsuyu* se défaisait. Le monde organisé retournait au chaos d'où l'empereur l'avait tiré. (...) L'Empire renaissait avec chaque empereur » (Favre, 2011[1972], pp.61-63).

L'empereur était toujours menacé par le coup d'État. « Dès lors que le souverain abandonnait le commandement de l'armée pour se consacrer à des tâches administratives, dès lors qu'il renonçait à demeurer un conquérant pour se faire l'organisateur des territoires conquis, il s'exposait au risque de voir un chef de guerre auréolé du prestige de la victoire lui disputer et finalement lui arracher la *maskapaicha*. (...) Issu de la violence, le pouvoir ne se maintenait que par elle » (Favre, 2011[1972], p.65).

Au début de l'expansion, l'empereur était respecté en tant que grand chef de guerre. Mais quand l'empire acquit sa gigantesque taille, le rôle de l'empereur devint de moins en moins la conquête et de plus en plus l'organisation des terres et des peuples afin d'assurer la cohésion de l'Empire. C'est pourquoi l'image de l'empereur, afin de garder son prestige, se tourna vers le divin. Moins les empereurs pouvaient être vénérés en tant que guerriers, plus ils devaient l'être en tant que dieu. « (...) l'évolution de la magistrature militaire de la confédération cuzquénienne vers une monarchie divine à prétention universelle fut largement commandée par le développement social et économique de l'État au cours des derniers règnes » (Favre, 2011[1972], p.68).

2.2.4. LA GESTION TERRITORIALE

Cusco, petit village qui fut transformé par Pachakuti en « une vaste cité cosmopolite qui comprenait à son apogée peut-être plus de 60 000 habitants » (Favre, 2011[1972], p.77), était le siège du pouvoir, là où s'était jadis installée la tribu inca, comme le raconte le mythe des frères Ayar. La ville contenait une grande forteresse sur la colline, *Sacsahuaman*, qui possédait un fameux triple rempart en zigzag, composé de blocs mégalithiques en appareil cyclopéen, et qui est toujours visible actuellement. Le temple du Soleil, appelé aussi *Qorikancha*, était sans doute l'élément le plus important de la ville. La place centrale de la ville, qui faisait plus de trois fois la surface de la *Plaza de Armas* actuelle, était le point de départ des chemins principaux. La ville était divisée en quartiers, tout d'abord en deux parties, le *Hanan* et le *Hurin* qui étaient la partie haute et la partie basse aussi bien du point de vue altimétrique que social. Mais aussi en quatre quartiers, de la même façon que le territoire se divisait en quatre *suyus*. En fait, la division territoriale se retrouvait aussi dans la ville, et « chaque chefferie avait son quartier dans la section de cette zone correspondant à la section de l'Empire dans laquelle elle était située. Sa *waka* y était entreposée dans un sanctuaire. Son *kuraka* y possédait une résidence qu'il habitait lorsqu'il venait auprès du souverain (...). Le Cuzco était une sorte de microcosme

dans lequel se réfléchissait l'Empire dont il formait la tête. Les structures urbaines reproduisaient exactement, et l'organisation du *Tawantinsuyu*, et même l'histoire de son expansion » (Favre, 2011[1972], p.80). Telle était la capitale de l'Empire, qui rayonnait très loin, aussi par le symbole religieux qu'elle constituait : « sa sacralité contaminait tous ceux qui l'habitaient ou qui s'en approchaient, au point que si deux personnes de rang égal se croisaient sur les chemins de l'Empire, celle qui venait du Cuzco s'attendait à être saluée par celle qui y allait, car d'une certaine manière elle participait de la sainteté de la cité » (Favre, 2011[1972], p.82).

La structure de l'Empire reproduisait la structure du système de chefferies, mais aussi son fonctionnement. Le système de corvées envers l'Empereur était donc d'application. Et « dans un État qui n'avait pas d'autre ressource que la force de travail de la population, le contrôle bureaucratique de la démographie se révélait indispensable. Le pouvoir devait connaître à tout moment la quantité d'énergie humaine à laquelle il pouvait prétendre, de manière à l'allouer rationnellement entre les divers secteurs concurrents de l'économie. Il lui fallait donc tenir à jour la liste de ses sujets que le mariage faisait entrer dans la catégorie des corvéables, comme de ceux que la maladie, l'âge ou la mort retranchaient de cette catégorie. Les recensements énormes et minutieux, qui impressionnèrent d'autant plus les *conquistadores* qu'ils n'avaient aucun équivalent dans l'Europe du XVI^e siècle, répondaient à cette seule fin. Ils étaient pratiqués régulièrement par des spécialistes, sur la base d'un système numérique décimal, et leurs résultats étaient enregistrés sur des cordelettes à noeuds ou *kipu* » (Favre, 2011[1972], p.53). Les corvées pouvaient être liées à l'activité agro-pastorale, mais aussi dans l'aménagement agraire, la construction, guerre, ... « C'est au moyen de corvées que les Incas édifièrent ces villes qui devaient être habitées par les fonctionnaires impériaux et qui allaient devenir des chefs-lieux de province en rayonnant sur les ethnies qui les environnaient. C'est également au moyen de corvées qu'ils construisirent ce gigantesque **réseau de routes et de ponts** qui force encore l'admiration et dont on a calculé l'extension à plus de 16 000 km » (Favre, 2011[1972], pp.53-54). Ce réseau de route, qui fait l'objet de notre analyse, est détaillé dans la troisième partie, celle de l'analyse, à la section 3. On peut tout de même expliquer en quoi il était fondamental dans l'organisation de l'Empire. Les *tambos* jalonnaient le chemin et servaient principalement d'auberges de relais pour les voyageurs. Un système de poste organisé par des coureurs relais, les *chaskis*, permettait de transmettre des messages à une vitesse exceptionnelle. Les incas ne possédant pas de système d'écriture à proprement parler, les *chaskis* étaient obligés de transmettre les messages oralement de bouche à oreille (Favre, 2011[1972]).

Le réseau de chemins aura contribué à la cohésion de l'Empire et à l'exercice du pouvoir, ainsi qu'à l'action transformatrice de l'État qui « s'imprima d'abord au travers d'une politique de migrations forcées. Cette politique fut inaugurée par Pachakuti (...). Le grand souverain l'appliqua méthodiquement (...) dans le cadre de l'organisation de la paix impériale, tant aux dépens des ethnies dépendantes qu'à ceux de sa propre ethnie. Les peuples récemment conquis qui manifestaient encore quelques vellétés d'indépendance furent en partie transplantés dans des régions solidement tenues et fermement administrées, tandis que des populations incaïsées et politiquement sûres étaient installées sur leurs territoires, près des ponts, des entrepôts et des places fortes, le long des axes routiers et autour des

métropoles régionales pour en assurer la sécurité et la défense en cas de révolte. Les déplacements de population prirent une ampleur considérable sous le règne de Tupa Yupanki et surtout sous celui de Wayna Kapaq. (...) les populations déplacées, ou ***mitmaq***, demeuraient théoriquement soumises à l'autorité du *kuraka* de leur chefferie. (...) En fait, isolés dans des régions inconnues, parmi des peuples qui avaient de bonnes raisons de leur être hostiles, les *mitmaq* constituaient une catégorie sociale qui offrait une prise directe à l'État et à ses fonctionnaires locaux » (Favre, 2011[1972], pp. 55-57).

Il y a encore une chose à noter qui est liée à la vision territoriale des incas, c'est le système de ***zeque*** (ou *ceque*) qu'ils avaient élaboré. Celui-ci consistait en un réseau de *waka* alignés sur des lignes imaginaires (appelées *zeque*) qui rayonnaient depuis le temple du soleil (*Qorikancha*) de Cusco dans plus de 40 directions (Hyslop, 1984). Ainsi, le *Chinchaysuyu* comportait 9 *zeque* et 85 *waka*, l'*Antisuyu* 9 *zeque* et 78 *waka*, le *Qollasuyu* 9 *zeque* et 85 *waka*, et le *Kuntisuyu* 14 *zeque* et 80 *waka*.

2.2.5. ARTS ET SAVOIRS

Les Incas n'inventèrent pas grand chose, ils surent cependant exploiter l'héritage d'autres civilisations et le pousser parfois très loin. « Plutôt que de ce qu'ils ont ajouté à cet héritage, leur originalité procède des emprunts sélectifs qu'ils y ont faits et de la façon dont ils les ont employés et agencés » (Favre, 2011[1972], p.84).

Il semble que les Incas ne connaissaient pas d'écriture. « Quelques mythes d'origine, plusieurs récits qui évoquent les faits et gestes des empereurs successifs et qui ont été plus ou moins fidèlement transcrits par des recopieurs européens : voilà à peu près tout ce qu'il en est resté. La transmission orale rendait cette littérature particulièrement vulnérable aux pressions de la société coloniale » (Favre, 2011[1972], p.85).

On sait que les Incas étaient de bons astronomes. L'année inca correspondait à l'année solaire. « Il ne semble pas que le calendrier ait eu chez les Incas une fonction divinatoire aussi grande que chez les Mayas par exemple, où il indiquait les jours fastes et néfastes, et servait à scruter les destins individuels et collectifs. Néanmoins, entre l'astronomie et l'astrologie, la frontière demeurait vague. Les corps célestes exerçaient une influence sur les hommes, et leurs mouvements possédaient une valeur prémonitoire. La position de la lune dans le ciel annonçait la pluie fertilisante ou la sécheresse génératrice de disette. Les phases lunaires ouvraient des périodes favorables à certaines activités et défavorables à d'autres. Le passage des comètes présageait des épidémies, des famines ou des guerres. Les éclipses étaient particulièrement redoutées, car elles constituaient une menace pour l'humanité toute entière » (Favre, 2011[1972], p.91). Cette étude des astres se retrouve parfois dans l'architecture et l'urbanisme inca par des alignements d'axes importants avec le solstice, etc. L'intérêt des Incas pour l'astronomie vient évidemment du culte qu'ils portaient au soleil et aux astres.

L'architecture et l'urbanisme inca ont un style souvent monumental. « Cet art (...) s'inscrit dans la tradition architectonique des terres hautes andines qui se forme à Kotosh, vers le milieu du II^e millénaire avant notre ère, pour se développer à l'époque *Chavín* et s'épanouir à l'époque Tiahuanaco.

La tradition des terres hautes se caractérise par l'emploi de la pierre, et elle se distingue par là de celle du littoral qui utilise exclusivement de la brique de terre séchée au soleil (*adobe*) comme matériau de construction. Temples et palais étaient généralement bâtis sur un seul niveau, à partir d'une base rectangulaire. L'architecte en réalisait d'abord la maquette qui servait de plan aux maçons. Les carrières voisines fournissaient la pierre, en particulier l'andésite, qui était taillée à l'aide d'outils de cuivre ou de bronze, puis soigneusement polie avec du sable humide. Parfois, l'appareil des murs était fait de blocs polygonaux irréguliers qui s'ajustaient si parfaitement les uns aux autres, comme les cellules d'un tissu organique, qu'on ne pouvait même pas glisser la lame d'un couteau dans leur jointure. Parfois, il était formé de blocs rectangulaires disposés en assises régulières, dont la face externe légèrement bombée présentait l'aspect d'un coussinet. (...) La principale caractéristique de l'architecture inca est la forme trapézoïdale donnée aux ouvertures dont le linteau plus étroit que la base repose sur des jambes obliques et convergentes. Toutefois, ni ces ouvertures élancées ni les fausses fenêtres ou les niches alignées à différentes hauteurs de mur ne suffirent à dissiper l'impression de lourdeur qui se dégage de monuments certes majestueux mais massifs, aux lignes horizontales fortement accusées » (Favre, 2011[1972], pp.93-94).

Plus que de la céramique et du tissage, les Incas étaient maîtres des métaux. « Ils ignoraient l'usage du fer, mais ils avaient acquis une grande expérience dans le travail de l'or, de l'argent et du cuivre et même du bronze. Ils connaissaient aussi le platine que l'Europe ne devait découvrir que bien plus tard, après 1730 seulement. (...) Les Andes étaient le centre métallurgique le plus ancien et le plus important de l'Amérique précolombienne. (...) Les pépites d'or, obtenues principalement dans le lit des rivières par orpaillage, étaient martelées en fines lamelles qu'on modelait à froid par la suite sur des ciselets en relief. (...) malgré son remarquable essor, l'industrie métallurgique demeura toujours orientée vers des fins ornementales plus encore qu'utilitaires » (Favre, 2011[1972], pp.101-103).

2.2.6. LA RELIGION

La cosmologie andine accorde une énorme importance à la dualité. Tout vient toujours par deux : l'homme et la femme, le soleil et la lune, le ciel et la terre, le jour et la nuit. Si l'espace était représenté par une dualité, comme le monde du ciel et le monde de la terre, les incas considéraient qu'ils vivaient entre les deux. La déesse la plus importante était la terre-mère, qu'ils appelaient la *Pachamama*. Celle-ci vivait sous la terre et dans les montagnes, c'est elle qui leur permettait de cultiver et de se nourrir par l'agriculture. Chez les incas, vu le principe de dualité, il n'y a jamais un sans deux. Le dieu complémentaire s'appelait *Wiraqocha* et représentait un dieu céleste. Le mythe de la genèse raconte que *Wiraqocha*, après avoir ordonné le ciel en créant le Soleil et la Lune, créant ainsi la lumière, il divisa le monde en quatre parties, les quatre *suyu*. Il y a cependant des ambiguïtés entre *Wiraqocha* et le soleil, qui était appelé *Inti* et qui était mis aussi très fort en avant par les incas en tant de dieu principal. Une des hypothèses est que *Wiracocha* viendrait d'un mythe pré-inca (Pease G.Y., 2009).

Quoi qu'il en soit, les populations andines témoignaient une vénération générale envers la nature, ce qui est logique lorsqu'on comprend que le cadre environnemental est très contraignant dans ces régions. La terre constituait le recours principal de survie pour ces populations d'agriculteurs.

Les séismes, volcans et autres phénomènes naturels faisaient peur. Rien que le fait de se retrouver là, ressentir la présence spatiale des montagnes faisant pression, contempler certains paysages au caractère exceptionnel, percevoir la force de la nature, pourrait presque déjà nous faire croire en une puissance divine.

Les *Apu* étaient des divinités tutélaires que l'on pouvait retrouver dans les montagnes, sommets, ou *waka*. Bien qu'il y avait des *Apu* locaux auxquels s'identifiait la population, il y avait deux grands *Apu* régionaux, un pour l'*Hanan*, c'est à dire, le *Chinchaysuyu* et le *Kuntisuyu*, qui était l'*Apu Salkantay*, et un pour l'*Hurin*, c'est-à-dire le *Qollasuyu* et l'*Antisuyu*, qui était l'*Apu Ausangati* (Ausangate). Ces deux *Apu* sont des glaciers impressionnants qui culminent à plus de 6 000 m d'altitude et qui ont fait l'objet de vénération et pèlerinages à l'époque inca. Ils font d'ailleurs l'objet de fameux *treks* pour les touristes aventuriers.

2.2.7. LE QUECHUA, LA LANGUE DES INCAS

Le Quechua était la langue officielle de l'Empire. Dans cet ouvrage, beaucoup de mots quechua sont employés mais ne sont pas toujours orthographiés pareillement. La raison en est que, comme les Incas ne possédaient pas de langue écrite, ce sont les Espagnols qui écrivirent es premiers dans cette langue. Le quechua fut donc transcrit dans l'alphabet espagnol, avec les sons espagnols. Il se peut qu'on ait retranscrit la langue différemment selon l'écrivain, mais aussi selon les régions parce que les prononciations étaient différentes. On retrouve d'ailleurs dans la toponymie, qui est aussi une manière de traduire le territoire, des variations. Ainsi, le mot *Inka* est orthographié *Inga* à l'endroit qui s'appelle *Ingapirca* mais sera *Inca* dans le lieu s'appelant *Incallacta*. C'est comme ça que les *tampu*, ces auberges pour voyageurs, peuvent se retrouver dans la toponymie sous les formes *tambo*, *tanpo*, *tampo*, *tanpu*. On retrouve donc des variantes courantes de beaucoup de mots comme, par exemple, *chaski/chasqui*, *tampu/tambo*, *kipu/quipu*, ... Même les noms des empereurs ont leurs variations : *Waskar/Huascar*, *Atawalpa/Atahualpa*, *Wayna Qhapaq/Huayna Capac*, *Thupa Yupanki/Topac Yupanqui*, *Pacha Kuti/Pachacutec*, ... Ces variations sont données par Hyslop (1984), mais on peut encore trouver d'autres formes chez d'autres auteurs.

Les mots quechua utilisés dans ce texte sont repris dans le glossaire à la fin de l'ouvrage. Les définitions viennent principalement du glossaire établi par María Rostworowski (2011[1988]).

2.3. L'ÉPOQUE COLONIALE

Les Espagnols, après la conquête, ne choisirent pas Cusco comme capitale car il leur fallait un port. Pizarro bâtit alors en 1535 sa capitale sur la côte et l'appela Lima, la *Ciudad de Los Reyes* (la cité des rois). Les Espagnols étaient assez terrifiants et la population indigène diminua fortement. À Cusco, les principaux monuments incas furent rasés, et des monuments coloniaux furent souvent bâtis aux mêmes endroits. Beaucoup possèdent donc des fondations incas, et certaines sont même visibles (Dowl, Miranda et al., 2010).

Le réseau de chemins inca fut réutilisé par les Espagnols. Ils le modifièrent cependant tantôt pour relier de nouveaux pôles urbanisés, tantôt pour adopter un tracé plus apte au passage de charrettes. En effet, les incas

n'utilisaient pas la roue et ne se déplaçaient qu'à pied avec comme bêtes de charge des lamas, qui s'avéraient être de bons grimpeurs. Le tracé de leur chemin ne respectait donc pas toujours les faibles pentes et quand il fallait faire un détour jugé trop grand pour contourner une colline, il préféraient couper au court et construire des escaliers. Les Espagnols adaptèrent ou abandonnèrent donc les routes qui ne convenaient pas au passage du cheval et de la charrette. Ils réutilisèrent néanmoins une assez grande partie du réseau déjà présent.

2.4. LA RÉPUBLIQUE

L'indépendance contre le royaume d'Espagne fut déclarée en 1821, par le révolutionnaire San Martín. Plus tard, en 1823, c'est Simon Bolívar qui eut les pleins pouvoirs. Nous ne détaillerons pas la suite de l'histoire, la gestion de la république, la modernité du XX^e siècle et l'époque contemporaine. Nous parlerons simplement des changements par rapport au territoire et au réseau routier.

Les tracés des routes modernes ont différé de ceux des chemins incas pour les mêmes raisons que lors de l'époque coloniale. Ils devaient s'adapter au véhicule roulant. Cependant, les routes modernes ont imposé encore d'autres contraintes, avec le véhicule motorisé, la vitesse augmente et donc le tracé idéal n'est plus le même que pour une charrette. Il y eut donc de nouveau des abandons de routes préexistantes lors de la construction de routes asphaltées. On peut constater que le cas de la route 3S qui suit la vallée longitudinale de notre zone d'étude, reliant Cusco à Puno, est la majorité du temps (parfois elle suit quand même le tracé du chemin inca et le remplace) complètement détachée des anciens tracés, tandis que le chemin utilisé à l'époque coloniale correspond beaucoup avec le *Qhapaq Ñan*.

3. CUSCO : LA RÉGION ET LA VILLE

Nous nous intéresserons dans cette section à la description de la région de Cusco en général, en nous penchant sur les provinces qui sont traversées par le chemin étudié dans l'analyse : celles de Cusco, de Canchis et de Quispicanchi.

3.1. GÉOGRAPHIE

3.1.1. SITUATION

La ville de Cusco, ou Cuzco, est située au cœur des Andes vers 3 400 m d'altitude. La ville compte une population de l'ordre de 300 000 habitants. Elle s'est étendue dans une vallée sur les districts de Poroy,

Cusco, Santiago, Wánchaq, San Sebastián, San Jerónimo et Saylla. Les districts les plus consolidés sont Cusco, Santiago et Wánchaq. Les districts d'extension linéaire vers le Sud sont San Sebastián (développé entre 1970 et 1980) et San Jerónimo (développé entre 1980 et 1990) (Municipalidad de Cusco, 2006). La ville subit une extension fort linéaire vers le Sud, puisque le site s'y prête : la vallée longitudinale force le développement vers la forme linéaire.



Figure 7 : Carte de l'Atlas du Pérou (Institut Geográfico Nacional (Peru), Proyecto Especial Atlas del Perú, 1989).

3.1.2. SYSTÈME POLITIQUE ET ADMINISTRATIF

Le Pérou est divisé en 24 régions dont la région de Cusco.

La région de Cusco est elle-même divisée en 13 provinces, dont la province éponyme. La ville de Cusco se trouve donc dans la région et la province de Cusco.

Chacune de ces 13 provinces, classées par ordre décroissant de population dans le tableau¹ suivant (Herrera, Navarro et al., 2011a, c), est encore divisée en districts. La région de Cusco compte au total 108 districts.

PROVINCE	CAPITALE	ALTITUDE (M)	AIRE (KM²)	NBR. DE DISTRICTS
CUSCO	CUSCO	3399	617,00	8
LA CONVENCION	QUILLABAMBA	1047	30062	10
CANCHIS	SICUANI	3554	3999,3	8
QUISPICANCHI	URCOS	3150	7564,8	12
CHUMBIVILCAS	SANTO TOMAS	3660	5371,1	8
CALCA	CALCA	2928	4414,5	8
ESPINAR	YAURI	3915	5311,1	8
URUBAMBA	URUBAMBA	2871	1439,4	7
ANTA	ANTA	3337	1876,1	9
PAUCARTAMBO	PAUCARTAMBO	2906	6295	6
CANAS	YANAOCA	3913	2103,8	8
PARURO	PARURO	3051	1984,4	9
ACOMAYO	ACOMAYO	3207	948,22	7

3.1.3. ASPECTS SOCIO-ÉCONOMIQUES

Le tableau à droite reprend la population dans différentes zones du Pérou². La population de la région de Cusco correspond à 4,18% de la population totale du Pérou et la population de la province de Cusco correspond à 31,18% de la population de la région de Cusco en 2007. On note aussi que la ville de Lima rassemble la population du pays de manière très contrastée relativement au reste du pays (Herrera, Navarro et al., 2010).

PAYS, RÉGION OU VILLE	POPULATION
PÉROU	29907003
RÉGION DE CUSCO	1171403
PROVINCE DE CUSCO	367791
VILLE DE LIMA	8472935



Figure 8 : Région de Cusco, page Wikipédia éponyme, <http://fr.wikipedia.org/wiki/Région_de_Cuzco>.

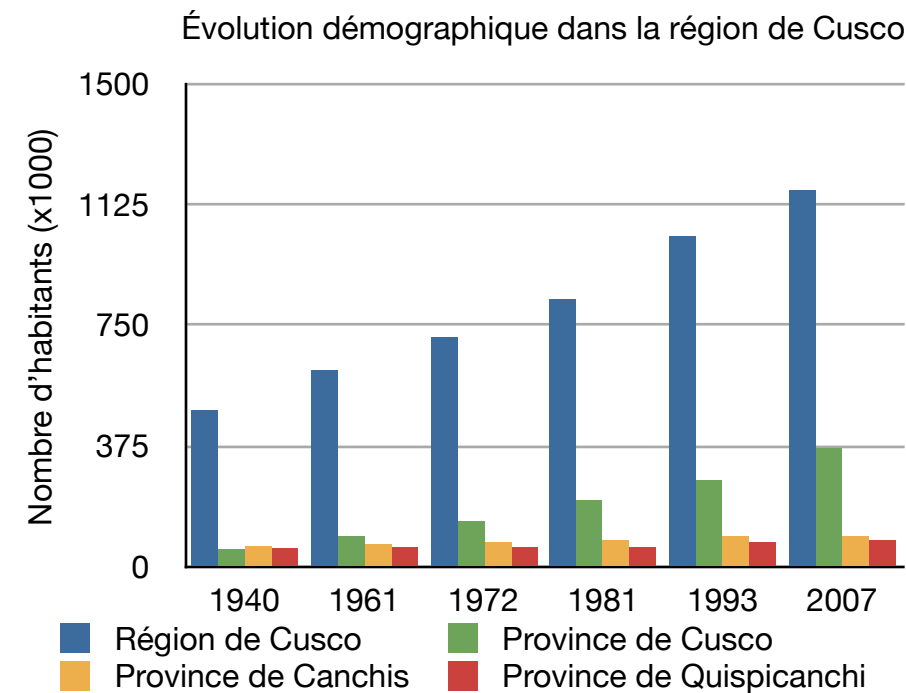


Figure 9 : Province de Cusco, page Wikipédia éponyme, <http://fr.wikipedia.org/wiki/Province_de_Cuzco>.

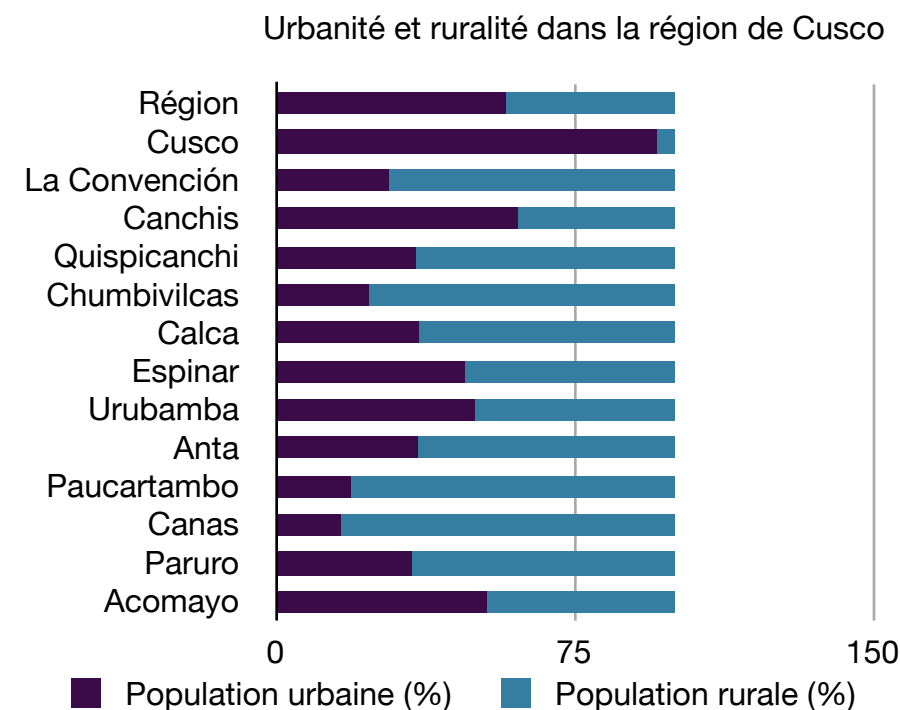
¹ Nous avons grisé les provinces qui font partie de la zone d’étude analysée dans la troisième partie.

² Les populations viennent de la page web « Pérou » de l’encyclopédie libre Wikipédia (2012), dont les populations datent en fait de 2010, sauf pour celle de la province de Cusco qui vient des rapports de l’UNSAAC (Herrera, Navarro et al., 2010), dans lesquels les populations datent de 2007.

Le graphique suivant dont les données sont tirées du rapport de l'UNSAAC (Herrera, Navarro et al., 2010) montre que par rapport à la croissance de population au sein de la région de Cusco, la province de Cusco y joue un certain rôle, surtout comparativement aux deux autres provinces, Canchis et Quispicanchi, dont la population n'a augmenté que de manière très minime depuis 1940.

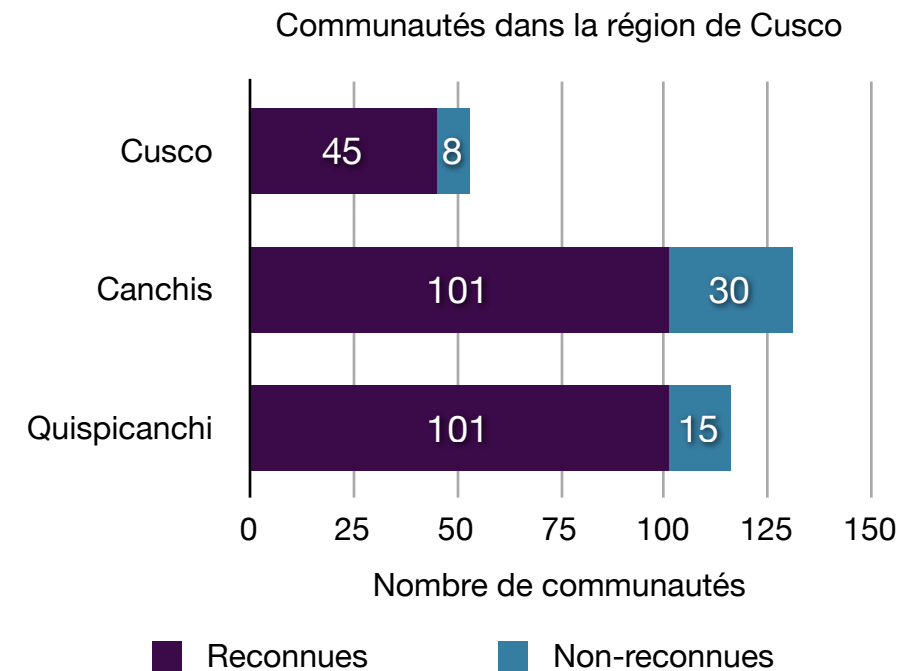


Une autre façon de constater l'importance de Cusco dans le reste de la région est de regarder le graphique suivant qui compare la proportion de



population urbaine et rurales dans les différentes provinces (Herrera, Navarro et al., 2011a).

Les provinces contiennent chacune des communautés qui ne sont pas toutes reconnues. Le tableau suivant (Herrera, Navarro et al., 2011a) montre les communautés présentes dans les trois provinces qui nous concerneront dans l'analyse.



3.2. DÉVELOPPEMENT ET TERRITOIRE

La ville de Cusco est le centre clairement le plus important de la région. Il rayonne même au delà des frontières puisque la ville est considérée comme la capitale archéologique de l'Amérique du Sud. La ville, après avoir rempli l'espace libre entre les montagnes, se développe maintenant surtout linéairement, vers le Sud, dans la vallée du Huatanay (notre zone d'étude) présentant déjà une extension urbaine linéaire de 20km de long sur 1km de large (voir carte p.108) (Herrera, Navarro et al., 2010).

Cusco est le premier centre urbanisé dans le développement régional et dans la hiérarchisation du réseau de capitales provinciales de la région. Centre administratif, de services régionaux, Cusco est aussi le premier pôle touristique de la région et de grande importance même à l'échelle nationale et internationale. Les pôles secondaires les plus importants sont Sicuani, capitale de la province de Canchis et Urcos, capitale de la province de Quispicanchi. Ces deux villes possèdent cependant une population inférieure à la moitié de celle de Cusco, ce qui montre bien le contraste assez fort entre Cusco et le reste des villes qui jalonnent le chemin étudié dans l'analyse, chemin qui va jusqu'à La Raya. Toute la zone étudiée est donc composée presque exclusivement de zones très rurales, les pôles urbanisés n'étant que des petits villages articulant les capitales provinciales (Herrera, Navarro et al., 2010).

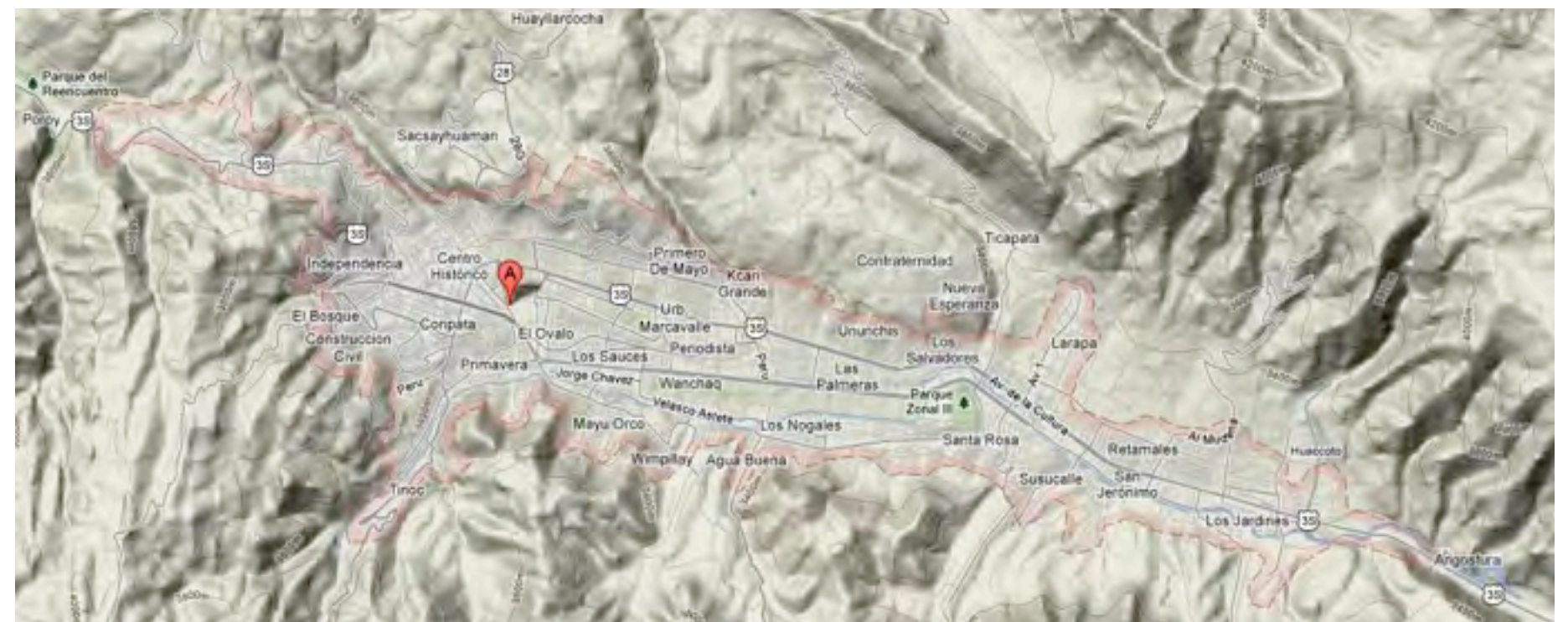


Figure 10 : Carte Google Maps, <<https://maps.google.fr/>>.

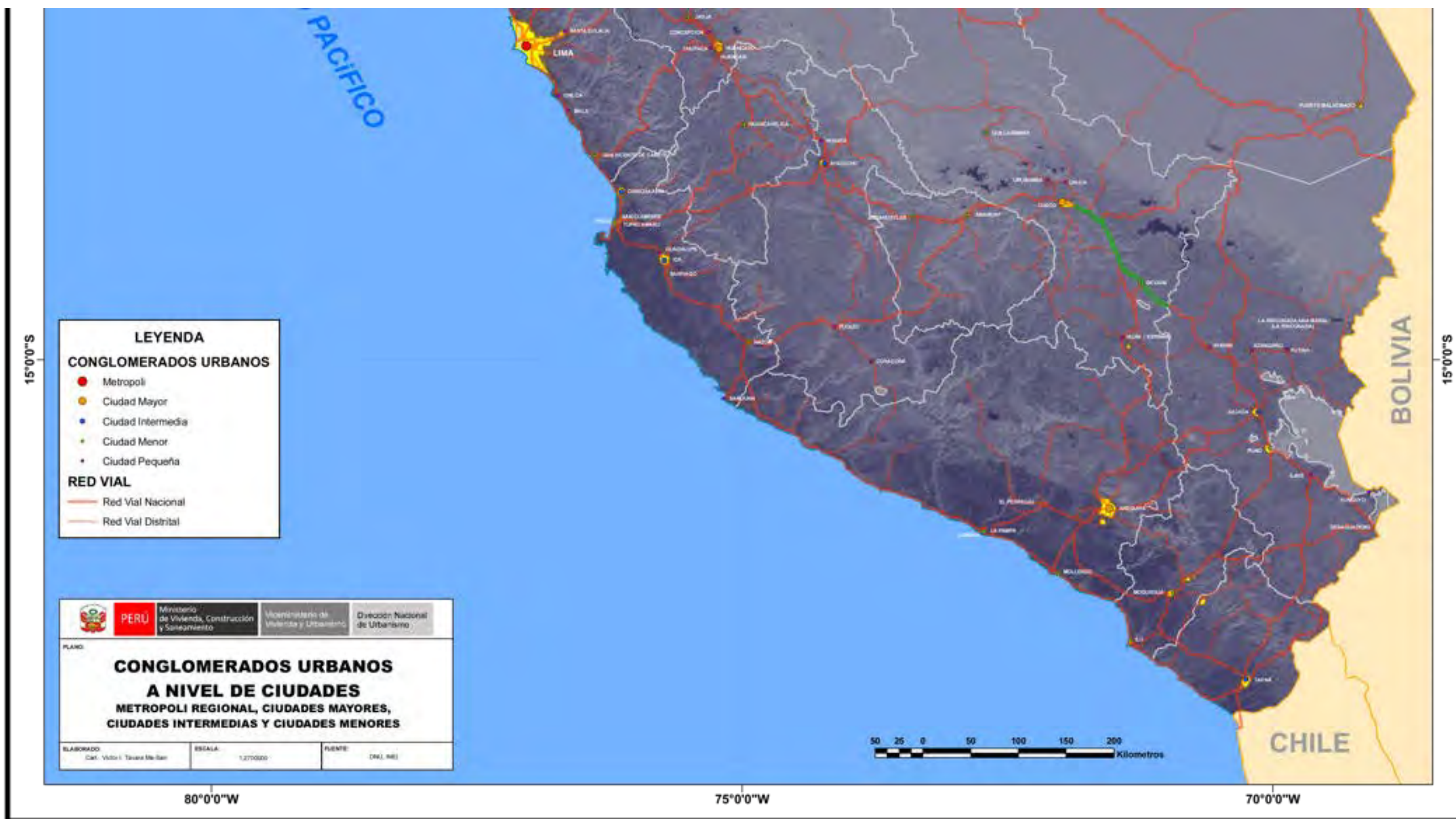


Figure 11 : Carte des conglomérats urbains, Ministerio de Vivienda, Construcción y Saneamiento, Viceministerio de Vivienda y Urbanismo, Dirección Nacional de Urbanismo.

Les premiers plans de développement urbain datent de 1934. Il y en eut dix au total jusqu'à aujourd'hui. En 1999 fut élaboré l'*Esquema de Acondicionamiento Territorial* par l'action commune de la *Municipalidad Provincial del Cusco* et le *Proyecto Especial Regional Plan COPESCO*. Ce plan traite en particulier les vallées du Huatanay et du Poroy. En 2003 est crée le *Reglamento de Acondicionamiento Territorial y Desarrollo Urbano*, qui explique les normes à suivre par les municipalités en terme de planification, gestion de l'aménagement du territoire et développement urbain. Le dernier plan en date pour la ville de Cusco a été élaboré en 2006, il s'agit du *Plan de Acondicionamiento territorial de Cusco 2006-2016* (Municipalidad de Cusco, 2006).

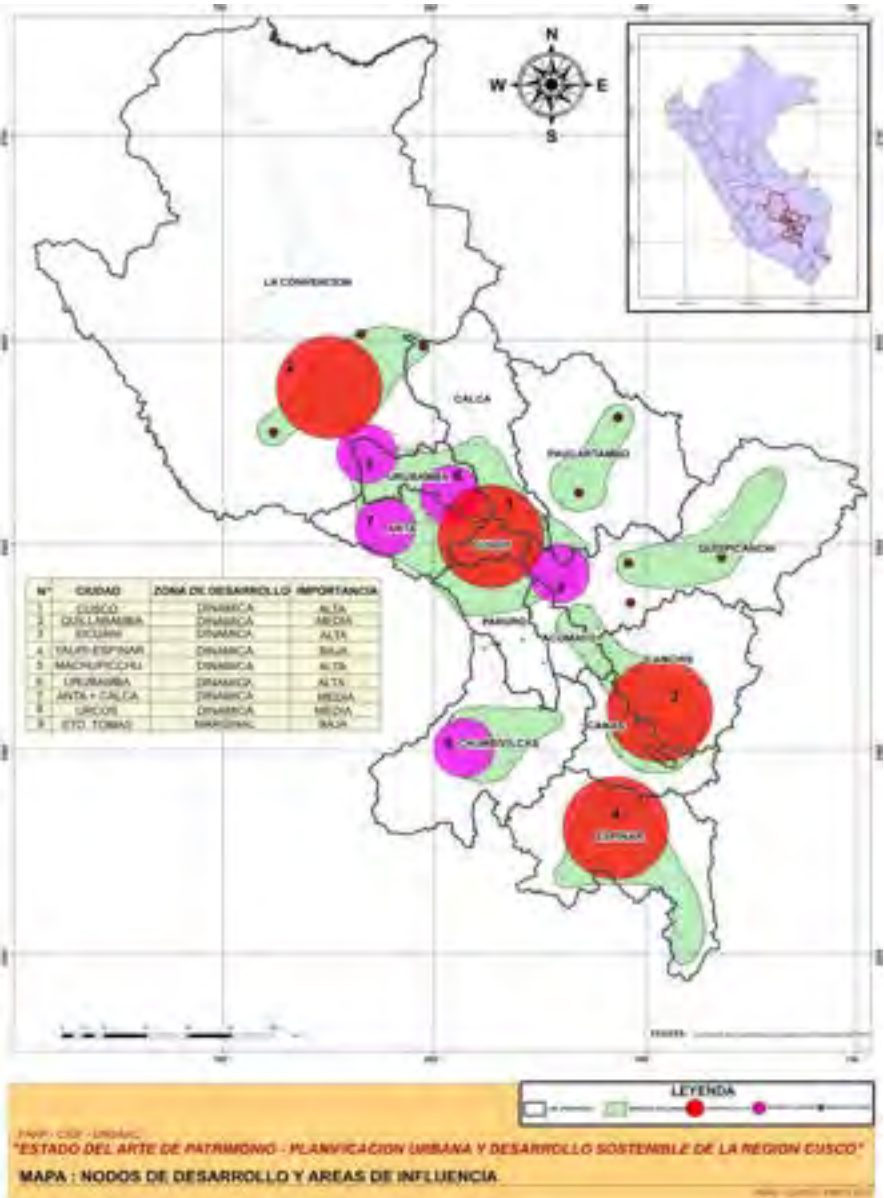


Figure 12 : Carte des noeuds de développement et des aires d'influences, (Herrera, Navarro et al., 2010).

Maintenant, le plan de développement s'accompagne du plan de gestion du centre historique qui prend en compte cet aspect patrimonial important (Herrera, Navarro et al., 2010).

À propos du développement à l'échelle territoriale, il y eut tout d'abord les Masterplans des sites archéologiques importants, notamment le Sanctuaire Historique du Machu Picchu (2002), les parcs archéologiques de Choquekirao (2002), Saqsaywaman (2003), Ollantaytambo (2005), Pisaq (2005), Chinchero (2005), Pikillaqta (2005), Raqchi (2005). Il y eut aussi un plan de développement de la Vallée Sacrée des incas (2008) qui constitue un paysage culturel protégé, ainsi que des propositions de planification provinciales (Herrera, Navarro et al., 2010).

Le gouvernement régional a donné l'impulsion pour l'élaboration d'un plan stratégique régional de développement touristique en 2009, le plan Q'ente. Celui-ci fut déjà en quelque sorte un premier pas vers la décentralisation du tourisme de masse au Machu Picchu, en faveur d'un tourisme alternatif et équilibré : l'écotourisme, le tourisme d'aventure, le tourisme rural, le tourisme durable visant à améliorer le cadre de vie des populations rurales soumises à la pauvreté, tout en diminuant les effets néfastes du tourisme de masse (Herrera, Navarro et al., 2010).

Une chose à regretter est le fait que les actions envisagées pour le développement territorial ne semblent pas avoir souvent été vues à long terme et qu'elles répondent en général à une urgence. Il s'agit donc à l'heure actuelle de préparer la gestion du patrimoine culturel à l'échelle territoriale pour le futur (Herrera, Navarro et al., 2010).

3.3. PATRIMOINE

3.3.1. HISTORIQUE DE LA CONSERVATION DU PATRIMOINE

Au début du XX^e siècle, l'historien américain Hiram Bingham de l'Université de Yale commença ses explorations au Pérou. En 1911, il découvrit la fameuse cité du Machu Picchu. L'année après la découverte, il revient avec une équipe d'experts et procède au dégagement du site alors recouvert par la jungle. En l'espace de quatre ans, ils effectuent des relevés planimétriques et topographiques, des études archéologiques, paléontologiques, ostéologiques. Ils emportent aussi à Yale des fragments du site afin de les étudier plus en détail. On peut dire que le Machu Picchu fut l'objet d'une des premières véritables actions de conservation réalisées au Pérou (Herrera, Navarro et al., 2011b).

En 1929, le Pérou établit une loi visant à définir une série de mesures envers la protection du patrimoine archéologique. Est créé le *Patronato Nacional de Arqueología* et par la suite les *Patronatos Departamentales de Arqueología* dans chaque province du Pérou. Cela créa un certain développement d'une politique de gestion du patrimoine, qui tend plus vers des actions de recensement et d'identification du patrimoine que des interventions. Parmi ces dernières, on peut par exemple tout de même noter, en 1934, les actions de nettoyage et de protection envers la forteresse inca de Cusco, Sacsaywaman. L'inventaire, base de toute action de protection, fut établi depuis 1976 par l'INC puis par le MC. Cet inventaire regroupe

encore aujourd'hui surtout des sites archéologiques. On y trouve des monuments de l'époque coloniale et de l'époque contemporaine, mais en quantité assez limitée. Si pendant longtemps l'administration a négligé le patrimoine non monumental de l'époque coloniale, comme maisons et fermes, elle commence maintenant à prendre en compte ce patrimoine dans les actions de conservation, même si globalement ce patrimoine reste en retrait par rapport, par exemple, au patrimoine archéologique de l'époque inca (Herrera, Navarro et al., 2011b).



Figure 13 : Identification de monuments et d'espaces susceptibles de faire l'objet d'une conservation, plan Miró Quesada, Rapport Kubler 1951 (Herrera, Navarro et al., 2011b).

Le 21 mai 1950, un séisme frappe Cusco. Nombre d'habitations furent détruites et les monuments de Cusco furent très endommagés. À cette époque il n'existe pas vraiment de spécialistes dans le domaine de la restauration de monuments, ni de politique d'intervention très planifiée. Les actions furent surtout de nature de l'urgence et du sauvetage. En 1951 se précise le nouveau plan de développement de la ville qui prévoit une division en zones, dont la zone centrale à grand intérêt archéologique et historique où des mesures de protection et de conservation sont d'emblée appliquées. Dans cette zone se trouvent les principaux monuments de l'époque coloniale, des rues aux maçonneries inca, des places, (Herrera, Navarro et al., 2011b)... À cette époque commence la prise de conscience de la nécessité d'avoir des procédures de conservation et restauration avec des bases conceptuelles et techniques, ainsi que l'aide que peut apporter la coopération internationale dans ce domaine. Le séisme marqua le point de départ d'un certain mouvement exigeant la formation de restaurateurs. Dans les années post-séisme, on restaura les monuments endommagés et on pratiqua beaucoup l'anastylose¹. À partir de là commença la coopération avec l'UNESCO qui apporta son expertise au Pérou. L'UNESCO étudia le

¹ Reconstruction d'un édifice ruiné, exécutée, en majeure partie, avec les éléments retrouvés sur place et selon les principes architecturaux en vigueur lors de son érection, sans négliger une éventuelle consolidation visible avec des matériaux modernes (Éditions Larousse, 2009).

potentiel touristique et culturel des provinces de Cusco et de Puno. Tout cela aboutit en 1973 au plan COPESCO, lors duquel des experts de l'UNESCO procédèrent à des restaurations dans les règles de l'art. Ce fut l'occasion pour les Péruviens d'en tirer les leçons et de former leurs propres restaurateurs (Herrera, Navarro et al., 2011b).

La coopération entre la *Unidad Especial Ejecutora para la Puesta en Valor de Monumentos* de l'*Instituto Nacional de Cultura* (INC, créé en 1972) et l'UNESCO se termina en 1981. À partir de cette année, l'INC devait prendre en charge toutes les responsabilités de la conservation et de la restauration de leur patrimoine (Herrera, Navarro et al., 2011b).

En 1986, la région est frappée de nouveau par un séisme de 5,8 sur l'échelle de Richter. 541 bâtiments, selon l'INC, furent endommagés dans la zone centrale historique (Herrera, Navarro et al., 2011b).

3.3.2. LA LISTE DU PATRIMOINE MONDIAL

Le tableau suivant reprend les sites péruviens inscrits à l'UNESCO.

BIENS	ANNÉE D'INSCRIPTION	CRITÈRES
VILLE SACRÉE DE CARAL-SUPE	2009	(ii) (iii) (iv)
CENTRE HISTORIQUE D'AREQUIPA	2000	(i) (iv)
LIGNES ET GÉOGLYPHES DE NASCA ET DE PAMPAS DE JUMANA	1994	(i) (iii) (iv)
PARC NATIONAL RÍO ABISEO	1990	(iii) (vii) (ix) (x)
CENTRE HISTORIQUE DE LIMA	1988	(iv)
PARC NATIONAL DE MANÚ	1987	(ix) (x)
ZONE ARCHÉOLOGIQUE DE CHAN CHAN	1986	(i) (iii)
SITE ARCHÉOLOGIQUE DE CHAVIN	1985	(iii)
PARC NATIONAL DE HUASCARÁN	1985	(vii) (viii)
VILLE DE CUSCO	1983	(iii) (iv)
SANCTUAIRE HISTORIQUE DE MACHU PICCHU	1983	(i) (iii) (vii) (ix)

3.3.3. LE PROJET QHAPAQ ÑAN DE L'INC

Le Projet Qhapaq Ñan qui s'initia en 2001 avait pour objectifs : « la recherche, l'identification, l'inventaire, la protection, la conservation et la mise en valeur du réseau de chemins existant dans l'empire incaïque sur le territoire national ». De 2001 à 2007, le travail consista en la constitution du registre des chemins et de l'identification du patrimoine y étant associé. Les tâches suivantes furent effectuées pendant ces années (Herrera, Navarro et al., 2011b) :

- Inventaire de 9525 km de chemins, dont 390 km appartiennent aux quatre chemins principaux (allant au Qollasuyu, au Chinchaysuyu, à l'Antisuyu et au Kuntisuyu)
- Inventaire de 1860 sites archéologiques
- Inventaire de 390 sites historiques
- Inventaire de 4297 communautés rurales

Le projet englobe aussi l'idée future de la construction d'un réseau de musées, visant à instruire et sensibiliser les populations vis-à-vis du réseau complexe du *Qhapaq Ñan*. « Dans chaque musée-intersection, il faudra exposer une vision d'ensemble du *Tawantinsuyu*, un panorama de la région au XV^e siècle et les vestiges matériels propres à chaque localité, ethnie ou nation peuplant la zone où est situé le musée. Dans les points névralgiques de chaque région majeure (ou *suyus*), il faudra installer un musée régional avec pour mission de rendre justice aux populations locales. Cuzco devra être doté d'un musée sur le *Tawantinsuyu*. Il s'agit sans aucun doute d'un projet à long terme. (...) Si ce réseau de musées voit le jour, nos pays pourront disposer d'une structure articulée autour d'une multitude de centres d'activités culturelles, promoteurs du développement culturel, du tourisme et de l'intégration, et fournissant, tout au long des 5 000 kilomètres, des informations d'ensemble et de détails sur chacun des différents segments en précisant le tracé du Chemin. Il s'agit là d'un grand musée pour un grand monument et d'une restauration fonctionnelle de ce que le Qhapaq Ñan représenta un temps pour nos peuples » (Guillermo Lumbreras, 2004).

3.3.4. LE PROJET DE CANDIDATURE À L'UNESCO

Un objectif du Projet Qhapaq Ñan est aussi la candidature à la liste du patrimoine mondial de cette oeuvre territoriale de grande envergure. Un des défis est l'internationalité de l'objet : il s'agit d'un réseau qui s'étendait dans tout l'empire inca, c'est-à-dire qu'il doit mettre en oeuvre les efforts communs de l'Argentine, la Bolivie, le Chili, la Colombie, l'Equateur et le Pérou dans un processus coopératif afin de présenter un dossier de candidature commun (UNESCO, 2012a).

En ce qui concerne le Pérou, le dossier a été soumis à l'UNESCO en août 2010. Six sections furent présentées avec dans chacune d'entre elles la détermination des tronçons nominables et des aires de protection. Le tableau suivant reprend ces tronçons (UNESCO, 2012b).

PROVINCES	SECTIONS
JUNIN ET LIMA	XAUXA - PACHACAMAC
HUANUCO, ANCASH ET LA LIBERTAD	HUANUCO PAMPA - HUAMACHUCO
PIURA	AYPATE - LAS PIRCAS
CUSCO ET PUNO	CUSCO - DESAGUADERO
CUSCO	VITKOS - CHOQUEQUIRAO
CUSCO	OLLANTAYTAMBO - LARES
CUSCO	PUENTE - QESWACHACA

LES CRITÈRES

Les critères¹ mis en avant sont les (i) (ii) (iii) (iv) (v) (vi), les six premiers, c'est-à-dire les culturels. En voici les justifications (UNESCO, 2012b) :

(i) (« représenter un chef-d'œuvre du génie créateur humain »).

Les routes ont été construites avec des techniques faisant face à un des systèmes montagneux les plus complexes au monde. La construction du réseau représente l'aboutissement du développement culturel en Amérique du Sud. Cette oeuvre, ainsi que d'autres sites pré-hispaniques, ont été admirés déjà depuis le XVI^e siècle par les explorateurs, voyageurs et chroniqueurs espagnols.

(ii) (« témoigner d'un échange d'influences considérable pendant une période donnée ou dans une aire culturelle déterminée, sur le développement de l'architecture ou de la technologie, des arts monumentaux, de la planification des villes ou de la création de paysages »).

Les caractéristiques et les traces archéologiques du *Qhapaq Ñan* reflètent un échange de valeurs dynamique, une utilisation d'éléments architecturaux et de structures politiques existantes aux époques pré-inca et inca, comme la stratégie de production agricole à différents paliers altimétriques, connue sous le nom de « contrôle vertical ».

(iii)(« apporter un témoignage unique ou du moins exceptionnel sur une tradition culturelle ou une civilisation vivante ou disparue »).

Les Incas étaient au centre de ce contexte, leur plus grand accomplissement étant certainement celui d'avoir pu prendre les spécificités de chacune des populations andines, et d'avoir appliqué un système strict d'organisation impliquant l'échange de valeurs sociales, politiques et économiques entre elles.

(iv)(« offrir un exemple éminent d'un type de construction ou d'ensemble architectural ou technologique ou de paysage illustrant une ou des périodes significative(s) de l'histoire humaine »).

¹ Les critères ont déjà été décrits à la section 1.3 de la première partie. Nous les rappellerons cependant pour faciliter la compréhension de la justification dans le cas du *Qhapaq Ñan*.

Le réseau routier comprend des éléments architecturaux, tels que murs, routes, escaliers, fossés et systèmes de drainage, dont la méthode constructive varie selon le progrès et les régions. À cela doit s'ajouter la construction d'une infrastructure d'État comprenant des éléments architecturaux standardisés afin d'assurer le contrôle, la protection et la gestion des zones et des usages des produits des montagnes, de la côte et de l'Amazonie. On peut citer les centres politiques et administratifs, les *tampu*, les *apachetas*, les *chasquiwasi*, les forteresses militaires, les silos, les plateformes cérémonielles ou *ushnu*, ... Tout cela inscrit dans une diversité de paysages : montagnes, lacs, jungles, et flores et faunes montrant comment les populations ont cohabité avec leur environnement naturel.

(v)(« être un exemple éminent d'établissement humain traditionnel, de l'utilisation traditionnelle du territoire ou de la mer, qui soit représentatif d'une culture (ou de cultures), ou de l'interaction humaine avec l'environnement, spécialement quand celui-ci est devenu vulnérable sous l'impact d'une mutation irréversible »).

Le système routier reflète la relation entre les communautés et leur environnement naturel (montagnes, lacs, rivières). L'altitude du réseau varie entre 28 et 6700 m d'altitude, passant par des zones côtières, des plaines, des plateaux, des crêtes et des vallées. La route et les éléments architecturaux de l'infrastructure sont liés avec le paysage environnant : ressources en eau, montagnes, lacs, etc. La topographie du réseau est fortement variable. L'usage inter-régional du réseau via les cols montagneux détermine le type de relation et d'échange de produits entre les différentes zones géographiques englobées par le réseau, tels que la côte, la montagne, l'Amazonie, ainsi qu'entre les *suyu*.

(vi)(« être directement ou matériellement associé à des événements ou des traditions vivantes, des idées, des croyances ou des oeuvres artistiques et littéraires ayant une signification universelle exceptionnelle. (Le Comité considère que ce critère doit préféablement être utilisé en conjonction avec d'autres critères) »).

Le *Qhapaq Ñan* connecte les communautés vivantes qui utilisent encore le chemin et qui la gardent dans leur mémoire. Via la langue et la tradition orale, la route garde pour eux une image de la vision du monde et est indirectement associée aux traditions et techniques ancestrales passées de génération en génération. Le respect et l'usage approprié des différents éléments de la nature, collines, eau, animaux, plantes, crée un monde qui nourrit une part de leur savoir et de leur sagesse dans leur désir d'établir l'harmonie, l'équilibre entre l'être humain et l'environnement naturel.

TROISIÈME PARTIE : L'ANALYSE

1. INTRODUCTION

La section comprend tout d'abord une explication de la méthodologie employée sur le terrain, les outils utilisés, les objectifs à atteindre. Ensuite, la zone d'étude est décrite, géographiquement, historiquement. Vient alors la description de l'objet d'étude : le Chemin Principal Andin. Enfin, l'analyse à proprement parler est constituée d'une partie qui décrit le parcours effectué, tronçon par tronçon, suivie d'une partie qui synthétise l'information et diagnostique la problématique. Ce qui nous mènera aux conclusions par rapport à la gestion du développement et du patrimoine territorial.

1.1. MÉTHODOLOGIE

L'étude sur le terrain, à l'aide des outils de l'analyse visuelle (Panerai, Depaule et al., 2009 [1999]), a été la base de la méthode. Ceci pour plusieurs raisons :

- Le manque d'informations. Les dernières cartes IGN du Pérou qu'on a pu obtenir ont été faites en 1999, sur bases de photos aériennes de 1961. L'information est donc loin d'être à jour. Le cadastre hors de Cusco est inexistant. Impossible donc de faire des analyses quantitatives ou même qualitatives sur bases de cartes et de documents techniques. On notera la précaution à prendre avec les cartes affichées dans ce travail. On constate par exemple que sur les cartes tirées des données IGN, la zone urbaine de Cusco n'a pas encore atteint les pôles urbains de San Sebastián et de San Jeronimo alors qu'à l'heure actuelle, ils sont complètement englobés dans la ville (voir figure 10 p.27 et carte p.108).

- L'objet patrimonial. Les questions d'analyse patrimoniale exigent toujours un traitement au cas par cas, et une étude sur le terrain. On ne peut énoncer quelconque affirmation sans avoir vu, observé la qualité du bien, constaté son état, etc.

- L'analyse est paysagère et morphologique. Dans ce type d'analyse, le visuel et le sensoriel spatial est primordial. Il faut ressentir, voir et percevoir les choses pour pouvoir comprendre pourquoi le bien est exceptionnel.

- Le dépaysement. Faire une étude dans un pays en voie de développement que l'on ne connaît pas est délicat, il faut donc d'assurer de bien comprendre le contexte dans lequel on procède à l'analyse. Pour cela, rien de tel que d'être en immersion totale avec le milieu. Au quotidien, on remarque et on comprend énormément de choses sur la façon dont les gens vivent, la manière dont ils pensent, ...

On ne peut donc tout simplement pas faire autrement que d'aller sur place. Mais par quel moyen? Le chemin ne se prête à rien d'autre que la marche. Il a donc été décidé de partir à la recherche du chemin à pied, à la manière d'un pèlerinage. Concrètement, il a été parcouru plus de 180 km en une quinzaine de jours, en allant de bourg en bourg, en allant plus vite lors des passages de moindre intérêt, et en prenant plus le temps d'observer en détail et d'analyser lors des tronçons présentant un intérêt exceptionnel.

OUTILS

Mis à part les outils basiques, tels que bottines et sac à dos, quelques outils plus spécifiques ont été employés.

Le GPS aura permis, sur base du registre de chemins effectué par le Ministère de la Culture du Pérou¹ dans le cadre du projet *Qhapaq Ñan* et de la nomination à l'UNESCO, d'avoir à disposition des points de contrôle permettant de trouver le tracé. Ce registre comporte une liste de waypoints GPS associés à une série d'informations sommaires concernant notamment la largeur du chemin, sa description architectonique, son état de conservation, ainsi que diverses observations. Il aura aussi permis de tracer la route suivie et de pouvoir la replacer sur une carte.

La prise de notes orale a été privilégiée pour des raisons de rapidité, de prise de note à tout moment.

L'appareil photo aura été l'outil indispensable permettant de mémoriser une grande quantité d'informations visuelles. Les croquis prenant trop de temps n'ont pas beaucoup été utilisés.

La combinaison des trois outils aura été fructueuse. Ainsi, le commentaire oral des photos en citant leur numéros fut très utile. La synchronisation de l'heure entre l'appareil photo et le GPS aura permis de localiser les photos sur la carte, et donc les commentaires associés, avec une bonne précision.

OBJECTIFS

Les objectifs visés ont été d'observer ce qui interpellait le plus en fonction des situations, du lieu, puis de faire une observation thématique par rapport à trois catégories en établissant la liaison avec le chemin :

- Le patrimoine. Le *Qhapaq Ñan*, le chemin en lui-même ainsi que tout bien patrimonial lié au chemin.

- L'urbanisation. L'habitat, le mode de vie urbain et rural par rapport au chemin, les pôles urbains traversés, ...

- Le paysage. L'équilibre homme-nature, la qualité spatiale du territoire, du site.

¹ Pour rappel, le « *Ministerio de Cultura* » (MC) s'appelait encore il y a peu « *Instituto Nacional de Cultura* » (INC). A l'heure de l'écriture de cet ouvrage, il est encore largement appelé par son ancien nom.

2. ZONE D'ÉTUDE : VERS LE QOLLASUYU

La route étudiée est le chemin allant au Qollasuyu, partant de Cusco et allant vers le Sud-Est. Le tronçon étudié est celui allant de Cusco jusqu'à La Raya, point frontière entre la région de Cusco et celle de Puno. Le chemin se situe dans le bassin du fleuve Vilcanota qui descend de La Raya. Juste avant la Portada Rumiqlqqa, entre Andahuayllillas et Oropesa, le bassin du Vilcanota continue vers Pisac, la vallée sacrée et le Machu Picchu, tandis que le chemin remonte vers Cusco en suivant la rivière Watanay. L'altitude au niveau de la route varie de 3 086 m à Lucre jusqu'à 4 326 m à La Raya, Cusco étant à 3 310 m (Ministerio de Cultura. Dirección regional de Cultura de Cusco, 2007).

2.1. DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE ET ENVIRONNEMENTALE

Les informations rassemblées dans cette section sont empruntées principalement à l'ouvrage sur le système viaire du Qollasuyu réalisé par l'Institut National de la Culture (2007).

2.1.1. ZONES DE VIE

Selon l'altitude, on peut distinguer différents paliers écologiques.

ÉTAGE NIVAL SUBTROPICAL (>5 000 M)

Il s'agit des neiges perpétuelles de la cordillère de Vilcanota, située sur la rive droite du fleuve à hauteur de La Raya. Ces neiges constituent des réserves d'eau importantes pour le système hydrologique de la région.

TOUNDRAS PLUVIALES ANDINES SUBTROPICALES (4 500 M - 5 000 M)

C'est le cas des hauteurs sur la rive droite du Vilcanota, entre La Raya et Cusipata. Ce palier contient de la végétation et une forte présence de camélidés.

DÉSERT HUMIDE SUBANDIN SUBTROPICAL (4 000 M - 4 500 M)

C'est la partie haute du bassin des deux côtés du Vilcanota et sur toute la longueur de la zone d'étude. Il s'agit de pâturages où sont présents l'élevage (camélidés et moutons ; vaches dans les parties plus basses) et l'agriculture (notamment de pommes de terre).

FORÊT HUMIDE MONTAGNEUSE SUBTROPICALE (3 500 M - 4 000 M)

Cette zone se retrouve de manière continue des deux côtés du fleuve. Arbres, arbustes et herbes sont les trois strates qui composent la végétation. On remarque que la présence de l'Eucalyptus, l'espèce majoritaire représentant la strate des arbres, est due aux actions de reforestation effectuées dans les années 70.

FORÊT SÈCHE MONTAGNEUSE SUBTROPICALE (2 500 M - 3 500 M)

C'est l'étage principal du fond de vallée. La végétation a été altérée par la culture des terres ainsi que par l'urbanisation. C'est la zone la plus productive et la plus fertile, on y cultive le maïs, la pomme de terre, les fèves, les légumes et les fruits.

2.1.2. FORMATIONS VÉGÉTALES ET USAGES DES SOLS

PÂTURAGES NATURELS

Ils occupent 57,82 % de la vallée, présents surtout dans la partie haute, entre La Raya et Cusipata. L'élevage de camélidés, vaches et moutons y est extensif, d'où le problème de surpâturage. Ils se trouvent principalement entre les zones de vie de *désert humide subandin subtropical* et de *toundra pluviale andine subtropicale* (entre 3 000 et 5 000 m d'altitude).

On peut les classer en deux types :

- Les pâturages de zone sèche dépendent fort des conditions climatiques mais sont souvent utilisés pendant la saison des pluies.

- Les pâturages de zone humide ou « bofedales »¹ sont utilisés pendant la saison sèche car ils sont perpétuellement alimentés en eau.

ZONES AGRICOLES

Elles occupent 20,16 % de la vallée. Les cultures sont diverses, maïs, céréales, pomme de terre, légumes, et dépendent en fait des conditions locales qui privilégient parfois certaines espèces.

FORÊTS

Les bois sont présents sous forme très appauvrie un peu partout dans la vallée. Beaucoup de forêts naturelles ont disparu à cause de la surexploitation antérieure. L'espèce prédominante est l'eucalyptus (*Eucalyptus globulus*).

- Bois naturels

Ils se trouvent principalement dans les zones de vie de *forêt humide montagneuse subtropicale* et de *forêt sèche montagneuse subtropicale*. Ils sont souvent dans les hauteurs de vallées, zones assez inaccessibles où la pression de l'homme est moindre, ce qui permet à ces espèces de survivre.

- Bois exotiques

Principalement constitué de l'espèce eucalyptus, ils sont présents tout le long de la vallée, jusqu'à Marangani et Mamuera qui est la limite altimétrique pour leur croissance. Ils sont surtout utilisés pour la construction, ainsi que pour le bois de chauffage. Il faut remarquer que ces bois exotiques exploités, bien qu'ayant protégé les bois naturels de l'exploitation, ont tout de même agi de manière négative sur l'environnement. En effet, ces forêts n'empêchent pas vraiment le ruissellement, contrairement aux bois naturels qui, avec leur trois niveaux (arbres, arbustes, herbes) protègent le sol et retiennent l'eau, jouant un rôle régulateur et protecteur vis-à-vis de l'érosion.

FOURRÉS

- Fourrés de versant

Ces fourrés sont ceux qui subissent la plus forte pression humaine, étant utilisés pour la construction, le bois de chauffage, et en tant que combustible. Ces zones sont cruciales du point de vue écologique.

- Fourrés de fond de vallée

Localisés surtout vers Urcos et Andahuayllillas, ces fourrés occupent les rives des cours d'eau et les bas de versants.

2.2. GÉOMORPHOLOGIE DU PAYSAGE

On peut distinguer différentes unités géomorphologiques dans la région du Qollasuyu, dont uniquement la première sera détaillée (Ministerio de Cultura. Dirección regional de Cultura de Cusco, 2007).

- Vallée du Vilcanota

- Plateau ouest du Vilcanota

- Zone de montagnes

- Dépressions lagunaires

- Puna² montagneuse de la cordillère occidentale

- Dépression Watanay

VALLÉE DU VILCANOTA

Le Vilcanota prend sa source dans les sommets enneigés de La Raya à 4 326 m et descend jusqu'à Kachiqhata à 2 818 m (Ollantaytambo) avec une pente moyenne de 6%. Il dépose des alluvions tout le long de la vallée. La vallée peut se diviser en trois zones dont seulement les deux premières sont concernées par la zone d'étude (Ministerio de Cultura. Dirección regional de Cultura de Cusco, 2007) :

- Zone haute : De La Raya à Checacupe

- Zone moyenne : De Checacupe à Huambutio

- Zone basse : De Huambutio à Ollantaytambo

¹ «Bofedal» est le mot espagnol souvent employé pour cette zone caractéristique. Aucune bonne traduction n'a pu être trouvée.

² Le terme «Puna» est directement emprunté à l'espagnol : « Dans les Andes, étage des « terres froides », comprises entre 3 000 et 5 000 m selon la latitude » (Éditions Larousse, 2009).

La vallée du bassin du Vilcanota est de forme allongée et fonctionne en drainage dendritique (voir figure 14 ci-dessous). Elle forme un véritable couloir assez continu sur tout le parcours évalué. Il n'est d'ailleurs pas difficile de reconnaître ce couloir sur la carte ne présentant que les courbes de niveaux (voir figure 15). Les Andes, avec leur topographie difficile, leurs variations fortes d'altitude, constituent un environnement extrême pour les populations, et leur imposent des contraintes. Y compris dans le développement territorial : celui-ci est souvent condamné au linéaire. La vision de réseau dans le développement est alors encore plus pertinente dans un territoire où l'on est déjà contraint à un réseau de vallées, et où penser en zones serait à la limite « contre nature ».

La vallée est plus large dans la partie haute et en forme de U à cause de l'érosion d'origine glaciaire (Yarham, 2010) ; plus étroite dans le bas à cause de la présence de roches moins faciles à éroder (roches sédimentaires et quartzieuses).

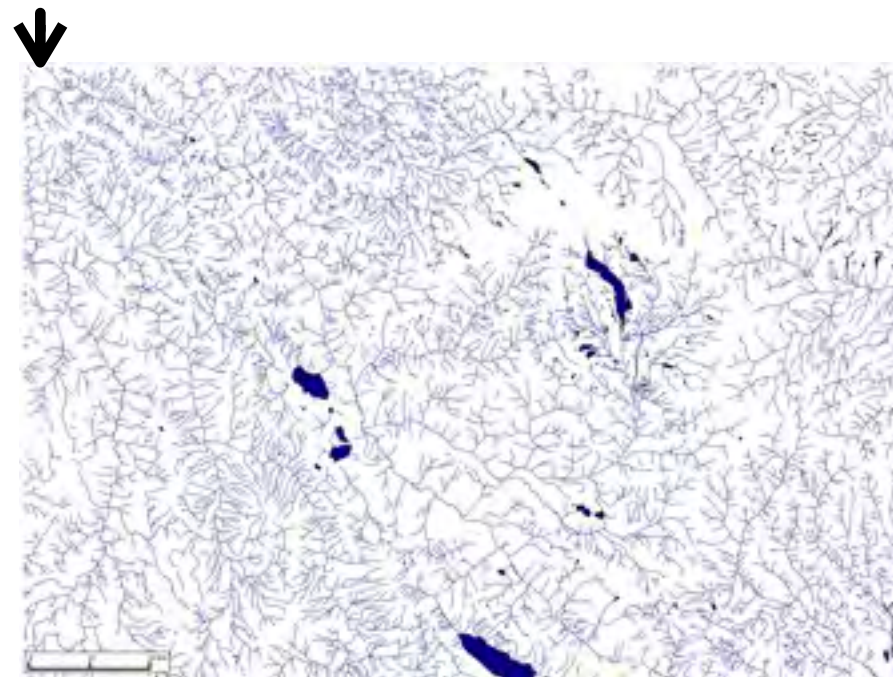


Figure 14 : Tronçon Cusco-La Raya, carte affichant les lacs et les cours d'eau. On constate le fonctionnement dendritique des vallées (cette carte possède exactement la même emprise que celle à droite).



Figure 15 : Tronçon Cusco-La Raya, carte affichant les courbes de niveau et les limites politiques.

3. OBJET D'ÉTUDE : LE QHAPAQ ÑAN

Seront décrites ici toutes les généralités concernant le système viaire incaïque, le *Qhapaq Ñan*. Ensuite, la mise en contexte sera effectuée en décrivant le réseau à l'échelle de la zone d'étude. Enfin nous entamerons l'analyse sur le terrain, tronçon par tronçon.

3.1. GÉNÉRALITÉS

Le Qhapaq Ñan, ou Chemin Principal Andin, était un immense réseau de routes parcourant tout l'empire inca, qui s'étendait sur les territoires de la Colombie (au Sud), l'Équateur, le Pérou, la Bolivie, l'Argentine (au Nord-Ouest) et le Chili (jusqu'à Santiago) actuels. Pachakuti l'initiateur du percement de la voie principale qui suivait la côte de Tumbes à Arequipa pour continuer vers le Chili, et de sa parallèle qui joignait Quito en Équateur à Tucuman en Argentine, en passant par Cajamarca, Jauja, Vilcashuaman et Cusco. Il y avait aussi des chemins transversaux qui unissaient ces deux voies principales (Favre, 2011[1972]).

La taille du réseau était gigantesque, de nombreux auteurs ont essayé de l'estimer. Horacio H. Urteaga (1926) l'a estimé à 11 300 km, Alberto Regal (1936) à 14 000 km, Roberto Levillier (1942) à 14 800 km, Victor W. von Hagen (1955) à 15 400 km, León Strube Erdmann (1963) à 20 700 km, quant à John Hyslop (1984), il ne serait pas surpris qu'il fasse en réalité plus de 40 000 km. Leurs cartes figurent ci-dessous à la figure 16.

Hyslop (1984) a analysé, sur base des largeurs des chemins et de facteurs historiques, l'importance que devait avoir certaines routes. La plus importante semblait être la route au *Chinchaysuyu* (vers le Nord), allant de

Cusco à Quito. Deux autres routes pouvaient rivaliser avec celle-ci : la route de la côte et la route allant au *Qollasuyu* (vers le Sud).

En quechua, « *Qhapaq* » signifie quelqu'un de riche ou de puissant (Rostworowski, 2011[1988]). Dans ce cas, il s'agit bien sûr de l'Empereur, ou l'*Inka*. Le chemin s'appelait d'ailleurs parfois aussi *Inka Ñan* (Hyslop, 1984). « *Ñan* » signifie chemin. On pourrait donc traduire *Qhapaq Ñan* par « chemin de l'*Inka* ». À travers tout l'empire, les routes étaient un symbole du pouvoir de l'empereur et leur entretien était d'ailleurs assuré par les populations elles-mêmes dans le cadre des corvées. Mais la population ne pouvait en fait pas utiliser librement le *Qhapaq Ñan*. C'était un réseau de routes exclusivement réservé à l'État, c'est-à-dire, l'*Inka* lui-même, les troupes, les fonctionnaires, les chefs politiques, et les corvéables. Bref, personne ne pouvait l'utiliser librement, son utilisation était réservée à une fonction qui était utile à l'Empire, sous son contrôle et à son service (Hyslop, 1984).

Selon Regal (1936), les trois fonctions principales du chemin étaient les suivantes :

- Militaire : permettre la marche des troupes militaires et des voyageurs officiels de l'Empire.
- Administrative : connecter au moyen de bureaux de poste tout le territoire à la capitale de l'Empire ou aux centres administratifs importants.
- Economique : faciliter le transport de produits ou de trafic commercial (contrôlés par l'Empire et donc limité) et celui des corvéables.

Différentes structures étaient associées au *Qhapaq Ñan*, comme des centres administratifs, des *tampu*, des *chaskiwasi*, des *apachetas*, des sanctuaires et des sites de contrôle (Hyslop, 1984). Ces éléments sont décrits plus loin.



Figure 17 : Carte du Qhapaq Ñan, par Hyslop (1984).

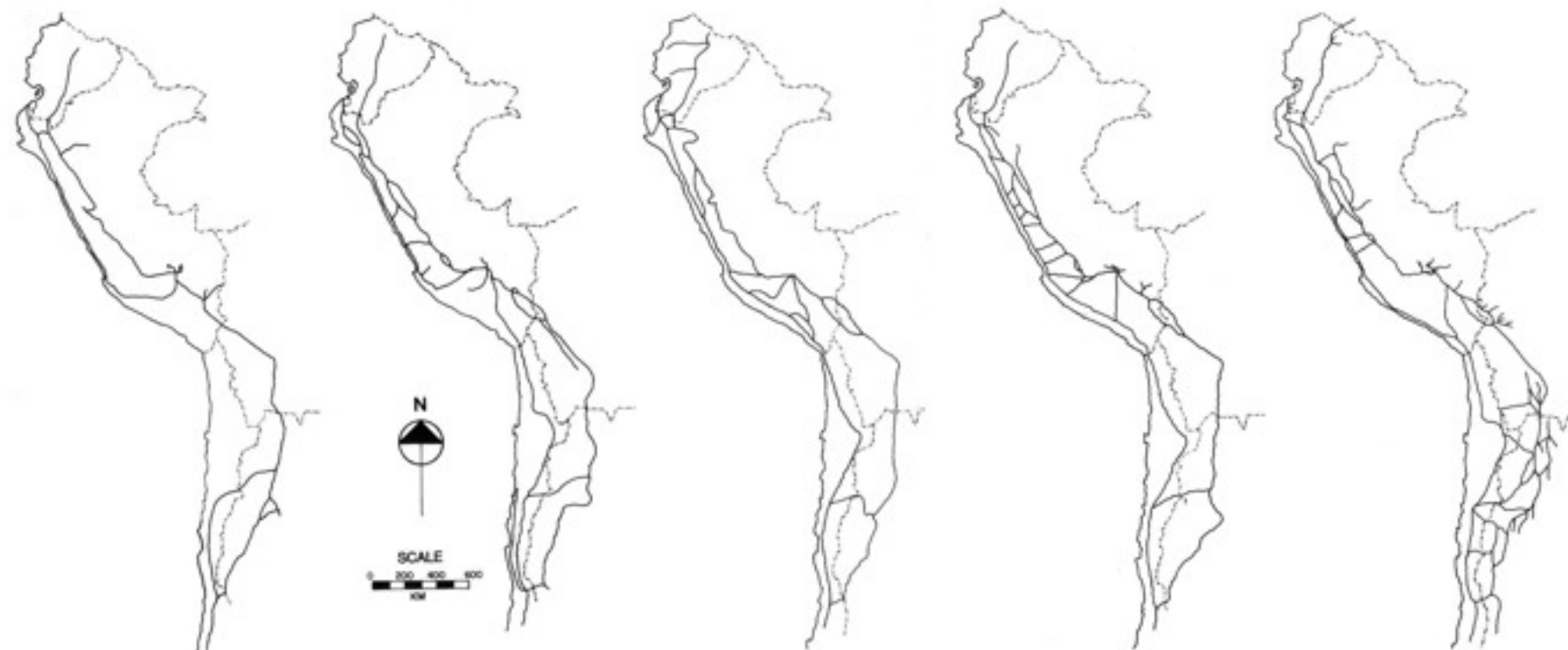


Figure 16 : Cartes du Qhapaq Ñan, de gauche à droite : Urteaga (1926), Regal (1936), Levillier (1942), Hagen (1955), Strube Erdmann (1963), toutes redessinées par Hyslop (1984).

3.1.1. LES ROUTES ET LES TRACÉS

Les incas ne connaissaient pas la roue. Ils étaient de grands marcheurs et ne se déplaçaient qu'à pied avec comme bêtes de charge des lamas. Ceux-ci pouvaient monter des escaliers et des fortes pentes sans problème. C'est pourquoi les incas mirent souvent la priorité sur la réduction de distance lors de la conception de leur tracé. Ainsi, ils pouvaient décider de couper au court en montant et descendant une colline, même en ayant recours à des **escaliers** dont les contremarches faisaient souvent entre 20 et 30 cm de haut, plutôt que de la contourner pour garder des pentes douces. La figure 18 ci-dessous montre les types de pentes rencontrées par Hyslop (1984).

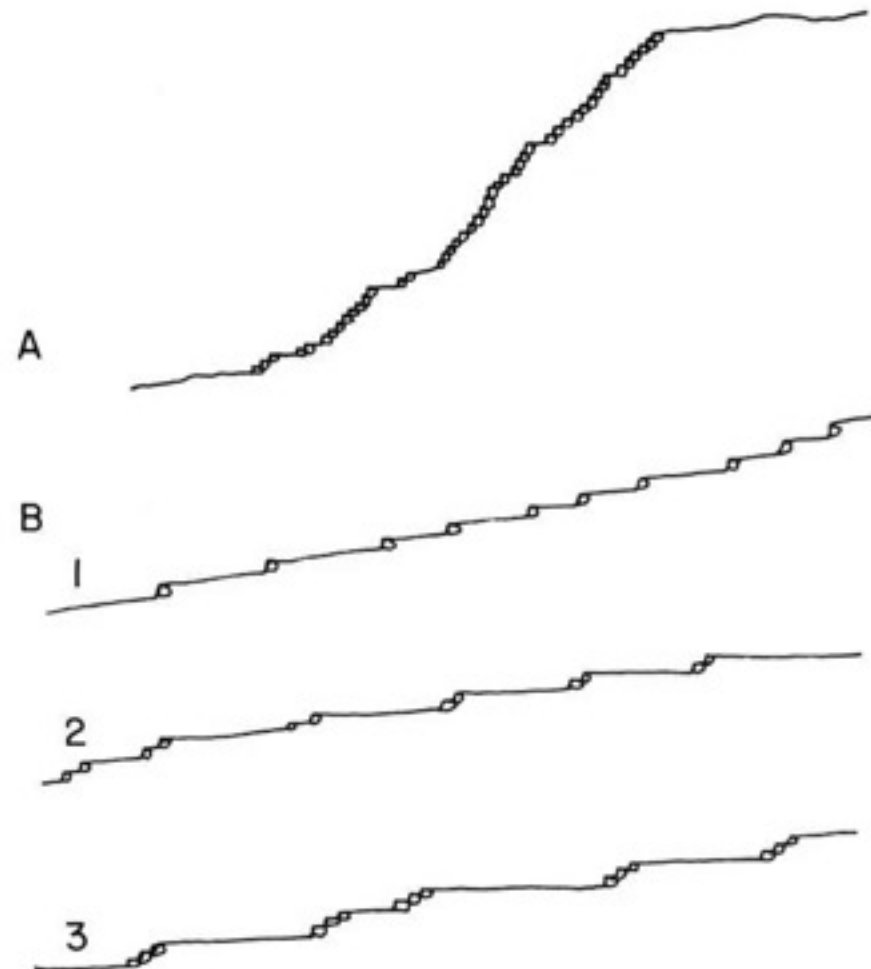


Figure 18 : Types d'escaliers sur les chemins incas ; (A) escaliers avec paliers, pente à 40° ; (B) escaliers par groupes de un (1), deux (2), et trois (3) marches ; Hyslop (1984).

Beaucoup de routes étaient **pavées**, mais pas toutes. Quand le terrain était fort accidenté, les routes pouvaient être constituées de **murs de soutènement** (figure 19).

Certaines routes possédaient des **murs latéraux**, plutôt en adobe sur la côte et en pierre dans la montagne. Un des rôles de ces murs devait certainement être de protéger les cultures environnantes du passage des voyageurs. C'est pourquoi on les retrouve le plus souvent dans les régions susceptibles d'avoir été cultivées à l'époque (Hyslop, 1984). D'autres routes sont simplement délimitées par des **pierres posées en bordure**.

3.1.2. LES TAMPU OU TAMBOS

Le chemin est bien sûr le premier élément du réseau du *Qhapaq Ñan*, mais les *tampu* sont presque aussi importants. Ce réseau d'auberges disposées régulièrement le long de la route servaient de lieu de restauration d'une nuit pour les voyageurs et/ou de stockage. Elles étaient entretenues

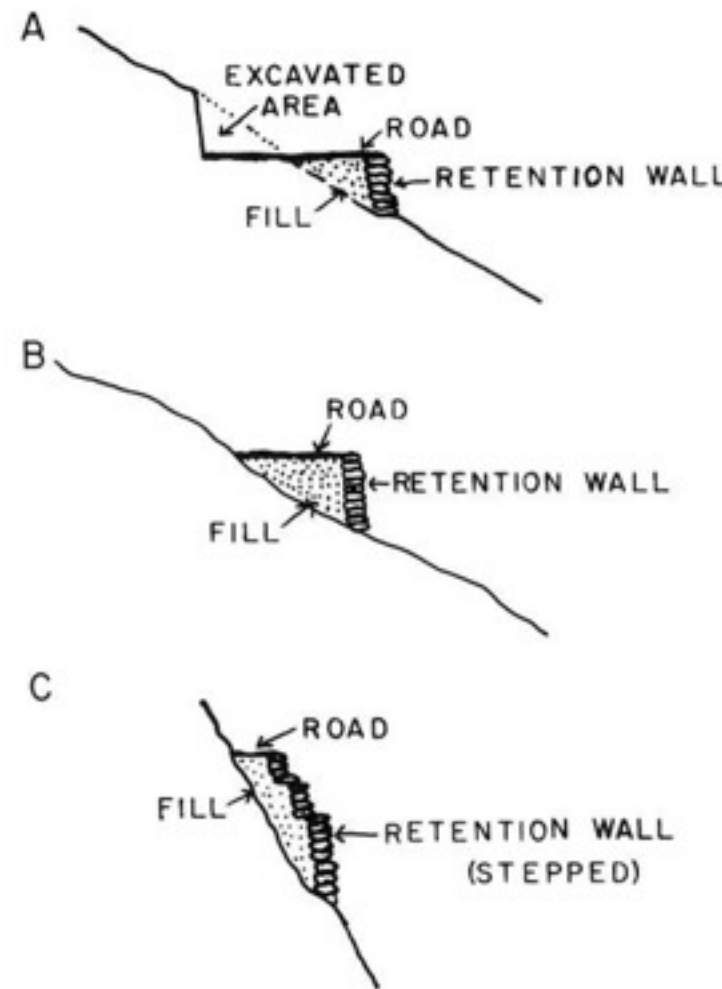


Figure 19 : Types de murs de soutènement sur les chemins incas ; (A) avec excavation dans le talus ; (B) sans excavation dans le talus ; (C) incliné et étagé en forte pente ; Hyslop (1984).

par le système de corvées de la chefferie là où elles se trouvaient. Il y avait apparemment beaucoup de variations dans la structure, la forme et l'organisation de ces *tampu*, selon où ils se trouvaient et quels étaient les besoins et les nécessités auxquels ils devaient répondre. Les fonctions additionnelles aux deux principales pouvaient fortement varier aussi. L'administration locale, par exemple, semblait être une fonction que les *tampu* présentaient assez couramment, du moins là où il n'y avait pas de grands centres administratifs proches (Hyslop, 1984).

Tout comme les chemins, ces auberges furent réutilisées à l'époque coloniale, et le mot quechua *tampu* entra dans la langue espagnole sous la forme *tambo*. Certains *tambo* ont même été construits à l'époque coloniale, les Espagnols ayant étendu le concept, le modifiant quelque peu car les *tambos* n'étaient plus forcément gérés comme les *tampu* de l'Empire (d'ailleurs, les chemins non plus). On peut aussi supposer que certains *tampu* étaient déjà présents avant les incas, s'il l'on n'oublie pas qu'il y eut des civilisations pré-incas qui eurent déjà un système de routes similaire au *Qhapaq Ñan* (et même peut-être un système de corvées similaire, dans le cas des *Warí*) (Hyslop, 1984).

3.1.3. LES CHASKI ET LES CHASKIWASI

Les *chaski* étaient des messagers, des coureurs-relais qui, aussitôt reçu le message du *chaski* précédent, couraient à toute allure jusqu'au prochain *chaskiwasi*, qui était la maisonnette du *chaski* à qui il transmettait le message, et ainsi de suite. Cela constituait un système de poste (orale, de bouche à oreille, rappelons le) qui fonctionnait étonnamment bien (Hyslop, 1984). Beaucoup disent que le système était encore plus efficace que celui des Romains. Rien ne prouve non plus que certains auraient cependant entretenu la légende, même si les auteurs s'accordent tous pour dire que le système fonctionnait de manière remarquable (Regal, 1936).

3.1.4. LES APACHETAS

Les *apachetas* étaient des piles de pierres qu'on peut retrouver le long des chemins. Ils se trouvaient généralement à des carrefours ou généralement sur des sommets, cols ou points hauts. Ces tas de pierres possédaient une valeur symbolique religieuse. En effet, le mot *apacheta* a comme racines *apatsita* ou *apatsixta*, qui se décompose en *apa*, verbe signifiant emporter, suivi du suffixe verbal *tsi*, marquant la permission ou la cause de l'action déterminée par le verbe, puis *x* marquant le participe présent, et enfin *ta*, qui contient le caractère d'accusation. Bref, *apatsixta* peut être traduit littéralement par « à celui qui fait emporter », autrement dit, à celui grâce à qui j'ai pu porter ma charge jusqu'ici, celui qui me donne la force de soulever et traîner ma charge, ou celui qui me le laisse faire. Les incas, arrivant à un *apatsixta*, faisaient donc rituellement une petite offrande, aussi modeste soit-elle, quelques grains de maïs ou feuilles de coca, ou le rajout d'une pierre au tas, pour remercier en quelque sorte la terre de les avoir portés tout le long du chemin jusque là (Regal, 1936). Les incas vénéraient la terre, qu'il appelaient la *Pachamama* (terre mère), et particulièrement les montagnes ; les sommets et points hauts contenaient souvent des sanctuaires¹.

¹ Voir section 2.2.6 (p.27) sur la religion.

3.1.5. LES PONTS

PONTS EN PIERRE

Les ponts en pierre dérivent d'un système de drainage du chemin qui n'est qu'un dispositif composé de pierres posées comme des poutres (type C sur la figure 20). Les systèmes de drainage étaient nécessaires en cas de pluies (les pentes très fortes sont courantes dans les Andes) ou de fonte de neige. Les ponts en pierre sont une application de cette technique, mais avec répétition des travées à l'aide de murets (Hyslop, 1984).

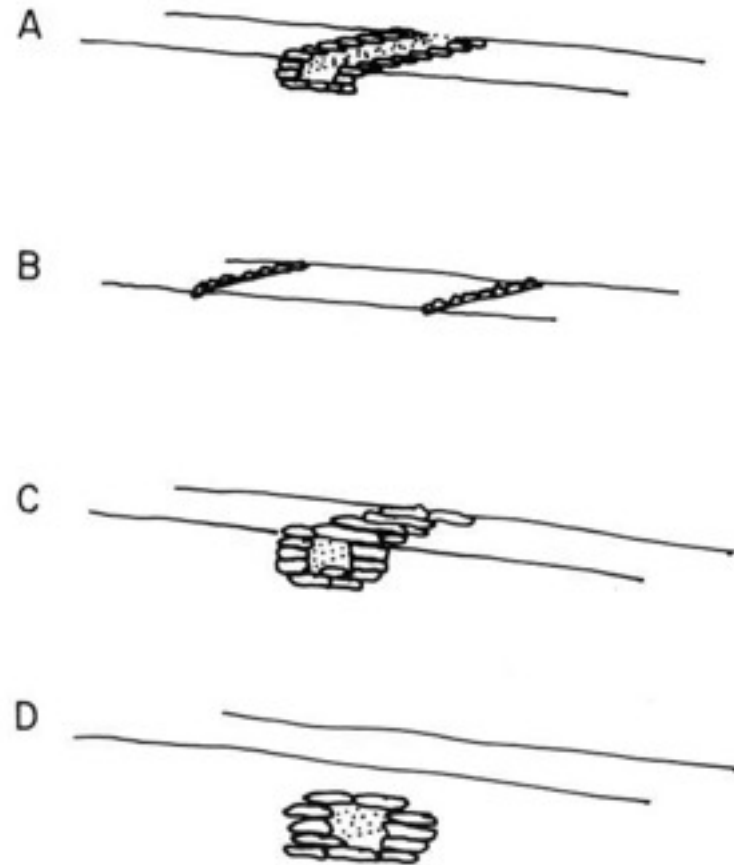


Figure 20 : Types de dispositifs de drainage sur les chemins incas ; (A) rigole ouverte en pierre ; (B) tranchées drainantes en pierre ; (C) rigole recouverte au niveau de la route ; (D) conduite sous le niveau de la route ; Hyslop (1984).

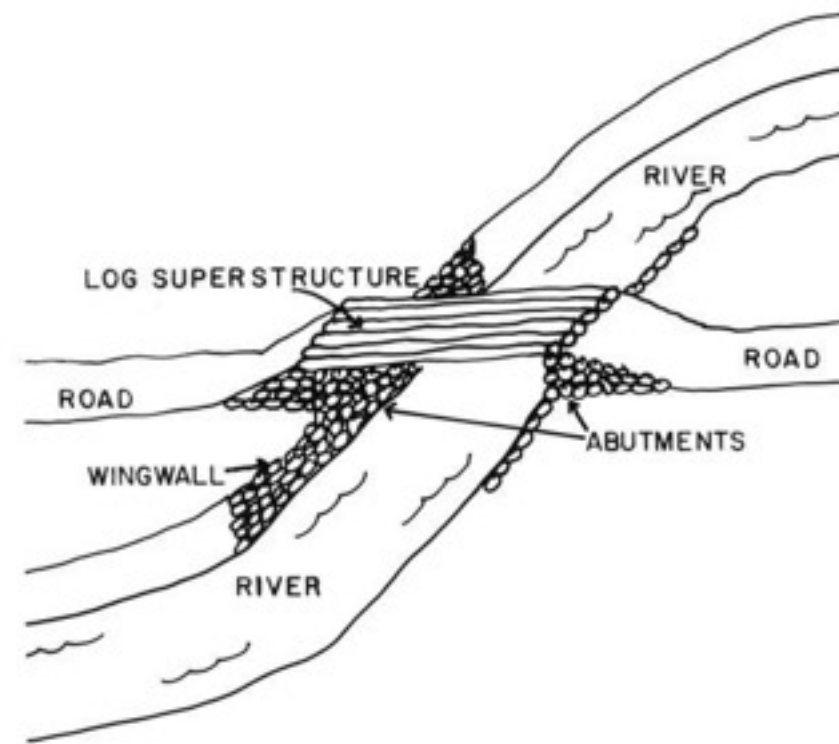


Figure 21 : Pont simple en bois ; Hyslop (1984).

PONTS EN BOIS

Un premier type de pont en bois est un pont classique où des troncs d'arbres sont directement posés, sans porte-à-faux et dont la portée pouvait atteindre 7 m (figure 21).

Un deuxième type plus ingénieux est le pont en porte-à-faux montré par la figure 22. Ce type de pont pouvait aller jusqu'à 16 m de portée.

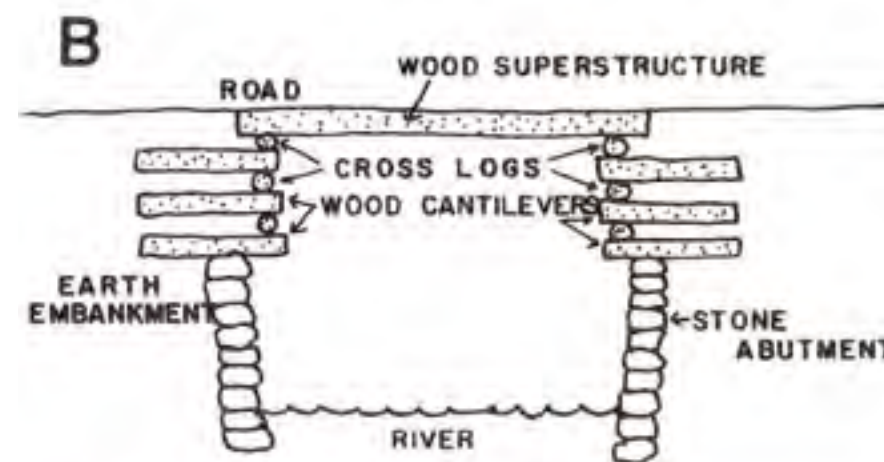


Figure 22 : Pont à multiples porte-à-faux en bois ; Hyslop (1984).

PONTS SUSPENDUS EN FIBRES

Les ponts suspendus faisaient souvent peur aux Européens qui ne connaissaient pas cette technique. Ils servaient surtout pour traverser des grandes distances où on ne peut construire de piliers intermédiaires comme dans les gorges profondes. Les incas utilisaient alors leurs compétences de tisseurs pour former de véritables câbles à base de fibres venant de différentes espèces qu'ils cultivaient. Les supports d'ancrage qui servaient à supporter la tension du pont étaient construits en pierre selon différentes techniques (figure 23).

On peut encore voir des ruines de ces supports aujourd'hui.

PONTS FLOTTANTS

Les incas construisaient parfois des ponts flottants pour traverser les rivières. Avec des fibres tissées, ils fabriquaient des espèces de matelas flottants, ce qui formait au final une sorte de ponton.

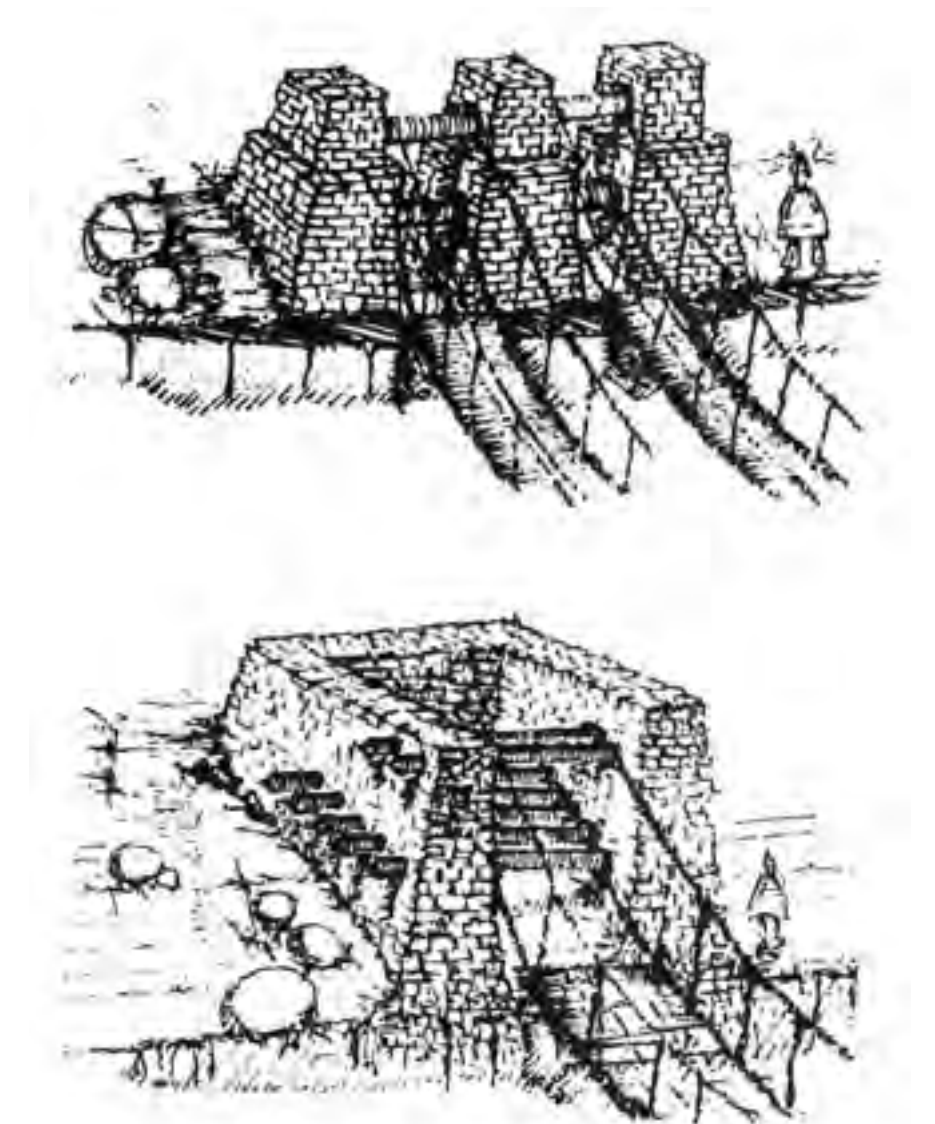


Figure 23 : Deux types d'ancrages de ponts suspendus, adapté de Regal (1972) ; Hyslop (1984).

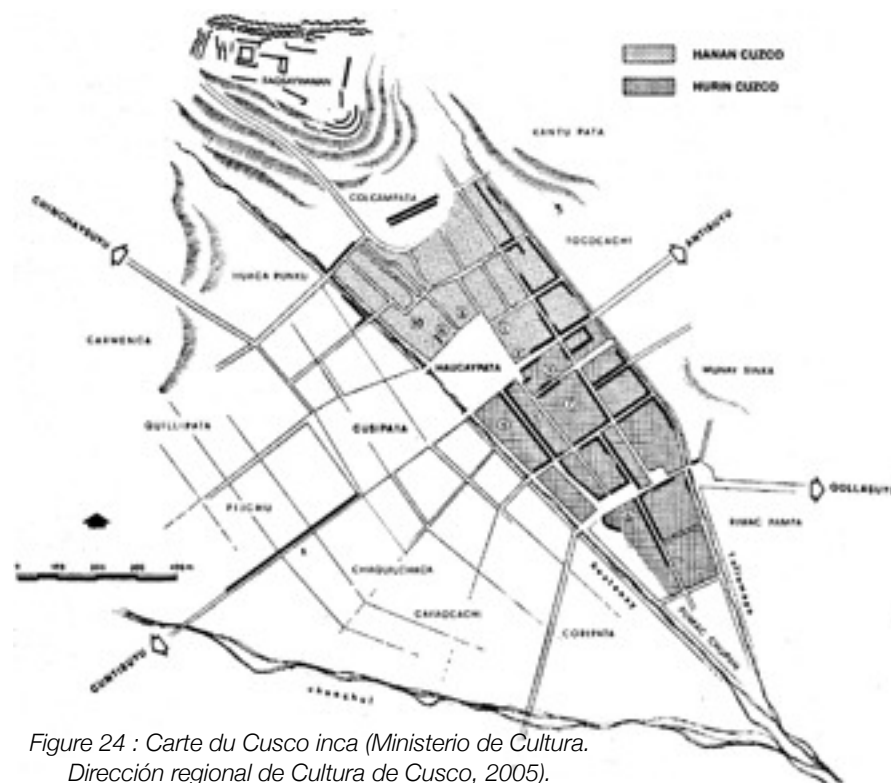


Figure 24 : Carte du Cusco inca (Ministerio de Cultura. Dirección regional de Cultura de Cusco, 2005).

3.2. LES CHEMINS DE L'INCA AU QOLLASUYU

De la même manière que tous les chemins mènent à Rome, tous les chemins menaient à Cusco, ou inversement, partaient de Cusco. Et plus précisément de la place centrale de Cusco, la place *Hawkeypata*. L'assemblage de photos suivant (figure 25), qui vient de Paolo Greer, compare la place en 1871, 1956 et 2008. La place inca, la zone délimitée en jaune, était bien plus grande que la *Plaza de Armas* actuelle. En fait, ce qu'on appelle la place *Hawkeypata* équivalait à la *Plaza de Armas* actuelle, mais celle-ci était adjacente à une autre place s'appelant *Kusipata*. Les deux places étaient séparées par la rivière *Watanay*, que les incas avaient canalisée à l'époque.

Il n'y avait en général pas un, mais trois chemins qui partaient pour chaque *suyu*, sans compter d'autres éventuels de moindre importance. Cependant, le chemin emprunté par l'Inca lors de ses déplacements, aurait été celui du milieu (Ministerio de Cultura. Dirección regional de Cultura de Cusco, 2005), il est assez difficile de savoir comment les incas les utilisaient exactement, peut-être aussi l'inca pouvait-il les utiliser tous. N'oublions pas que les chemins incas constituaient bel et bien un réseau, avec des chemins importants, d'autres secondaires. Bref, un système complexe. N'oublions

pas non plus que le territoire à changé depuis l'arrivée des Espagnols qui ont fait autre usage de ces routes.

En tous cas, le chemin du milieu allait vers l'intérieur du *suyu* et les deux latéraux semblaient en quelque sorte être situés à l'intersection des deux *suyu* adjacents.



Figure 25 : Assemblage de vues de la place Hawkeypata, Paolo Greer.

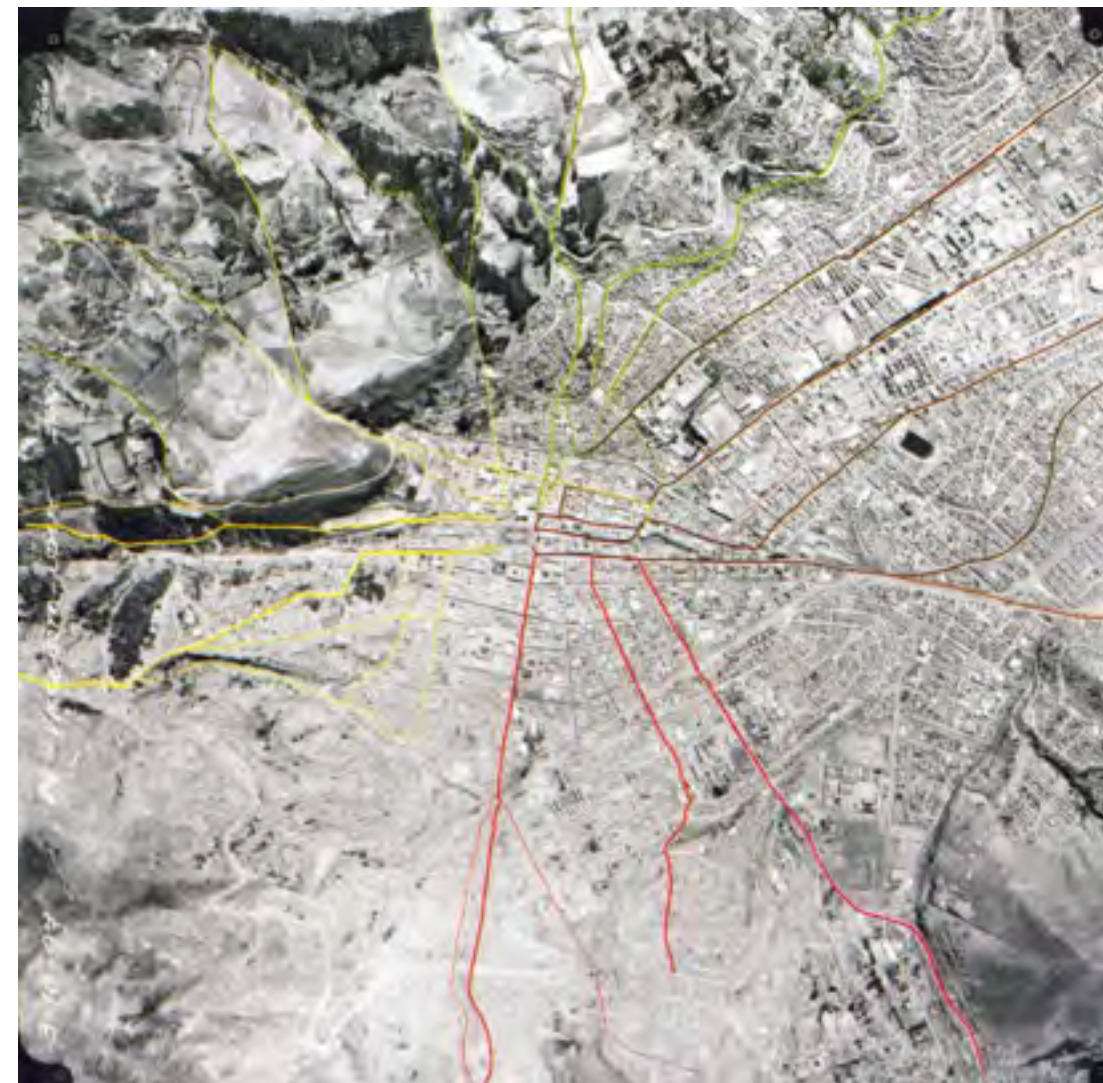


Figure 26 : Chemins partant vers les quatre suyu (Ministerio de Cultura. Dirección regional de Cultura de Cusco, 2005).

Dans notre cas, parmi les trois chemins allant au Qollasuyu, celui allant de Cusco à La Raya semble avoir constitué la limite entre le *Qollasuyu* et l'*Antisuyu*, en tous cas dans la région de Cusco. Plus loin, c'est ce chemin qui continue vers le lac *Titicaca* et au delà.

La délimitation des limites entre ces régions a été l'objet de nombreuses études et de différentes hypothèses formulées par des auteurs tels que John H. Rowe et Waldemar Espinoza Soriano. Selon les auteurs se dégagent trois possibilités pour la détermination de la frontière entre *Qollasuyu* et *Antisuyu* (Ministerio de Cultura. Dirección regional de Cultura de Cusco, 2007) :

- La limite serait déterminée par un *ceque*¹. Le territoire de Cusco était divisé selon des lignes imaginaires rayonnant à partir du *Korikancha* (temple du soleil) appelés « *ceques* ». Ces lignes avaient une valeur sacrée puisqu'elles reliaient des *waka* ou des lieux de culte.
- La limite serait déterminée par l'appartenance des villages aux régions. La ville de Quiquijana, par exemple, aurait été selon certains documents anciens dans l'*Antisuyu* et dans le *Qollasuyu* selon d'autres. Cela pousse à croire qu'elle se situait en fait à la frontière.
- La limite serait déterminée par le *Chemin de l'Inca (Qhapaq Ñan)* au *Qollasuyu* lui-même. Cette hypothèse est née de la présence des chemins secondaires qui, partant du chemin principal, rejoignent des villages de l'*Antisuyu*, se dirigeant vers *Paucartambo* (Ministerio de Cultura. Dirección regional de Cultura de Cusco, 2007) :
 - La Raya : chemin vers Marcapata.
 - Tambo de Sicuani : chemin vers Marcapata passant par Santa Bárbara.
 - Checacupe : chemin partant du pont vers Marcapata, en passant par Pitumarca et la vallée de l'Ausangate.
 - Cusipata : chemin Royal à Marcapata suivant la rivière Cusipata.
 - Quiquijana : chemin allant vers le mont Kuntursayana, la vallée de Aqopata et de Marcapata.
 - Communauté de Ttio (district de Quiquijana) : chemin allant vers Marcapata.
 - Tambo de Urcos : chemin suivant le Paroqocha et rejoignant le chemin Royal des Andes de Paucartambo.
 - Rumiqlolqa : chemin allant vers Paucartambo en descendant vers le Vilcanota et en le traversant par un pont nommé « Yunkapunku ».

- Oropesa : chemin allant vers Paucartambo en passant par un pont sur le Vilcanota.

C'est cette dernière hypothèse qui semble avoir le plus de fondement.

C'est souvent là où se trouvaient les *tampu* que démarraient des chemins secondaires vers l'*Antisuyu*, vers les vallées de Paucartambo. Ces *tampu* étaient donc très importants puisqu'il fallait aller vers Paucartambo pour aller chercher la coca, ressource que les incas utilisaient abondamment (Ministerio de Cultura. Dirección regional de Cultura de Cusco, 2007).

Sur la carte ci-dessous (figure 27), le chemin jaune est celui allant à La Raya par la vallée du Vilcanota. Les points jaunes sont les *tampu* en fonction à l'époque inca : Lurucache, Sicuani, Cacha, Combapata, Cangalia, Quiquijana, Urcos, Quispicanchis.

Trois ethnies occupaient le territoire en question : les *canas*, les *canches* (ou *canchis*) et les *caviñas*. Ces ethnies se subdivisaient en de multiples *ayllus* préincas comme les *Checacupes*, *Colcatonas*, *Chiaras*, *Cachas*, *Tintas*, *Languisupas*, *Layosupas*, *Pichiguas*, *Hancocabas*, *Charrachapes*, *Chicuanas*, *Yanaocas* pour les provinces de *Canas* et *Canchis* ; les *Guascar*, *Quiguares*, *Quispicanches*, *Papres*, *Guaros*, *Urcos*,



Figure 27 : Les trois chemins du Qollasuyu et leur *tampu* (Ministerio de Cultura. Dirección regional de Cultura de Cusco, 2007).

Collapatas, *Acos*, pour la province de *Quispicanchi* (Ministerio de Cultura. Dirección regional de Cultura de Cusco, 2007).

Une première étape de la déstructuration des populations en place par les Espagnols fut le système d'*encomiendas*. Il s'agissait de répartir les indiens par *conquistador*, en tant que récompense pour avoir conquis et pacifié cette nouvelle vice-royauté du *Perú*. Ces indiens, ou *encomendados*, devaient offrir des services personnels ainsi que des tributs au *conquistador* associé, ou *encomendero* (Ministerio de Cultura. Dirección regional de Cultura de Cusco, 2007).

Le deuxième grand changement fut la réduction des *ayllus*. Les objectifs pour les Espagnols étaient de faciliter l'évangélisation des indiens et la collecte des tributs. Les Indiens vivaient en effet de manière très dispersée. Le processus était le suivant. Tout d'abord, déterminer la quantité d'habitants d'un *ayllu*. Ensuite, le diviser en groupes inférieurs à 500 habitants. Ensuite, le tracé du nouveau village était effectué, selon un plan en damier, avec la place au milieu. Le premier bâtiment obligatoire sur la place était bien entendu l'église. Ce fut donc la tabula rasa imposée pour les indiens dont les modèles territoriaux et les accès aux ressources furent radicalement bouleversés.

3.3. SUR LE TERRAIN

Si le *Qhapaq Ñan* constitue sans aucun doute une oeuvre monumentale d'ingénierie bâtie par les incas, il est important de comprendre qu'une route inca n'est parfois pas totalement une « route », ni totalement « inca ». Il faut comprendre par là que, d'une part, la notion de route ne doit pas être envisagée dans un sens moderne mais dans un sens plus global, réunissant les mots route, chemin, sentier. D'autre part, les prédécesseurs des incas avaient déjà tracé des routes (on peut penser notamment à l'empire *Wari* dont le système de chemins était similaire, bien que de moindre envergure, à celui des incas) (Hyslop, 1984). Ces routes pré-incasiques peuvent cependant aussi être considérées comme étant authentiquement incas, si ces derniers les avaient intégrées dans leur système, leur apportant modifications, réparations, et entretien.

Il n'y a pas de technique de construction précise qui permet d'identifier une route inca. La technique archéologique d'identification d'une route inca englobe la présence de structures inca le long de celle-ci. Ainsi, on peut identifier une route comme étant inca, alors qu'elle ne présente pas ou très peu de preuves archéologiques, mais bien des évidences historiques de son affiliation aux incas. On constate ainsi la disparition de certaines routes, effacées dans les champs, détruites par des constructions modernes, par des glissements de terrain, par l'érosion, ou remplacées par des routes ou rues modernes. Mais celles-ci font tout de même partie des routes incas, si l'histoire prouve leur utilisation à cette époque (Hyslop, 1984). Certaines régions sont plus propices à la conservation des routes incas, comme les déserts de montagnes ou côtiers, dans les hauts plateaux arides ou les piémonts. Les endroits comme les vallées fertiles ont évidemment du mal à préserver les routes incas, à cause de l'activité de l'homme. Notre zone d'étude se trouve en majorité dans ce genre de zone et il faut bien admettre que l'état de conservation du chemin est relativement mauvais. Il y

¹ ou *ceque*.

a cependant des tronçons qui ont été épargnés, surtout à cause de leur tracé qui monte légèrement sur les piémonts, collines, ou en tout cas qui s'écarte du fond de vallée où le développement de l'homme aura pu l'altérer. En outre, le chemin a moins de chances d'être conservé si la vallée est étroite puisque l'espace disponible linéairement se réduit et les possibilités de tracés sont moindres (Hyslop, 1984).

Parfois, il est assez difficile de savoir si la construction est originale de l'époque inca ou si elle a été reconstruite car les méthodes de reconstruction inca (murs latéraux, empierrements, escaliers, ...) sont encore utilisées aujourd'hui dans les Andes. Beaucoup de communautés entretiennent en effet encore aujourd'hui des traditions séculaires de reconstructions annuelles des chemins, incas ou pas (Hyslop, 1984). Cela pose donc un véritable problème d'authenticité qui demande un examen minutieux par des experts en la matière pour être résolu. Dans cette analyse, on aura tenté de différencier ces nuances, mais ces résultats sont à prendre avec précaution, l'idée est bien ici d'avoir une vision globale et continue de la route étudiée plutôt que des résultats précis localisés.

4. ANALYSE SUR LE TERRAIN

4.1. DESCRIPTION PAR TRONÇONS

L'analyse descriptive est l'étape indispensable afin de pouvoir tirer des conclusions. Il a été choisi de décrire tout le cheminement tel qu'il a été parcouru étape après étape, en décrivant en alternance les différents types de tronçons rencontrés, les pôles urbanisés traversés, les formes paysagères caractéristiques et les zones et éléments patrimoniaux associés au chemin ou proches de celui-ci.

Pour des raisons logistiques, le chemin a été parcouru en partant de La Raya et en revenant vers Cusco. Le tronçon 15 n'a pas été parcouru. Celui-ci, se rapprochant de la zone urbaine de Cusco, devenait trop complexe à étudier et il a été considéré comme étant hors du cadre de cette étude.

Les tronçons T1, T2, ... Ti, comme ils ont été divisés sur la carte à droite représentent des journées de marches réellement effectuées. Les quinze tronçons ont donc été déterminés de manière réaliste par rapport à l'activité de la marche.

Parmi les références ayant servi dans l'analyse descriptive, on citera les ouvrages du *Ministerio de Cultura* (Ministerio de Cultura. Dirección regional de Cultura de Cusco, 2005, 2007), ainsi que les dossiers effectués dans le cadre du projet *Qhapaq Ñan* (Ministerio de Cultura. Dirección regional de Cultura de Cusco, 2011a, b), le livre de Ricardo Espinosa Reyes (2002) et le livre de Borja Cardelús et Timoteo Guijarro (2009).

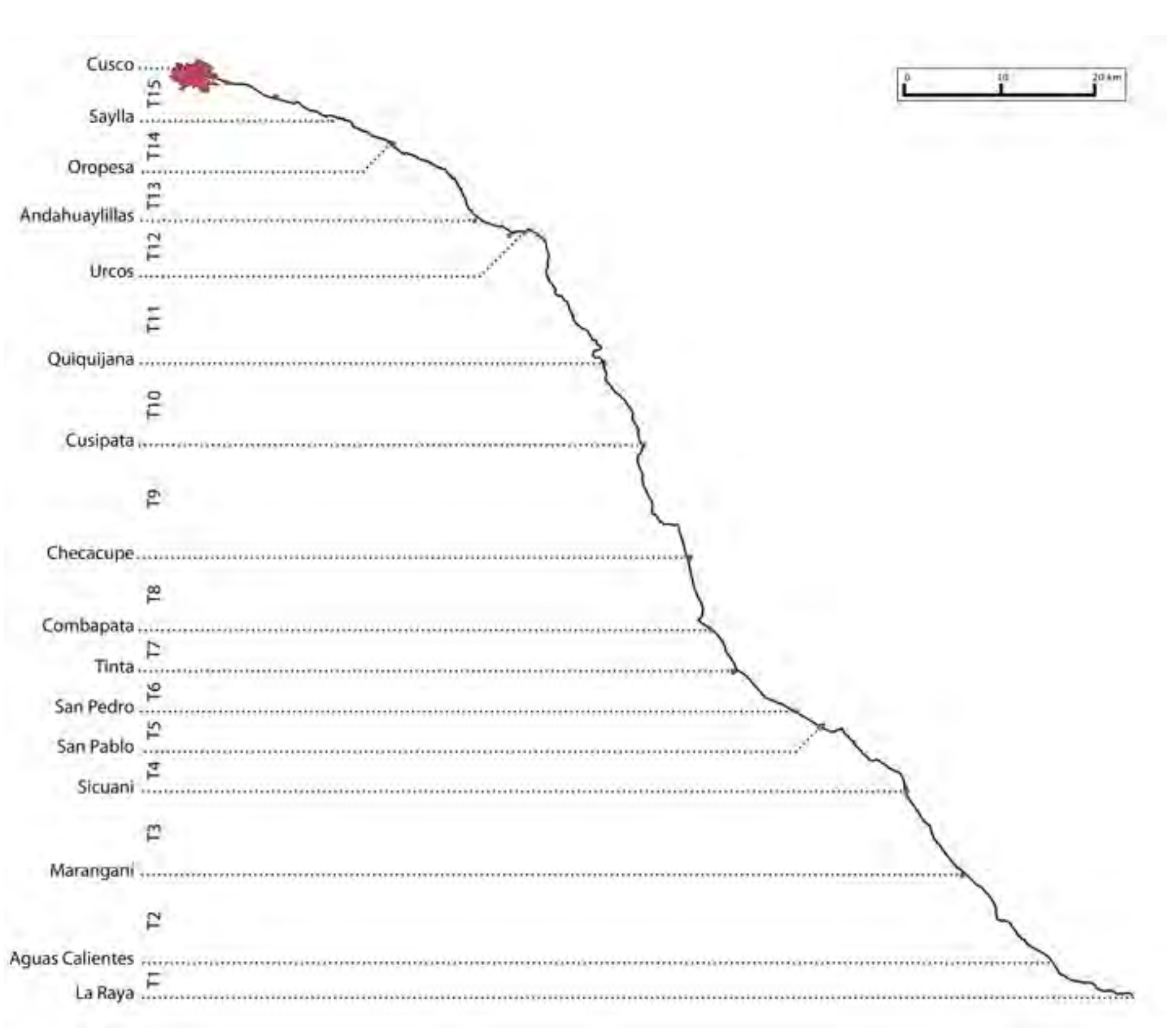
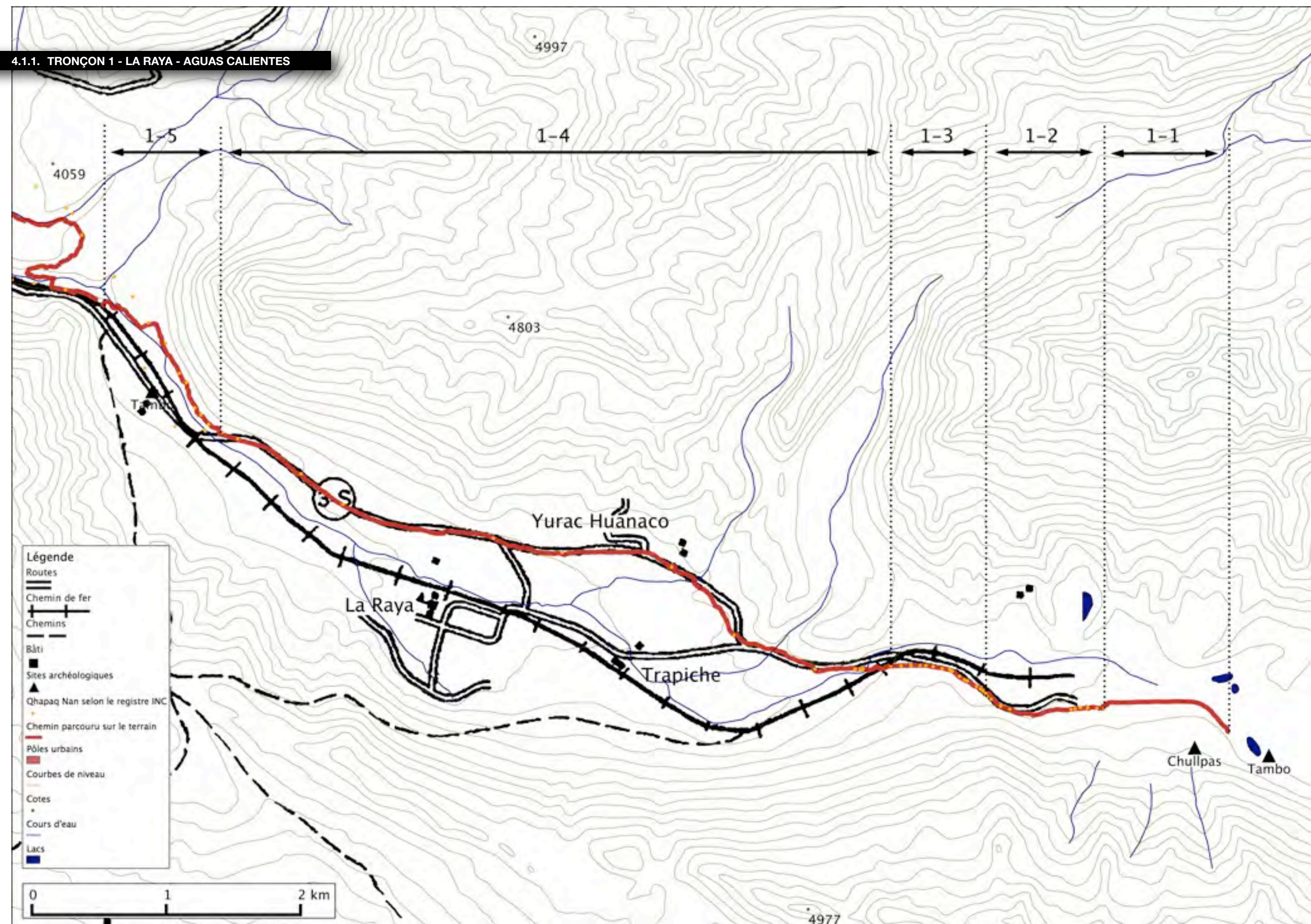


Figure 28 : Carte sommaire du tronçon étudié.

4.1.1. TRONÇON 1 - LA RAYA - AGUAS CALIENTES



POINT FRONTIÈRE ET COL DE LA RAYA

La Raya signifie littéralement en espagnol «la raie» ou «la ligne». Il s'agit du point frontière entre la région de Cusco et celle de Puno. C'est un lieu particulier du point de vue territorial puisqu'il s'agit d'une intersection entre le réseau des frontières politiques des régions et le réseau de routes, actuel et même antique.

Ce point particulier l'est avant tout au stade naturel, puisqu'il joue le rôle de col, c'est un cap naturel à passer pour suivre le couloir naturel formé par la vallée. C'est aussi le point divisant les eaux, d'une part vers le bassin amazonien via la vallée du Vilcanota, d'autre part vers le lac Titicaca.

En ce lieu se trouve près de la route une place avec petits marchands où les bus touristiques faisant généralement le trajet Cusco-Puno s'arrêtent un bref instant. En contrebas, on y trouve une gare et une petite chapelle.

Historiquement, la frontière était importante puisqu'elle séparait deux grandes ethnies, le Tahuantinsuyo, l'empire inca (quechuas) du Collao (aymaras) par une grande muraille qui, selon les chroniqueurs, allait d'un sommet enneigé à l'autre. Il en fut ainsi jusqu'à ce que l'inca Pachacutec initie l'expansion de l'empire et brise cette frontière.

Une *apacheta* connue, citée par de nombreux auteurs et voyageurs, s'y trouvait d'ailleurs. Il y eut apparemment aussi un *tampu* à cet emplacement, comme on peut le voir sur la carte du tronçon.

SOUS-TRONÇON 1-1

Ce tronçon débute au point exact de la frontière politique qu'est La Raya, où les bus s'arrêtent pour laisser les touristes prendre quelques photos du paysage et acheter quelques bonnets et gants aux petits vendeurs. Le chemin suivi sur le terrain fut la route asphaltée, jusqu'au tronçon suivant.

SITE ARCHÉOLOGIQUE DE CHULLPAS

Ce site archéologique contient sept vestiges de *chullpas*, petits bâtiments à caractère cérémoniel qui étaient apparemment associés à la route. La filiation est pré-inca. L'état de conservation est mauvais.



La Raya, à gauche Cusco, à droite Puno



1-1, sens La Raya



1-2, sens Aguas Calientes

SOUS-TRONÇON 1-2

Ce tronçon débute avec les premières traces observables du chemin. Ces traces sont cependant ambiguës et s'effacent par endroits. C'est dans ce tronçon que débutent vraiment les points du registre effectué par l'INC.

SOUS-TRONÇON NOMINABLE 1-3-LA RAYA-INKA AHANA-VILCANOTA

Ce court tronçon nominable présente en effet un paysage intéressant. Il se situe dans un virage de la vallée longitudinale et donne donc un panorama articulant les deux directions.

Les photos ici présentées montrent la séquence que l'on peut percevoir dans un sens, puis dans l'autre. Le cheminement est progressif, suivant la courbe, ouvrant progressivement la vue vers le nouveau cap.

Ce chemin est une ruine naturelle, c'est l'utilisation continue qui l'a fait devenir comme ceci. Il était composé de murs latéraux dont on peut aujourd'hui seulement percevoir des rehaussements de pierres. La technique constructive employée fut mixte, à base de terre et de pierres. La filiation culturelle est pré-inka, inka, post-inka.

• CHEMINEMENT VERS AGUAS CALIENTES

Les cimes enneigées sur la droite s'éloignent progressivement pour laisser une grosse colline à la couleur marquée se placer au centre du champ de vision.

Progressivement, cette colline continue à se déplacer à droite pour constituer une sorte de pivot visuel autour duquel la suite de la vallée effectue un virage. Celui-ci est rendu très clairement perceptible dans l'espace grâce à la courbe gracieuse du versant gauche de cette vallée glaciaire en U.



1-3, séquence de plans, sens Aguas Calientes

Type de chemin	Dégagé
Type de tracé	Rectiligne / Sinueux
Technique constructive	Mixte terre / pierre
Présence de murs latéraux	Non (seulement deux bordures)
Facteurs de détérioration	Intempéries (érosion), flore, développement urbain, routes, chemin de fer, abandon
État de conservation	Mauvais
Mesures de protection actuelles	Aucune
Filiation culturelle	Pré-inka, inka, post-inka

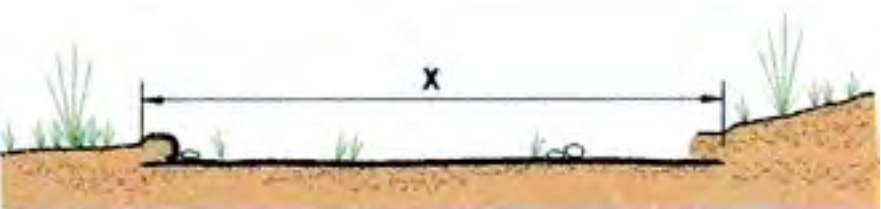


Schéma du chemin dans l'état actuel, Ministerio de Cultura (2011b)

• CHEMINEMENT VERS LA RAYA

La route montante laisse apercevoir les cimes enneigées sur la gauche.

La route vire alors sur la droite pour se rapprocher de la montagne en descendant légèrement.



1-3, séquence de plans, sens La Raya 44



1-4, sens Aguas Calientes

SOUS-TRONÇON 1-4

La vallée prend un virage à droite et le versant gauche matérialise cette courbe gracieuse qui donne une qualité toute particulière au paysage (haut).

Le chemin continue à descendre, rejoint la route et semble la suivre parallèlement en contrebas, dans le talus sur le côté gauche (bas, gauche). Il est clair que le chemin a ici été détérioré par la construction de la route asphaltée : les traces sont minimes et pas évidentes.

Plus loin se trouvent un péage ainsi qu'une route secondaire allant vers le centre universitaire de l'Universidad Nacional San Antonio Abad (UNSAAC) de Cusco, qui étudie les camélidés. C'est la seule urbanisation dans cette zone (marquée « La Raya » sur la carte principale).



1-4, gauche et centre : sens Aguas Calientes, droite : bergère avec son troupeau



1-4, à gauche La Raya, à droite Aguas Calientes

On peut voir dans une pente en contrebas de la route une autre trace qui pourrait être celle du *Qhapaq Ñan* (bas).



1-4, sens La Raya



1-4, sens La Raya

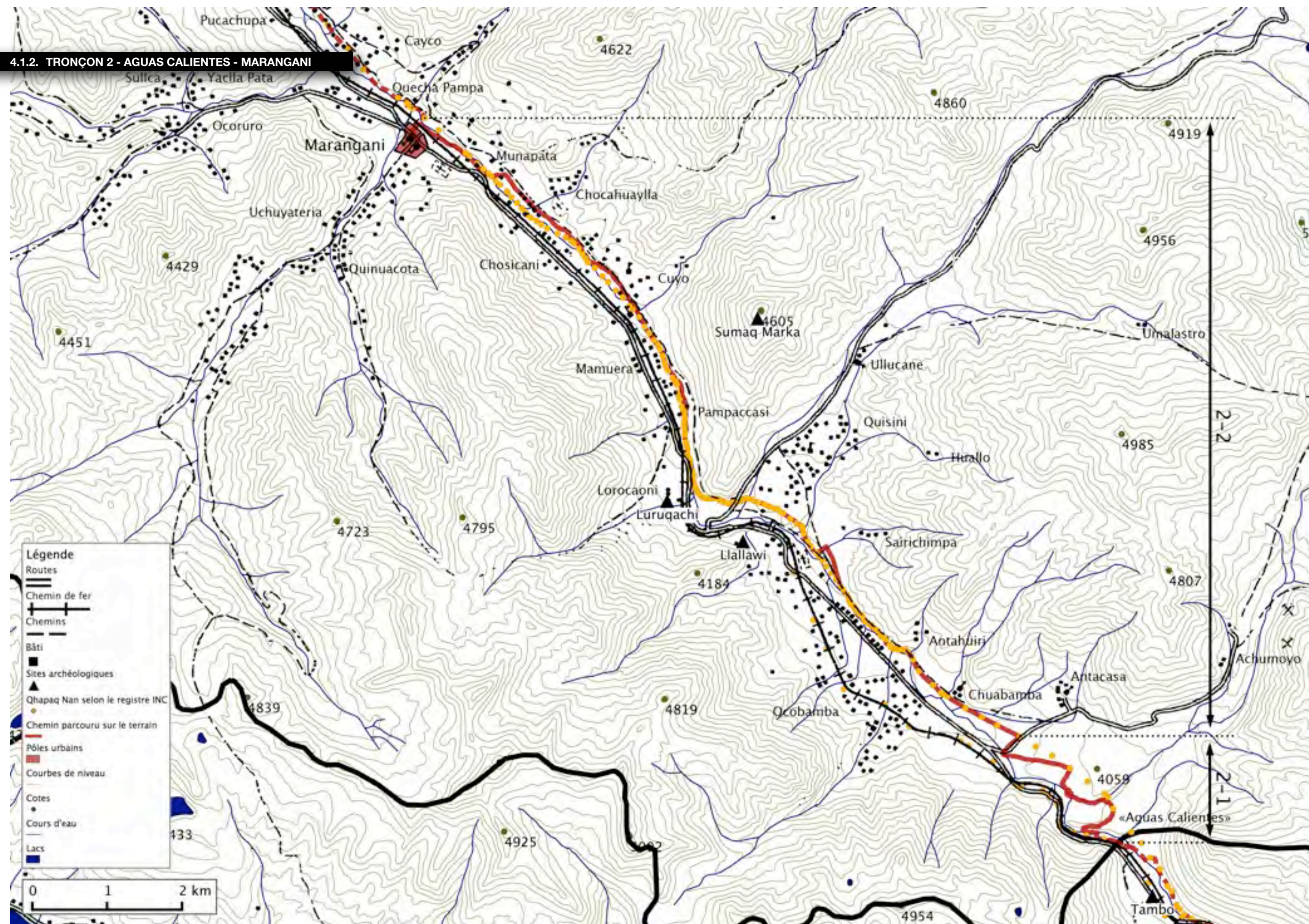


1-5, sens Aguas Calientes

SOUS-TRONÇON 1-5

Le chemin traverse un moment donné la route, s'en éloigne et monte sur une butte et offre un bon point de vue. Les traces se perdent à l'approche des sources chaudes d'Aguas Calientes.

4.1.2. TRONÇON 2 - AGUAS CALIENTES - MARANGANI





Aguas Calientes

Selon le registre de l'INC, le chemin se sépare en deux à cet endroit, l'un suit en fait la route actuelle asphaltée puis le chemin de fer, l'autre traverse champs et campagnes sans énormément de preuves du chemin (le chemin est devenu le champ ou la prairie). Le chemin emprunté fut celui passant par les campagnes.

AGUAS CALIENTES

Les sources chaudes d'Aguas Calientes sont un lieu de tourisme local où les habitants viennent se laver régulièrement avec leur famille, ou s'y divertir.

SOUS-TRONÇON 2-1

Ce tronçon concerne une partie du chemin sans aucune preuve, les points du registre suivi semble indiquer un tracé passant au milieu des champs et prairies. Le paysage y est cependant remarquable.

SOUS-TRONÇON 2-2

A partir de là, le tracé du registre suit différents sentiers, parfois fins et seulement accessibles à pied, parfois plus larges. Il reste toujours sur la rive gauche du Vilcanota. On peut distinguer à certains endroits des restes de murs latéraux, souvent refaits.

Les habitants se servent de ce chemin pour se déplacer principalement à pied, parfois avec des animaux de charge ou du bétail. Le chemin plus ou moins carrossable dessert des petites communautés souvent organisées linéairement jusqu'à en devenir leur rue principale. L'habitat est aussi parfois plus dispersé sans structure spatiale évidente.



2-1, Ocobamba, haut : sens Aguas Calientes, bas : sens Marangani



2-2, Ocobamba, sens Aguas Calientes

Il se rétrécit ensuite pour devenir un sentier piétonnier coincé entre le fleuve et les flancs de collines.

Des aires agricoles et de pâturages sont cependant traversées de temps à autre.



2-2, Ocobamba, sens Marangani



2-2, Ocobamba, haut : sens Marangani, centre et bas : sens Aguas Calientes



2-2, Ocobamba, haut et bas : sens Marangani, centre : sens Aguas Calientes



La route asphaltée passant de l'autre côté du fond de vallée, le sentier est emprunté par les habitants eux-mêmes pour aller d'une communauté à une autre.

TAMPU (TAMBO) DE LURUKACHI

Ce *tampu*, situé dans le site stratégique que constitue la courbe de la vallée (voir carte du tronçon), jouait le rôle de porte de contrôle ainsi que de dernière étape de repos pour les voyageurs désirant passer le col de La Raya. C'était le *tampu* le plus important de l'époque coloniale du tronçon Cusco - La Raya (Ministerio de Cultura. Dirección regional de Cultura de Cusco, 2005).

Se trouvait aussi là une *waka* importante à l'époque inca. La *Casa-Hacienda de Luruqachi* s'est construite sur la zone à l'époque coloniale. C'est donc un site aux filiations à la fois pré-inca, inca, et post-inca.

SITE ARCHÉOLOGIQUE SUMAQ MARKA

Ce site est situé au sommet d'une petite montagne, c'est l'*Apu* local. Le site correspond à l'époque pré-inca et inca. On constate des ruines rectangulaires. Le site aurait eu une fonction résidentielle et cérémonielle.



2-2, Ocobamba, sens Marangani



2-2, Ocobamba, sens Marangani



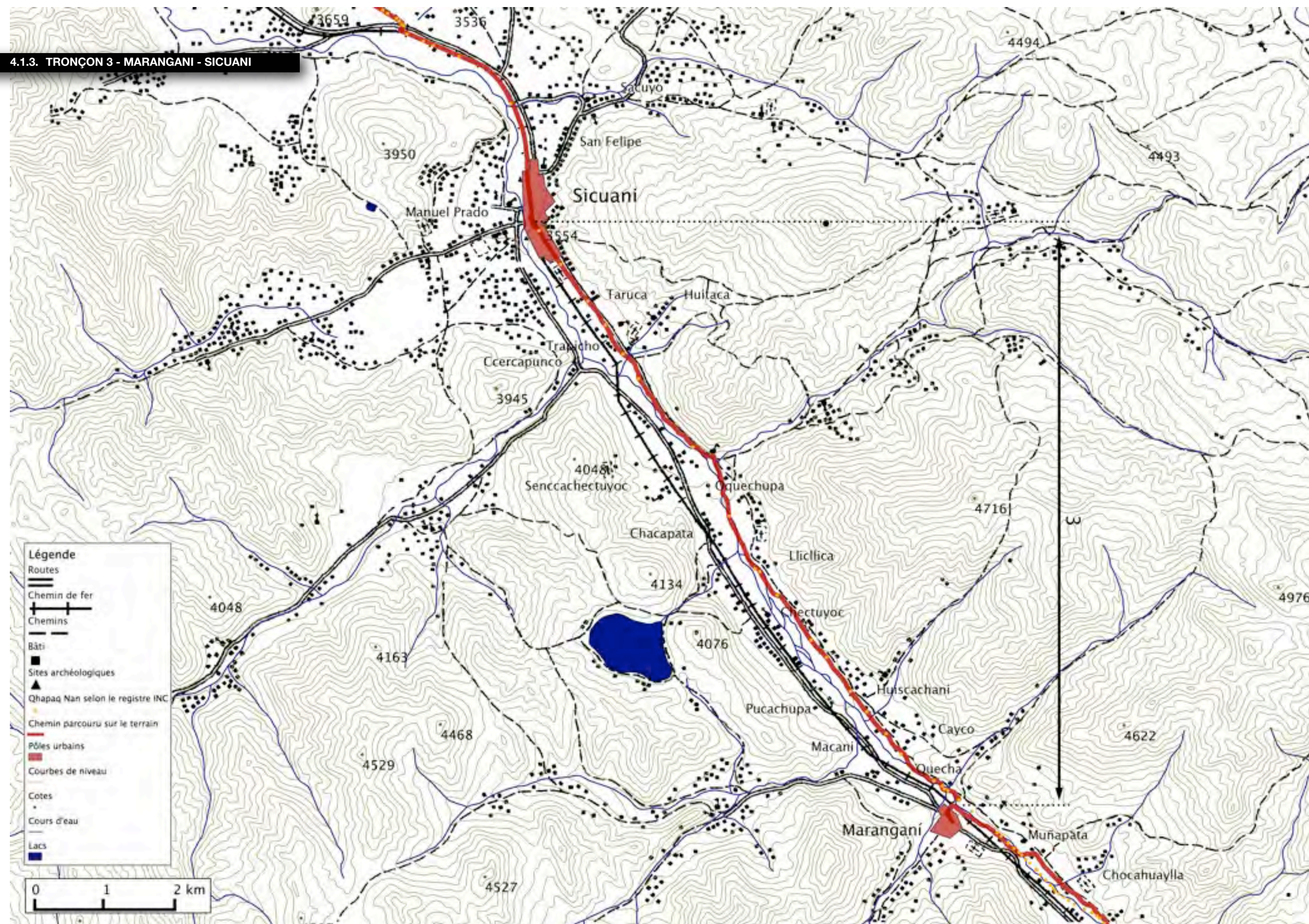
2-2, Mamuera - Marangani, sens Aguas Calientes



2-2, Mamuera - Marangani, sens Marangani

À l'approche de Marangani qui est située de l'autre côté de la rivière, se trouve dans le passage le terrain de football qui constitue un enclos du point de vue territorial.

4.1.3. TRONÇON 3 - MARANGANI - SICUANI



MARANGANÍ

La ville de Maranganí n'est pas traversée par le Qhapaq Ñan, elle se trouve de l'autre côté du fleuve et est traversée par la route.

TRONÇON 3

Le terrain de football de Maranganí constitue un véritable enclos qui coupe toute trace du chemin. On retrouve après celui-ci une route carrossable et on croit distinguer une trace du *Qhapaq Ñan* (bas).



3, Quecha, sens Maranganí



3, Cayco, sens Sicuani



3, Limite Cayco - Huiscachani, sens Sicuani

Le chemin passerait donc entre la route carrossable de campagne qui a été empruntée sur le terrain et le fleuve. Cette route de campagne continue alors entre les cultures et traverse quelques petites communautés et en

devient par endroits la desserte principale. La route n'étant pas proche des flancs de montagne, le sentiment d'ouverture est très grand.



3, Chauchapata, haut : sens Sicuani, bas : sens Maranganí



3, Oquechupa, vers la gauche sens Marangani, vers la droite sens Sicuani

Ce tronçon ne contient pas de sites de grand intérêt ni de caractéristiques singulières liées au chemin. L'itinéraire est cependant agréable à parcourir.

Le chemin traverse le petit pôle urbain de Trapiche (gauche) juste avant de s'approcher de Sicuani (bas).

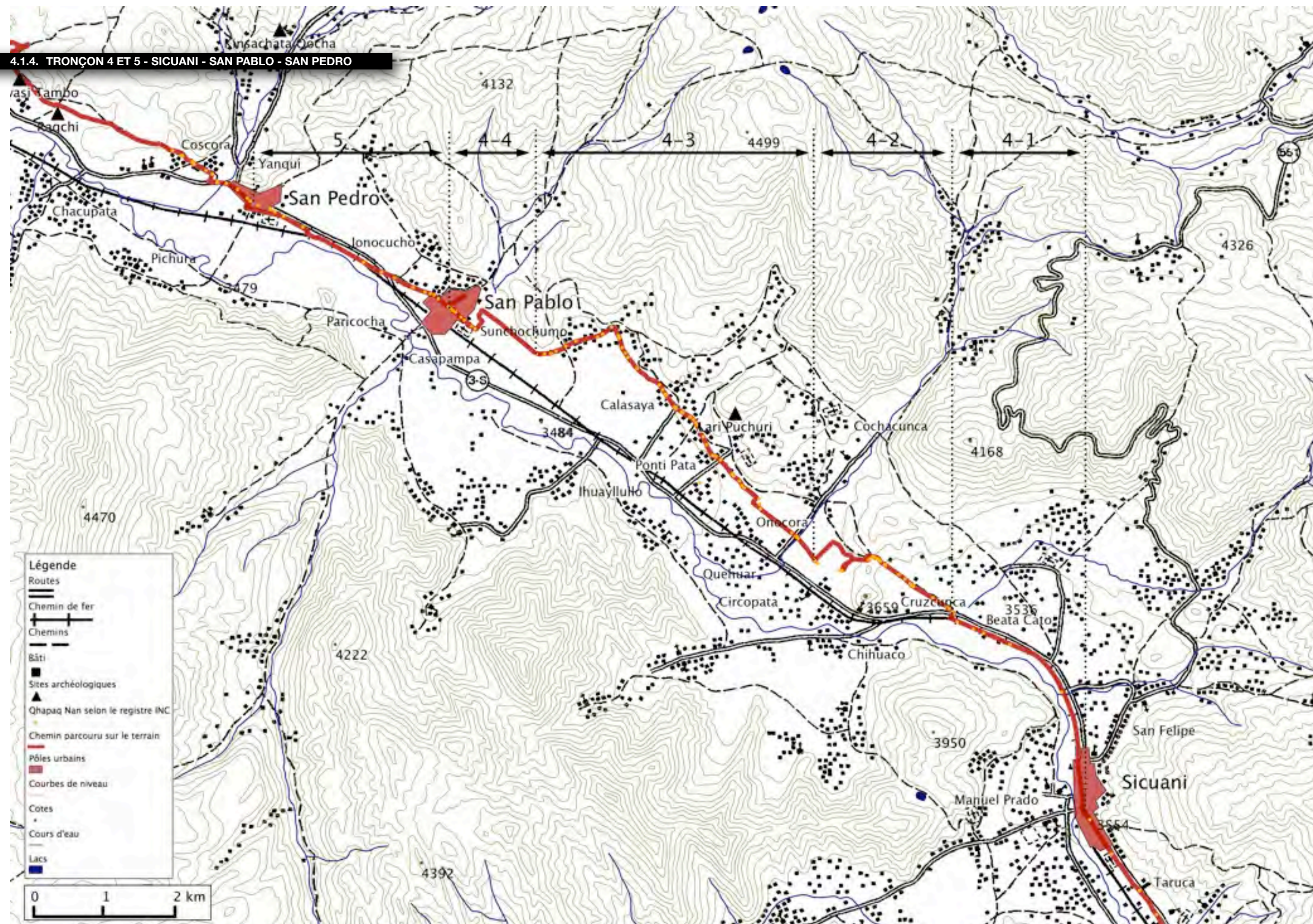


3, Trapiche, haut : sens Sicuani, bas : sens Marangani



3, Trapiche - Sicuani, sens Sicuani

4.1.4. TRONÇON 4 ET 5 - SICUANI - SAN PABLO - SAN PEDRO



SICUANI

La ville est divisée par le Vilcanota et un grand pont relie les deux parties. Le chemin passe très près de la *Plaza de Armas* sur la rive droite du fleuve alors que la route asphaltée passe dans l'autre partie. Comme dans beaucoup de pôles urbains le long du chemin, le développement qui eut lieu à l'époque autour du chemin inca puis espagnol se fait maintenant plus le long de la route asphaltée, ce qui engendre un problème d'activité sur la *Plaza de Armas*, une décentralisation qui se matérialise par un nouveau développement linéaire le long de cet axe asphalté.

Sicuani était un *tampu*. Selon les différents chroniqueurs qui en font référence, on peut retrouver divers noms comme Chicuana, Sicoana ou encore Chiquana, Ciquyani. De nombreux chemins se croisaient en ce lieu, allant notamment vers les grands villages de Qolla comme Canas et Espinar ou vers les vallées de Marcapata, route empruntée pour aller aux mines de Potosí. Le chemin inca fût d'ailleurs appelé « *camino real de Potosí* » à l'époque coloniale, sur un tronçon qui va de Sicuani jusqu'à Urcos.



Sicuani

TRONÇON 4-1

Le premier tronçon en partant de la plaza de Armas rejoint la route principale asphaltée jusqu'à y sortir un moment donné vers une colline sur la droite.



4-1, Sicuani, haut et centre : sens Sicuani, bas : sens San Pablo



4-1, Sicuani, sens Sicuani

Remarque sur la symbolique

On retrouve dans beaucoup d'endroits ces inscriptions « gravées » dans la montagne, évoquant publicités, organisations, université. C'est une version naturelle et paysagère de l'enseigne publicitaire que l'on connaît. Cette méthode tire parti du relief et est sans doute plus efficace qu'un panneau publicitaire et meilleur marché, même si les inscriptions se situent parfois dans des endroits étonnamment inaccessibles.

On ne va pas passer du temps à critiquer les points négatifs et positifs de cette pratique et d'analyser comparativement les impacts et les caractéristiques de ces inscriptions avec les panneaux publicitaires de chez nous. L'analyse quantitative des symboles visuels sort aussi du cadre de cette étude.

En tous cas, le fait de constater ce moyen de communication dans les différents centres urbanisés de la zone d'étude et y compris à Cusco permet de comprendre la présence visuelle du paysage. Les montagnes environnantes ont en effet, non seulement un affichage visuel permanent et au-delà des dispositifs urbains, mais aussi une forte présence spatiale perçue de manière sensorielle.

TRONÇON 4-2

Le chemin suit une route de campagnes à travers champs et maisons de paysans avec une colline en point de mire.



4-2, Cruzcunca, sens San Pablo

Il gravit ensuite cette colline d'où le point de vue est très ouvert des deux côtés. Les traces du chemin se perdent par contre dans la montée.



4-2, Cruzcunca, sens Sicuani



4-2, Cruzcunca - Onocora, sens San Pablo

La descente débouche sur une route carrossable. Le registre nous indique pourtant que le chemin traverse les champs. Aucune trace n'est visible à part un début devant les champs (haut). Un détour a dû être emprunté afin de retrouver le chemin au milieu des champs.

TRONÇON 4-3

Le chemin retrouvé se dirige vers la petite communauté de Onocora au loin. Des habitants transitent par ce chemin. On peut voir des restes du pavement en pierre.

La route continue à travers les campagnes et passe par différentes petites communautés.



4-3, Onocora, sens San Pablo



4-3, Onocora, haut et centre : sens San Pablo, bas : sens Sicuani



4-3, Sunchuchumu, sens San Pablo

On peut parfois voir quelques restes du chemin original comme des murs latéraux ou empièvements. Le tracé arrive finalement jusqu'à la route asphaltée où se trouve une église coloniale.



4-3, haut : Lari, sens San Pablo, bas : Sunchuchumu, sens San Pablo



TRONÇON 4-4

La route a d'abord été suivie, mais le tracé selon le registre semblait passer à gauche de la route, près du cimetière. Passage difficilement accessible sans traces apparentes mais débouchant sur un large chemin avec restes de murs latéraux menant à la *Plaza de Armas* de San Pablo.

A droite, un amas d'ordure dans un lieu peu accessible et caché.



4-4, San Pablo, haut et centre : sens San Pablo, bas : sens Sicuani



4-4, San Pablo, sens San Pablo



San Pablo, Plaza de Armas

SAN PABLO

Le chemin arrive directement sur la *Plaza de Armas* et la traverse. La route asphaltée passe parallèlement plus loin. Encore une fois, le développement contemporain est du type linéaire autour de la route au détriment de l'activité sur la *Plaza de Armas*.



5, San Pablo, sens San Pedro

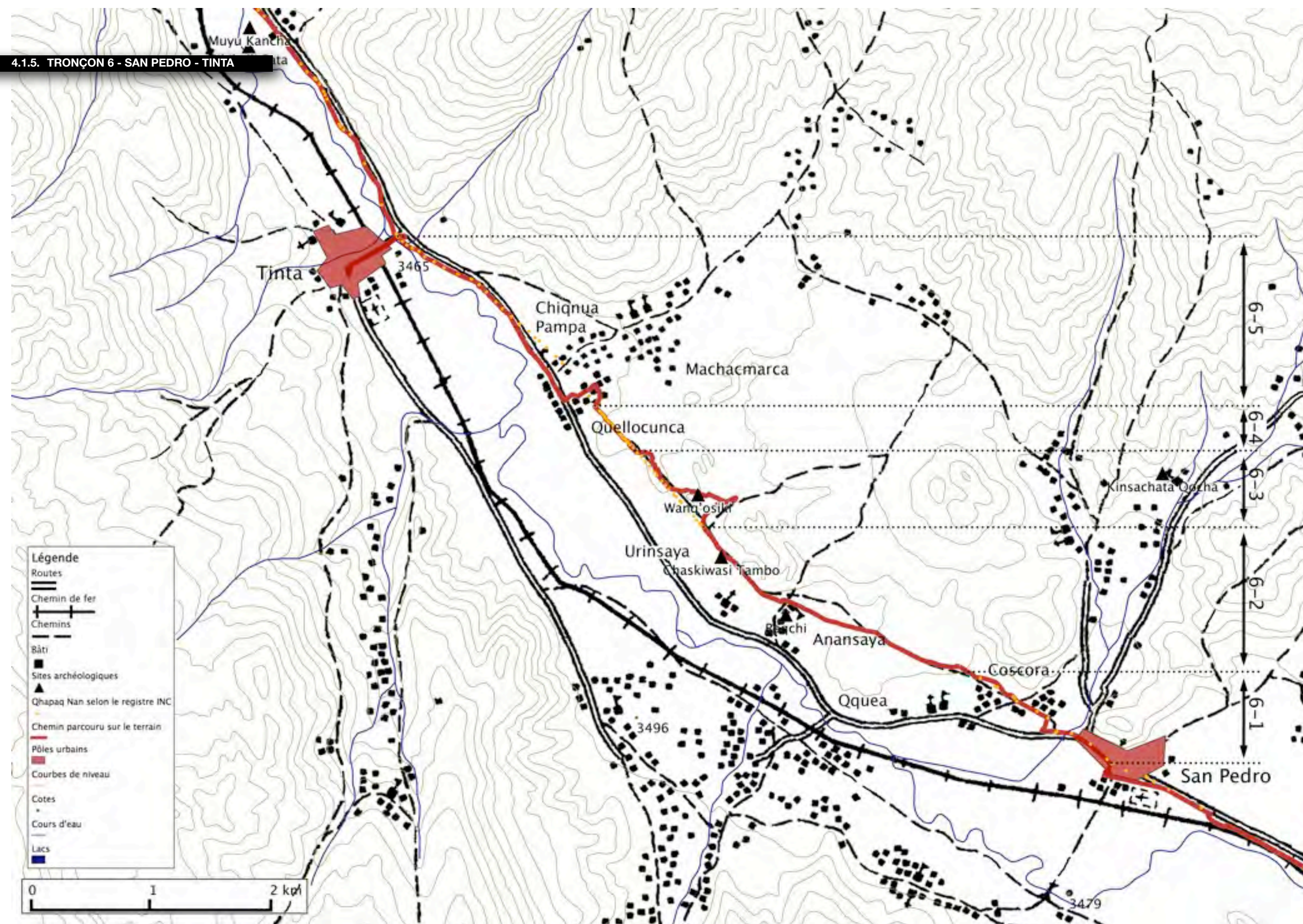
TRONÇON 5

Le tronçon 5 n'est pas très long et joint les villages de San Pablo et de San Pedro parallèlement à la route asphaltée.



5, sens San Pedro

4.1.5. TRONÇON 6 - SAN PEDRO - TINTA





San Pedro, approche depuis San Pablo

SAN PEDRO

À l'approche de San Pedro, on voit un mur entourant la ville avec des inscriptions prônant des lieux d'intérêt touristique. En effet, San Pedro se trouvant près du site archéologique très visité de Raqchi, il bénéficie d'un tourisme relatif. Dans la ville même, une source est connue et visitée par les locaux pour ses vertus médicinales.

Le chemin parcouru est appelé *Inka Ñan* dans cette région, il passe par le fameux site de *Raqchi*. Ce chemin fut probablement abandonné à l'époque coloniale pour cause d'impraticabilité et un autre chemin a dû être construit de Tinta à Sicuani en suivant la route actuelle. Cela peut expliquer pourquoi ce tronçon est si bien conservé.

Le vrai nom du village est en fait *San Pedro de Cacha*. Il a ainsi été renommé à l'époque coloniale. En fait, il s'appelait *Cacha* avant l'époque coloniale.

SOUS-TRONÇON 6-1

Le chemin semble aussi passer par la *Plaza de Armas* de San Pedro même si les traces ne sont pas évidentes. Il continue ensuite par la rue *4 de Julio*. À partir d'un certain moment, on commence à voir des pierres de type volcanique, ce qui annonce le tronçon suivant (droite).



San Pedro, Plaza de Armas



6-1, San Pedro, sens Tinta



6-1, San Pedro, sens Tinta



6-1, San Pedro, sens Tinta

SOUS-TRONÇON NOMINABLE 6-2-QEA-RAQCHI-MACHAQMARKA

Ce tronçon nominable est un des plus agréables à cheminer de la zone d'étude. C'est aussi un des mieux conservés. Il est fort intéressant par la présence du fameux site archéologique de *Raqchi* qui lui est lié.

Le tronçon situé entre Machaqmarka et San Pedro de Cacha est appelé par les locaux l'Inka Ñan.



6-2, site archéologique de Raqchi, sens Tinta

• CHEMINEMENT VERS TINTA

Le chemin est délimité par des murs latéraux et des restes de l'empierrement de la chaussée. Les blocs de pierres présents rendent même la marche difficile.

Le chemin monte d'abord dans les bois en serpentant jusqu'à arriver sur un petit plateau très dégagé puis continue tout droit en direction de *Raqchi*.



6-2, séquence de plans, sens Tinta

Raqchi

Lorsque la vue impressionnante sur Raqchi apparaît enfin, la descente s'amorce.



6-2, séquence de plans, sens Tinta

SITE ARCHÉOLOGIQUE DE RAQCHI

Le site de *Raqchi* (qui signifie « poterie » en quechua) contient le reste du mur central du temple inca dédié à Viracocha, le créateur du monde et dieu principal inca. Ce temple, qui serait le plus grand jamais construit par les incas, avait en fait une forme triangulaire avec deux énormes pans de toiture dont le faîte reposait sur le mur central haut de 8 mètres, que l'on voit sur la photo ci-dessous. C'est une des rares constructions importantes en adobe de cette région, la pierre étant souvent utilisée dans les montagnes tandis que l'on trouvait l'adobe plutôt sur la côte. Selon les hypothèses, il est probable que les deux pans de toiture reposaient sur des colonnes à l'extérieur et que le temple fut même ouvert. C'était un bâtiment à l'architecture originale, différent de ce qu'on peut voir habituellement dans les sites incas. Le site était associé au volcan *Kinsachata* qui était une grande *waka* et était entouré d'une muraille avec deux portes par lesquelles passait le *Qhapaq Ñan*. Le lieu était donc très important à l'époque inca. Un pèlerinage jusqu'à Cacha était d'ailleurs pratiqué au solstice d'été. Certains auteurs (Molina, 1947-1952) évoquent même la tradition d'un pèlerinage allant jusqu'à La Raya, ce qui ajoute une valeur à notre zone d'étude en tant qu'itinéraire culturel (Dammert Ego Aguirre, 2007).

Le temple inca était accompagné de diverses structures, telles que *qolqas*, sortes d'entrepôts de biens alimentaires. Le site a joué sans aucun doute un grand rôle dans l'organisation territoriale du *Qollasuyu*.

À l'époque coloniale, le site fut abandonné suite à la réduction des *ayllus* dans les villages de San Pedro et de Tinta. Par suite, la zone fut repeuplée et une église fut construite (haut) en plein sur le *Qhapaq Ñan* abandonné.



6-2, Raqchi, sens Tinta

Le parc archéologique de *Raqchi* est exploité touristiquement, c'est un des grands arrêts des bus touristiques faisant le trajet Cusco - Puno. On notera tout particulièrement que le bout de chemin emprunté par les touristes en est victime, il présente des traces évidentes d'usure (bas).



6-2, Raqchi, sens Tinta



6-2, Raqchi - Chaskiwasi Tambo, sens Tinta



6-2, Raqchi - Chaskiwasi Tambo, sens Tinta

Le chemin continue après *Raqchi*, monte quelques escaliers bordés de murs latéraux pour enfin arriver au site archéologique de *Chaskiwasi Tambo*.

SITE ARCHÉOLOGIQUE DE CHASKIWASI TAMBO

Le site de *Chaskiwasi Tambo* fut probablement en réalité le *tampu* de Cacha. Son état est la ruine, sauf une partie qui a été restaurée par l'INC.



6-2, site archéologique de Chaskiwasi Tambo



6-2, séquence de plans, sens San Pedro

- CHEMINEMENT VERS SAN PEDRO
Dans ce sens, le chemin approche de *Chaskiwasi Tambo* en passant à sa gauche puis continue et descend jusqu'à *Raqchi*.



6-2, *Chaskiwasi Tambo*, sens San Pedro



6-2, approche de *Raqchi*, sens San Pedro

Après avoir passé *Raqchi*, le chemin surélevé continue, puis monte une colline. Des restes d'escaliers authentiques sont visibles, en plus des murs latéraux.



6-2, séquence de plans, sens San Pedro

Le chemin continue ensuite à plat sur la hauteur. Il redescends finalement en serpentant en devenant très caillouteux.



6-2, séquence de plans, sens San Pedro

SOUS-TRONÇON NOMINABLE 6-3 MACHAQMARKA-RAQCHI-QEA

Ce tronçon est aussi nominable mais n'est pas du tout accessible puisqu'il est enseveli par les cultures. On peut voir le tracé des murs latéraux toujours présents au milieu des champs.

Il a été difficile de trouver un itinéraire alternatif afin de découvrir le tronçon suivant sur le terrain, ce passage étant vraiment bloqué par les cultures. Des grands détours ont du être pris.



6-3, restes de murs latéraux dans les champs, haut : sens Tinta

- CHEMINEMENT VERS TINTA

Le chemin, après avoir traversé les cultures dans le tronçon précédent, remonte et continue en hauteur. Il redescend après la colline, directement dans des propriétés d'habitants associées à des cultures.

Le chemin présente sur ce tronçon les mêmes caractéristiques que le début du tronçon 6-2.



6-4, séquence de plans, sens Tinta

SOUS-TRONÇON NOMINABLE 6-4 MACHAQMARKA-RAQCHI-QEA

Ce tronçon n'est pas facilement accessible, ses extrémités sont fortement liées à des propriétés d'agriculteurs et des habitations.

- CHEMINEMENT VERS SAN PEDRO



6-4, séquence de plans, sens San Pedro, bas : traces des murs latéraux dans les cultures

	Type 1	Type 2	Type 3
Type de chemin	Dégagé avec murs latéraux	Empierrement, affleurement rocheux	Surélevé
Type de tracé	Sinueux	Sinueux	Rectiligne
Technique constructive	Mixte terre / pierre	Mixte terre / pierre	Mixte terre / pierre
Présence de murs latéraux	Oui	Parfois	Non
Facteurs de détérioration	Intempéries, usure, activités agricoles associées	Intempéries, flore, usure	Intempéries, flore, développement urbain
État de conservation	Mauvais	Moyen	Mauvais

Le tableau ci-dessus (Ministerio de Cultura. Dirección regional de Cultura de Cusco, 2011b) récapitule les caractéristiques des trois types de chemin du tronçon nominable (qui figurent à droite) qui regroupe les tronçons 6-2, 6-3, 6-4.

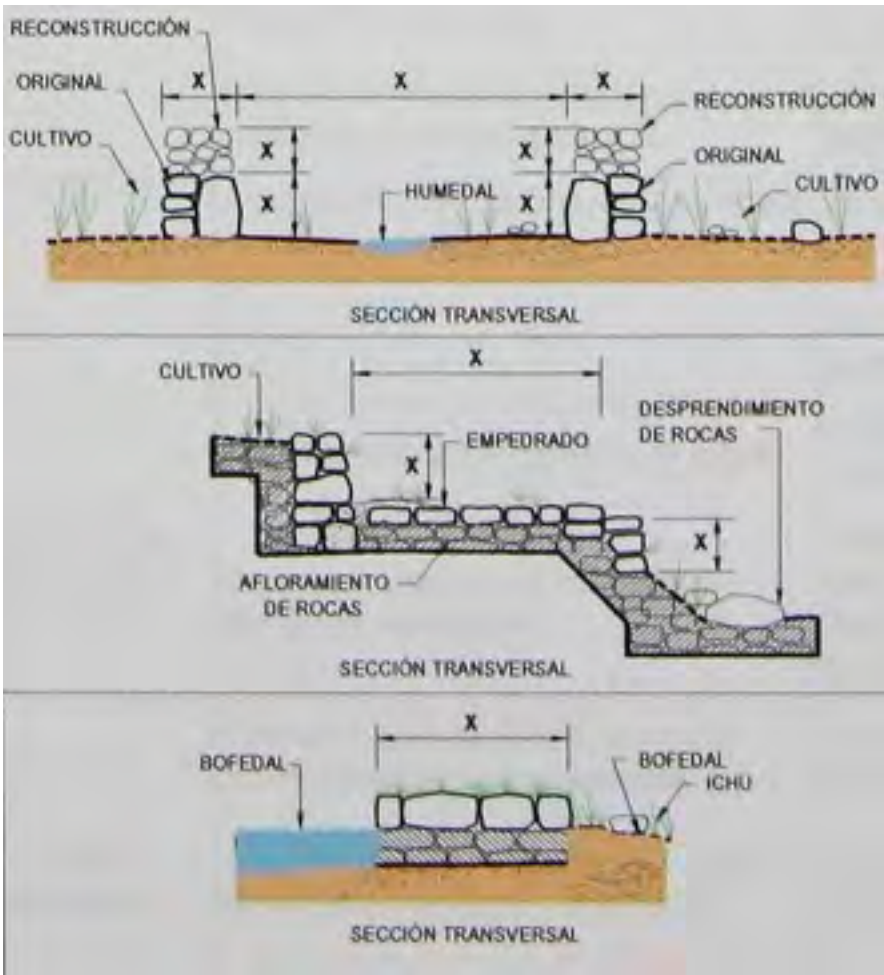


Schéma des types de chemins effectué par le Ministerio de Cultura (2011b).

De haut en bas, types 1, 2 et 3.

SOUS-TRONÇON 6-5
 Le chemin traverse ensuite la petite communauté de Machaqmarka, sans trace évidentes. Le tracé finit par rejoindre la route asphaltée et la traverse pour suivre une petite route secondaire jusqu'à arriver à Tinta. Cette route entre dans Tinta en longeant la rive droite du fleuve.

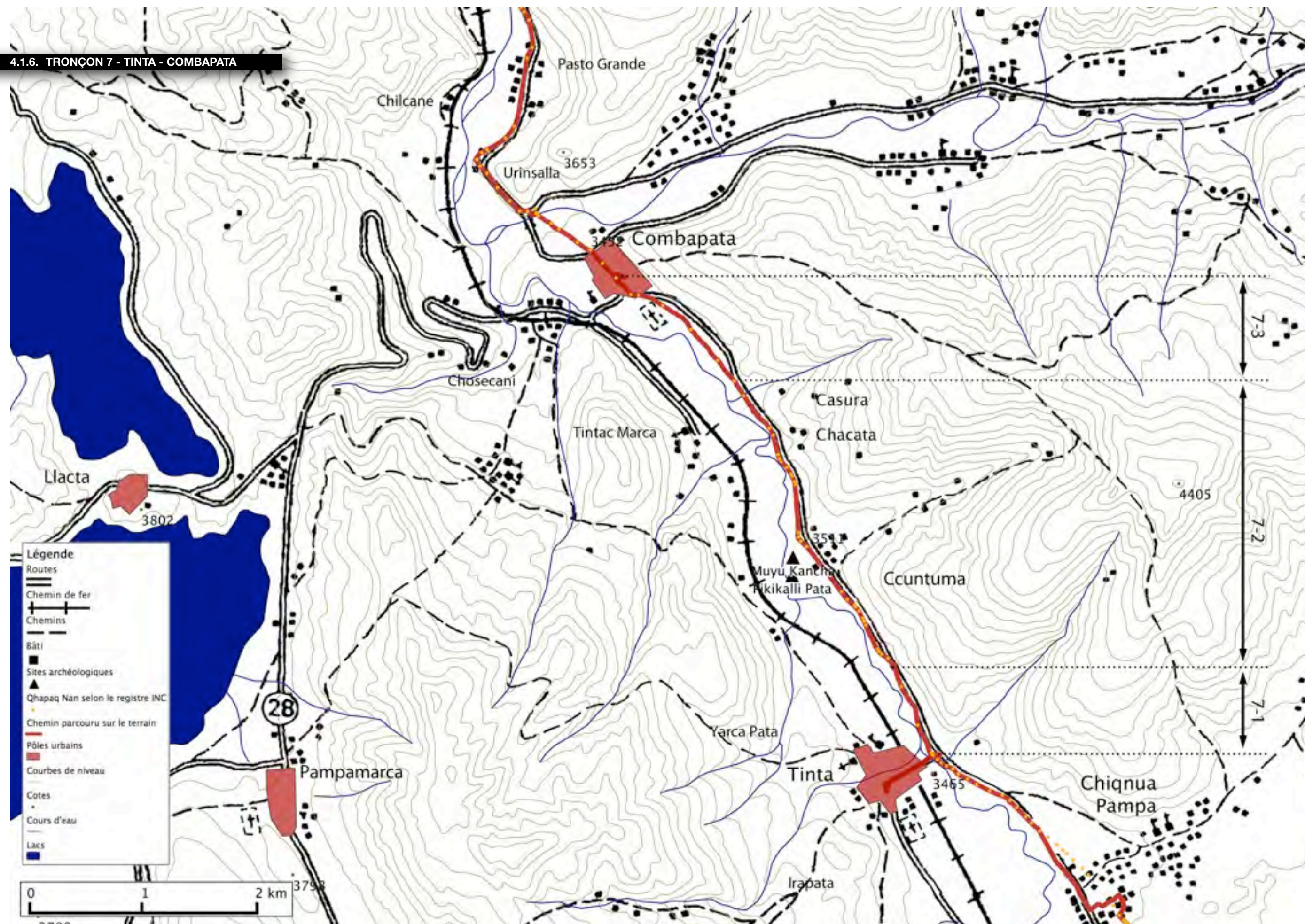


6-5, Machaqmarka, sens Tinta



6-5, Machaqmarka, sens Tinta

4.1.6. TRONÇON 7 - TINTA - COMBAPATA





Tinta, sens San Pedro, « À Tinta les alphabétisés avancent avec l'éducation continuée, inscris-toi! », « Avec l'éducation continuée à Tinta, ton opportunité de continuer à apprendre, inscris-toi! »



7-1, sens Combapata



7-1, sens Tinta

TINTA

Le centre de la ville de Tinta se trouve sur la rive gauche du fleuve, le chemin inca continuant en longeant la rive droite. Le chemin ne passe donc pas par la *Plaza de Armas*, la route asphaltée se trouvant elle encore plus à droite.

On remarque des inscriptions sur les murs évoquant l'alphabétisation et l'éducation dans les villages où les paysans sont parfois très peu ou pas du tout instruits. On en retrouve dans la plupart des villes traversées lors de cette étude. Ces inscriptions sont l'oeuvre du ministère de l'éducation.

SOUS-TRONÇON 7-1

Ce tronçon sort de Tinta en suivant une route de campagne. Il n'y a pas de preuves visibles du *Qhapaq Ñan*.



7-2, haut : sens Combapata, bas : sens Tinta

7-3, haut : sens Combapata, bas : sens Tinta



7-2, pont colonial effondré

SOUS-TRONÇON 7-2

Le chemin rejoint la route et la suit tout le long de ce tronçon. Il n'y a pas de preuves. Le paysage est cependant intéressant.

On remarque la présence d'un pont de l'époque coloniale, en ruine (gauche). Il s'est écroulé par la suite de l'action du fleuve durant les années, avant que des mesures de protection puissent avoir été prises.

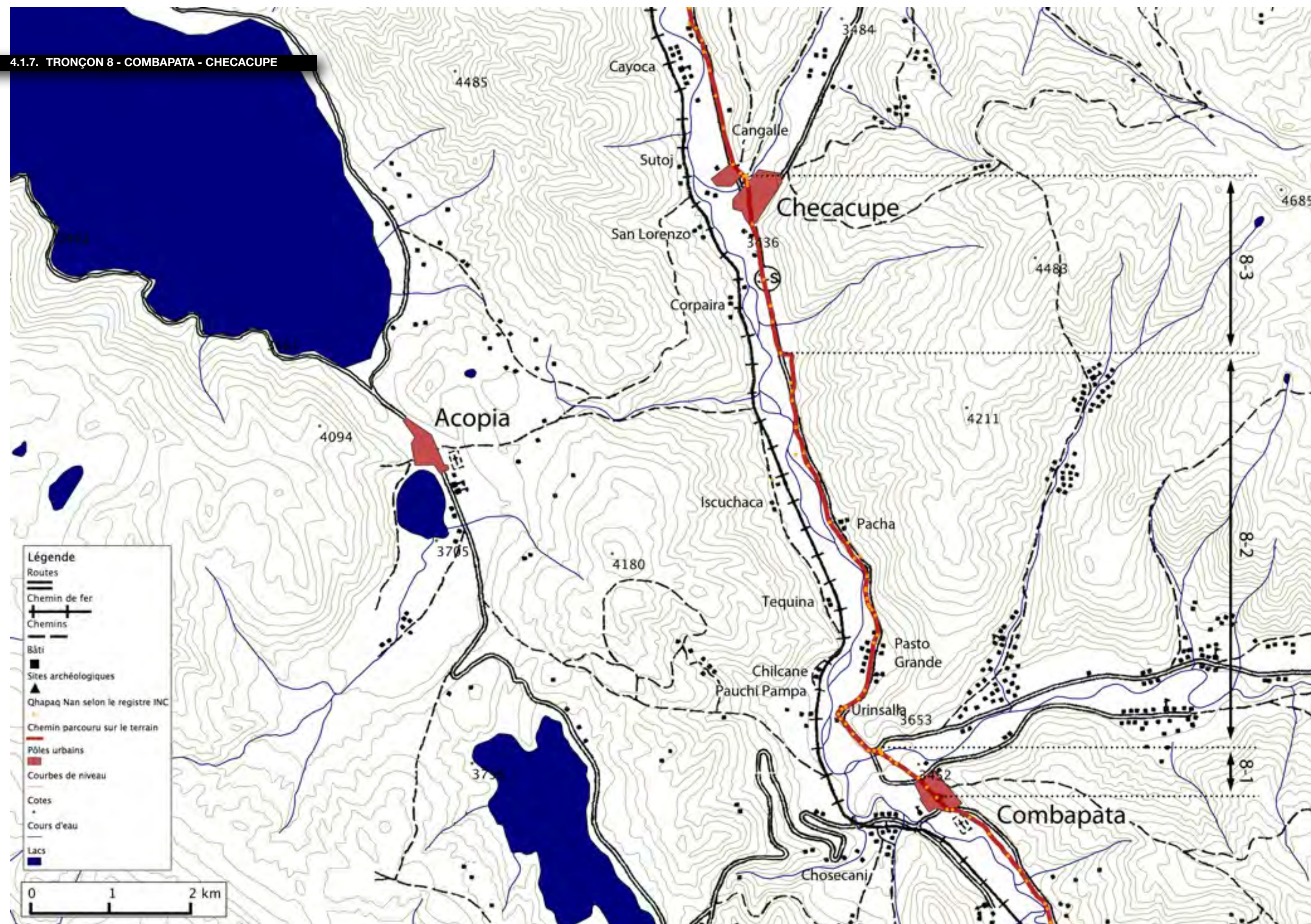
SOUS-TRONÇON 7-3

Le tracé sort de la route asphaltée pour suivre une route de campagne jusqu'à entrer dans la ville de Combapata en passant devant un lieu où se déroulent les foires agricoles, une activité très présentes dans la région.



7-3, approche de Combapata

4.1.7. TRONÇON 8 - COMBAPATA - CHECACUPE





Combapata, Plaza de Armas

COMBAPATA

La ville et *tampu* de Combapata, étant située dans un lieu stratégique, constituait un centre articulateur de chemins. Un chemin allait vers les villages d'Acomayo, Pampamarca, Tungasuca et Yanaoca. Pour ces villages, Combapata constituait une porte d'entrée vers les vallées de Markapata et de Paucartambo.

Le tracé passe par la plaza de Armas et continue jusqu'à croiser la route asphaltée.

SOUS-TRONÇON 8-1

Le tracé continue tout droit et descend vers les ponts de Combapata. On peut voir une installation urbaine en escalier avec différents bancs (bas, gauche).

On arrive alors aux trois ponts de Combapata, chacun d'une époque différente, inca, coloniale et moderne, aligné l'un derrière l'autre parallèlement.



8-1, Combapata, sens Checacupe



8-1, Combapata, sens Checacupe, les trois ponts, de gauche à droite : pont contemporain, pont colonial, pont inca



8-1, Combapata, pont inca

LE PONT INCA

Du pont inca, il ne reste que les piliers ayant servi à soutenir le pont suspendu fait à base de fibres tressées. On peut voir aussi la fosse ayant servi d'ancrage dans le sol.

Un projet intéressant a lieu dans la région. Un pont suspendu de ce type, le pont Q'eswachaka est reconstruit chaque année selon les méthodes ancestrales de construction (droite). Les populations environnantes s'unissent dans une oeuvre sociale pour reconstruire le pont. Ainsi, chaque famille tisse une partie du pont et l'ensemble est assemblé par la suite. Cette pratique est intéressante du point de vue conservation puisqu'un tel pont se doit d'être reconstruit chaque année. C'est une manière intelligente de conserver le patrimoine du pont, en y intégrant le patrimoine immatériel que constitue sa construction, tout en impliquant et unissant la population.



Processus de reconstruction traditionnelle du pont Q'eswachaka, (Saavedra, 2010)



8-1, Combapata, pont inca

LE PONT COLONIAL

Le pont colonial à deux arches est sans doute le plus connu. Il a été mis en valeur et restauré par l'INC. Il est couramment appelé « puente de Combapata ». Il est pratiqué par les piétons.



8-1, Combapata, pont colonial, plaque de l'INC indiquant la restauration



8-1, Combapata, pont colonial



8-1, Combapata, pont colonial

LE PONT CONTEMPORAIN

Le pont contemporain est un pont en treillis métallique standardisé, on en retrouve des semblables, si pas identiques, dans de nombreuses villes du parcours.



8-1, Combapata, pont contemporain



8-2, sortie de Combapata, sens Checacupe



8-2, Tequina, sens Checacupe

SOUS-TRONÇON 8-2

Le tracé rejoint la route asphaltée après le pont et continue longtemps en suivant la route. Il n'y a pas de traces de chemin. On remarque de temps en temps la présence de ponts piétonniers qui donnent l'accès à des petites communautés se situant de l'autre côté du Vilcanota.

SOUS-TRONÇON 8-3

Le tracé sort finalement de la route pour suivre une route de campagne jusqu'à Checacupe (bas).



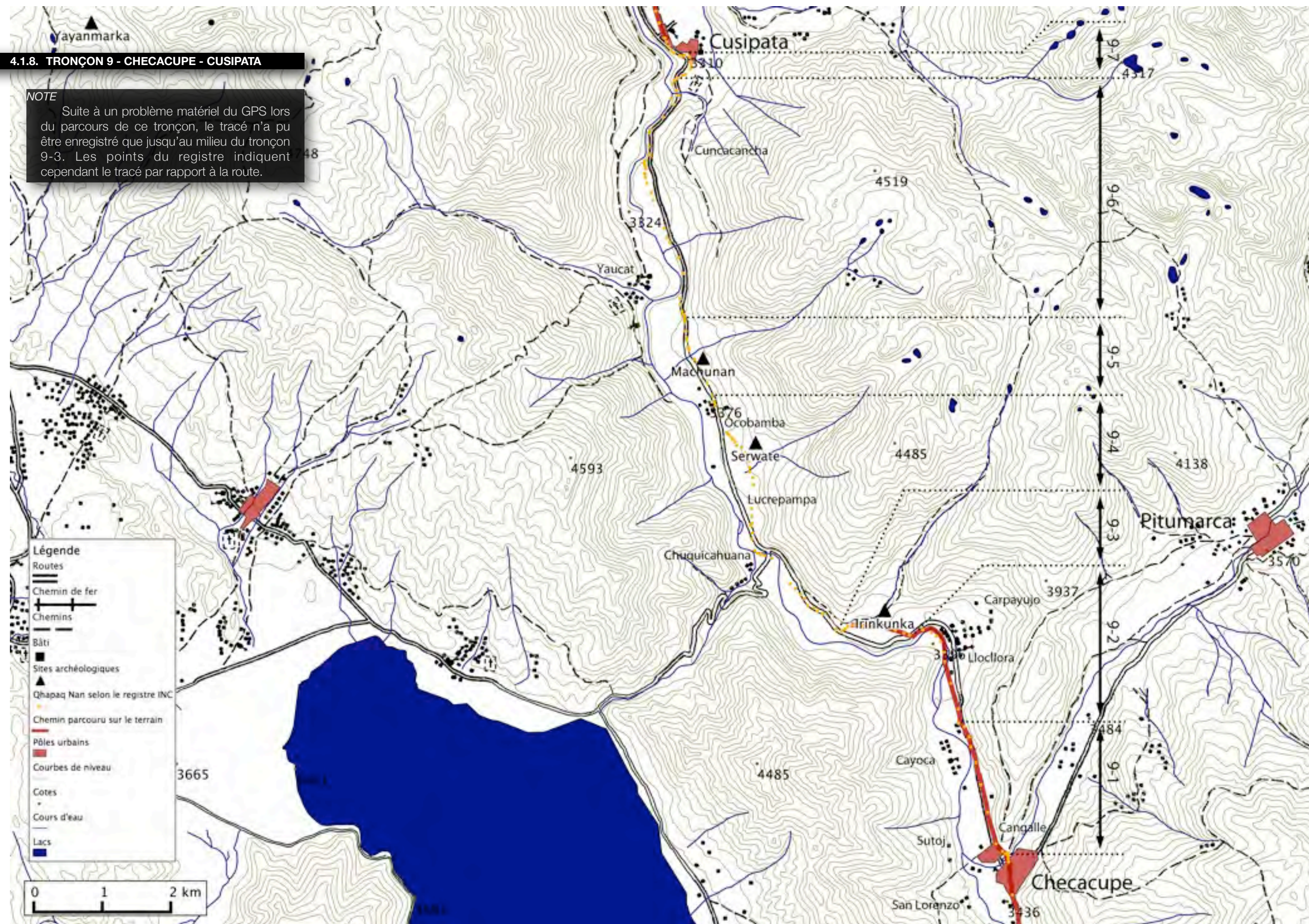
8-2, Iscuchaca, sens Checacupe

8-3, sens Checacupe, bas : approche de Checacupe

4.1.8. TRONÇON 9 - CHECACUPE - CUSIPATA

NOTE

Suite à un problème matériel du GPS lors du parcours de ce tronçon, le tracé n'a pu être enregistré que jusqu'au milieu du tronçon 9-3. Les points du registre indiquent cependant le tracé par rapport à la route.





Checacupe, Plaza de Armas

CHECACUPE

À Checacupe se trouve aussi un pont colonial construit juste à côté des restes d'un pont inca. À cet endroit bifurque un chemin vers Pitumarca et la vallée de l'Ausangate, et un autre vers le tambo de Cangalli. Ce tambo est situé juste un peu au Nord de Checacupe. Le nom de Cangalli vient d'un *ayllu* qui a été réduit, avec bien d'autres, au village de Checacupe.

SOUS-TRONÇON 9-1

Le chemin suit alors une rue sortant de Checacupe, jusqu'à rejoindre la route principale (bas). Il suit ensuite cette route le long de ce tronçon.



Checacupe, pont colonial



9-1, sortie de Checacupe, sens Cusipata

SOUS-TRONÇON 9-2

Le chemin sort de la route asphaltée pour suivre une route de campagne desservant le petit village de Lloqllora.



9-2, Lloqllora, sens Cusipata



9-2, Lloqllora, sens Cusipata

Plus loin, on aperçoit dans la courbe un groupe de touristes se préparant à descendre le Vilcanota en *rafting* (droite).

SITE ARCHÉOLOGIQUE D'IRINKUNKA

Ce site se trouve au sommet de la colline non loin de Lloqllora. Il contient principalement des restes de structures funéraires et des terrasses. La fonction fut productive et cérémonielle. La filiation est préinca et inca.



9-2, Lloqllora, touristes pratiquant du rafting



9-3, Lloqllora - Chuquicahuana, sens Checacupe

SOUS-TRONÇON 9-3

Le chemin traverse alors la route asphaltée et grimpe dans un petit chemin d'où le point de vue est intéressant des deux côtés. Il débouche cependant sur une zone de cultures complètement impraticable, la route asphaltée passant en contrebas.

SOUS-TRONÇON 9-4

Le chemin rejoint la route et continue jusqu'à la communauté d'Ocobamba. Le registre semble indiquer que le chemin passait par le bois d'eucalyptus (tout à droite), près du site archéologique de Serwate, pour arriver à Ocobamba par le haut. Ce passage est difficilement accessible.



9-3, Lloqllora - Chuquicahuana, sens Cusipata



9-4, Chuquicahuana, sens Cusipata



9-4, Chuquicahuana - Ocobamba, sens Cusipata



SOUS-TRONÇON NOMINABLE 9-5 - OCOBAMBA NORD - YAUCAT

- CHEMINEMENT VERS CUSIPATA

Le chemin grimpe d'abord dans les cailloux et arrive sur une hauteur où le revêtement change. Le chemin jouit là de vues dégagées. À la fin du tronçon, le chemin redescend jusqu'à rejoindre la route asphaltée.

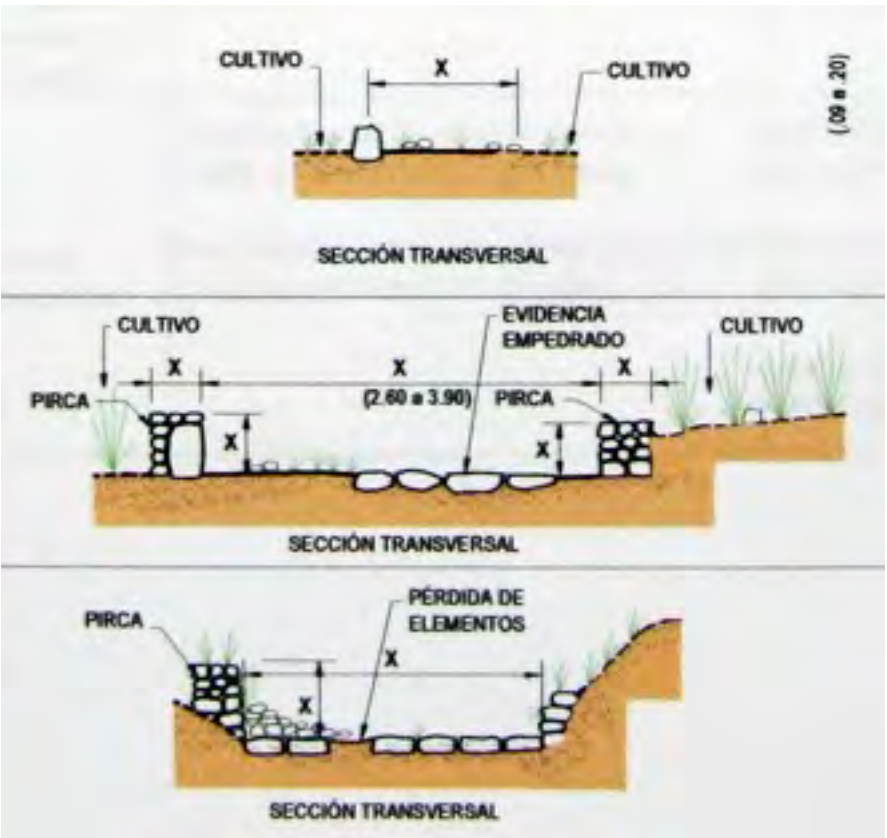
9-5, séquence de plans, sens Cusipata



9-5, séquence de plans, sens Cusipata

Le tableau à droite (Ministerio de Cultura. Dirección regional de Cultura de Cusco, 2011b) reprend les caractéristiques des types de chemin de ce tronçon, figurés dans les schémas qui les accompagnent.

	Type 1	Type 2	Type 3
Type de chemin	Dégagé	Avec murs latéraux	Avec empierrement
Type de tracé	Rectiligne	Sinueux	Sinueux
Technique constructive	Tracé simple	Mixte terre / pierre	Mixte terre / pierre
Présence de murs latéraux	Non	Oui	Parfois
Facteurs de détérioration	Intempéries, flore, faune	Intempéries, fragilité, flore, faune	Intempéries, fragilité, flore, faune
État de conservation	Moyen / Mauvais	Moyen	Moyen / Mauvais
Mesures de protection actuelles	Inexistantes	Inexistantes	Inexistantes



Schémas des types de chemin actuel par le Ministerio de Cultura (2011b), de haut en bas , types 1, 2 et 3

- CHEMINEMENT VERS CHECACUPE



9-5, séquence de plans, sens Cusipata

SOUS-TRONÇON 9-6

Le tronçon précédent débouche sur la route asphaltée en face du petit village de Yaucat (bas).

Le chemin continue par la route où l'on peut observer le genre de dégâts occasionnés par la construction de la route dans le paysage. Il suffit d'observer les énormes déblais sur la première photo à droite.



Yaucat



9-6, Yaucat, sens Cusipata



9-6, Yaucat - Cusipata, sens Cusipata

Se trouve sur ce tronçon un deuxième péage. La route continue en suivant le tracé sinueux de la vallée et du Vilcanota.



9-6, Yaucat - Cusipata, sens Cusipata



9-7, approche de Cusipata

SOUS-TRONÇON 9-7

À un moment donné, le chemin quitte la route asphaltée et suit un chemin de terre se dirigeant vers l'intérieur de Cusipata.



9-7, approche de Cusipata

Le chemin monte en gardant le temple en point de mire.



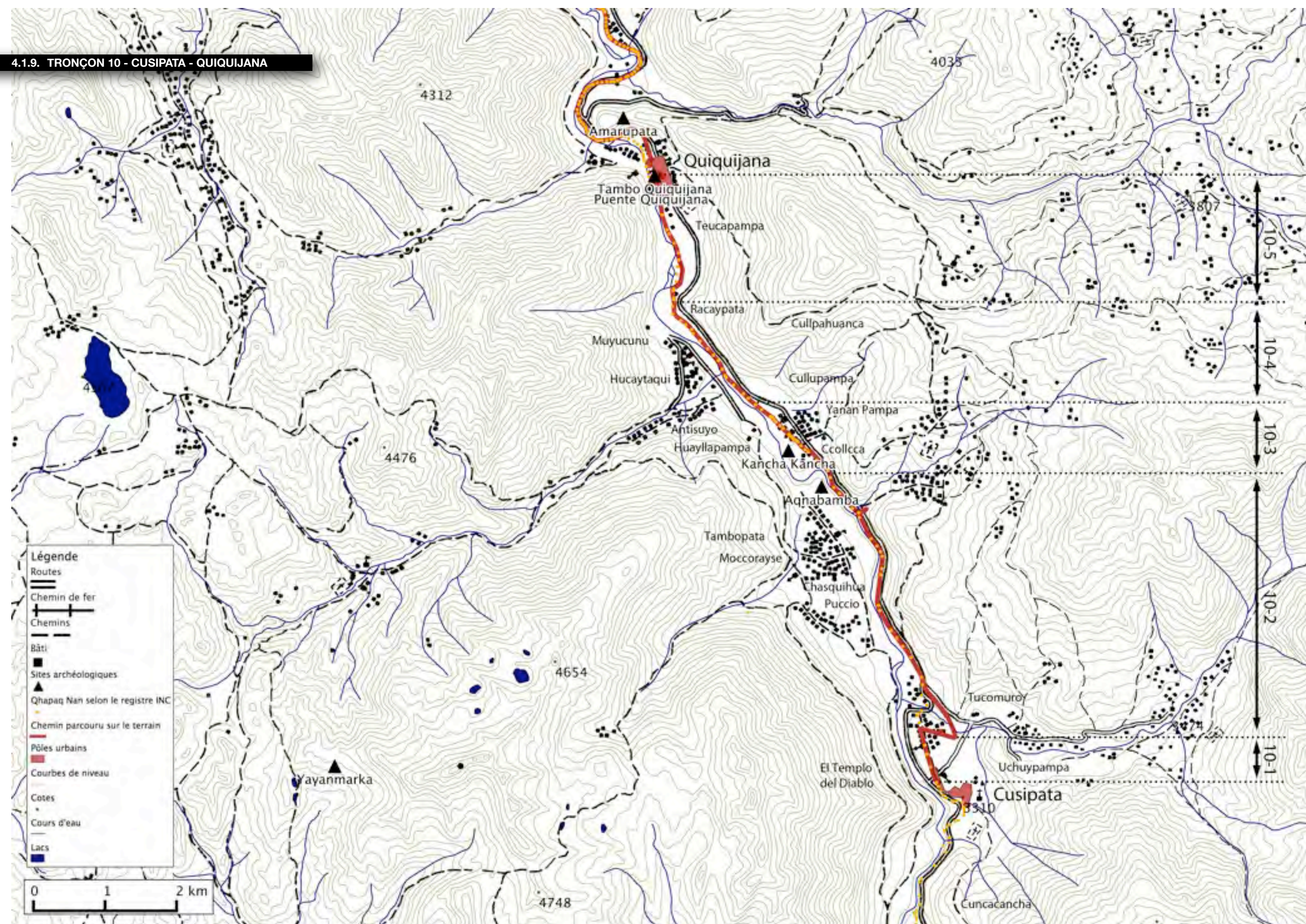
9-7, temple de Cusipata

Arrivé au temple, il suffit de se retourner pour admirer le superbe point de vue qu'il constitue.



Cusipata, Vue du temple, sens Checacupe

4.1.9. TRONÇON 10 - CUSIPATA - QUIQUIJANA





Cusipata, Plaza de Armas



10-1, sortie de Cusipata, sens Quiquijana

CUSIPATA

Le chemin continue depuis le temple jusqu'à la *Plaza de Armas* de Cusipata. Ce village, situé sur une hauteur et encerclé des montagnes imposantes, jouit d'une sensation spatiale particulière, même depuis la place.

SOUS-TRONÇON 10-1

Le tracé sort de Cusipata par une route ensuite interrompue par un cours d'eau ayant créé un début de petite vallée secondaire. Un pont devait sans doute être présent à l'époque. Le parcours emprunté sur le terrain fut un détour par la route où un pont contemporain traverse ce fossé.

SOUS-TRONÇON 10-2

Le chemin continue après le fossé mais rejoint ensuite la route pendant un certain temps. Le cours d'eau a érodé de manière assez marquée le paysage.



10-2, sens Quiquijana



10-2, sens Quiquijana



10-3, Ccollcca, sens Quiquijana

SOUS-TRONÇON 10-3

Ce tronçon se détache parallèlement à la route asphaltée et traverse la petite communauté de Ccollcca. Il continue ensuite à travers les campagnes pour rejoindre la route asphaltée plus loin.

SOUS-TRONÇON 10-4

Le tracé suit de nouveau la route semblablement au tronçon 10-2.



10-3, Ccollcca, sens Quiquijana



10-5, sens Quiquijana

SOUS-TRONÇON 10-5

Ce tronçon sort de la route et suit une route de campagne (bas). Le chemin disparaît dans l'extérieur d'un grand méandre érodé (haut).

Il réapparaît ensuite et continue jusqu'à la ville de Quiquijana en longeant la rive droite de fleuve, à l'arrière des propriétés, aucune rue n'étant présente sur la berge, simplement un chemin semi-privé (bas).

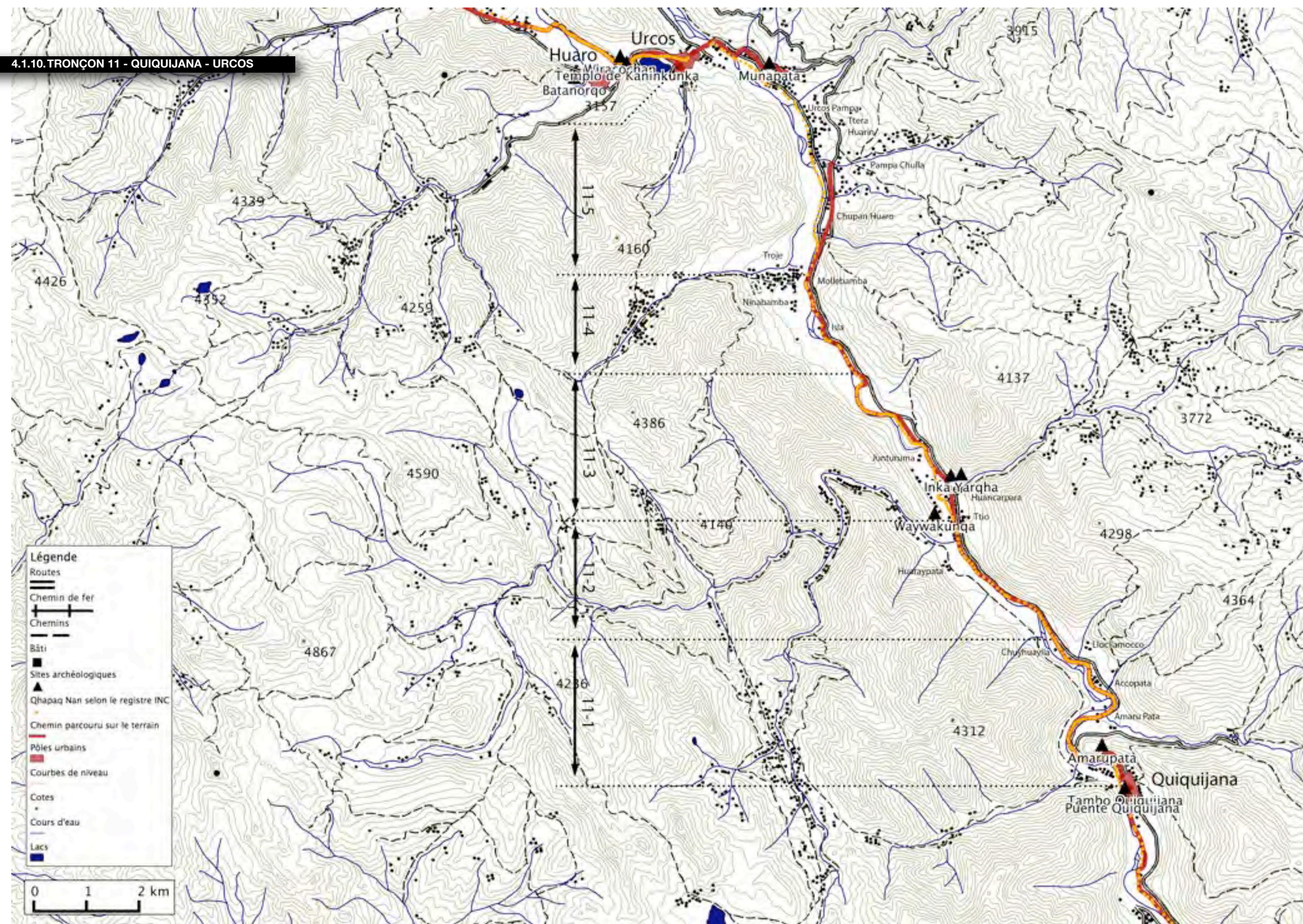


10-5, sens Quiquijana



10-5, approche de Quiquijana

4.1.10. TRONÇON 11 - QUIQUIJANA - URCOS





Quiquijana

QUIQUIJANA

La ville, qui contenait aussi un *tampu* à l'origine, est divisée par le fleuve et le pont relie les deux parties.

SOUS-TRONÇON 11-1

Le chemin sort de Quiquijana toujours en longeant la berge dans le méandre. Ce tracé alterne chemins de campagne et courts passages sur la route, ceux-ci étant étroitement coincés entre le flanc de montagne et le fleuve, ce qui engendre une superposition des tracés du chemin inca et de la route moderne. Le chemin traverse une zone boisée d'eucalyptus.



11-1, sortie de Quiquijana



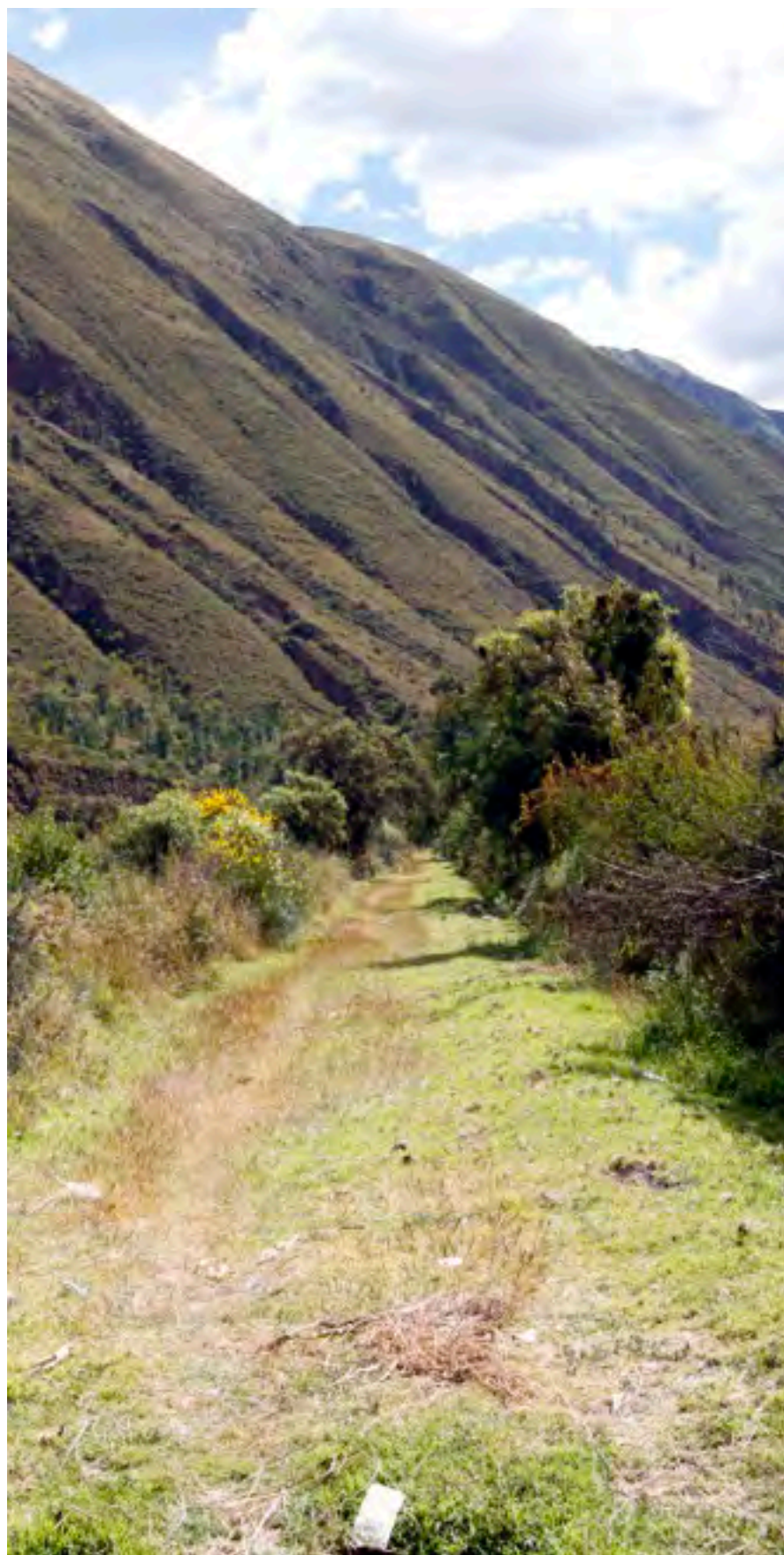
11-1, approche du bois d'eucalyptus, sens Urcos



11-1, chemin sens Quiquijana, vallée sens Urcos



11-1, sens Urcos



11-3, sens Urcos



11-3, glissements de terrain

SOUS-TRONÇON 11-2

Le tracé suit la route asphaltée.

SOUS-TRONÇON 11-3

Le tracé alterne campagnes et petits passages sur la route asphaltée coincés entre flanc de montagne et fleuve, de manière similaire au sous-tronçon 11-1. Certains passages ne sont pas facilement accessibles à cause des propriétés et des cultures des paysans. On retrouve un passage assez agréable (gauche) où des problèmes d'instabilité nés de l'érosion induite par le fleuve ont contribué à dégrader le chemin (haut).



11-3, Paysage avec eucalyptus replantés

SOUS-TRONÇON 11-4

Le tracé revient sur la route asphaltée.



11-4, sens Urcos



11-4, pont en construction, sens Urcos

SOUS-TRONÇON 11-5

Après avoir passé le pont en construction, le tracé s'éloigne de la route de nouveau pour couper au court et passer plus près du fleuve. Le relief est accidenté dans cette région et la route remonte en altitude pour pouvoir traverser une petite vallée secondaire.

Même si le tracé est visible sur Google Earth et semble évident à suivre, ce tronçon n'a pas pu être parcouru sur le terrain pour cause de difficultés à trouver des accès au chemin à certains endroits fragmentés par des obstacles. Le transit s'y fait donc très localement.

Le tracé finit par aboutir à Urcos.



Photo satellite Google Earth, en orange les points du registre de l'INC

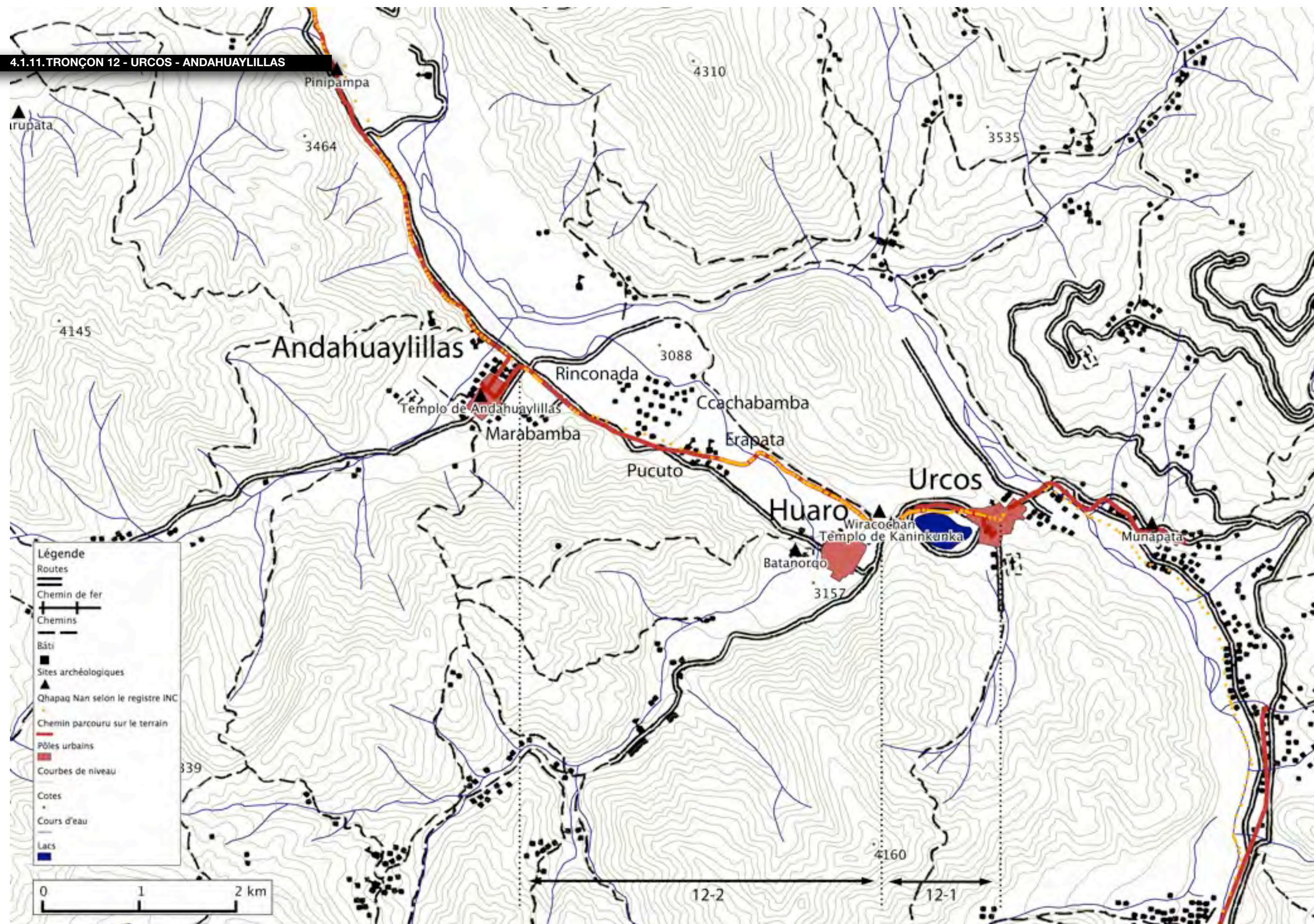


Urcos, depuis la route, vue vers le sous-tronçon 11-5 (sens Quiquijana)



Urcos, vue vers le sous-tronçon 11-5 (sens Quiquijana)

4.1.11. TRONÇON 12 - URCOS - ANDAHUAYLILLAS





12-1, Urcos, sens Urcos

URCOS

La ville et *tampu* d'Urcos est le départ d'un autre chemin allant vers Paucartambo.

SOUS-TRONÇON 12-1

Le tracé sort d'Urcos en descendant vers la lagune (bas). Il la longe jusqu'à remonter plus tard en suivant un petit chemin bordé de murs de pierre (droite). Il arrive sur le point haut qu'est le temple de Kaninkunka.

TEMPLE DE KANINKUNKA

Le temple colonial était déjà un monument cérémoniel pyramidal à l'époque Wari, associé à la lagune. Il ne reste plus de traces de ce temple depuis la construction de l'église sur ses fondations par les Espagnols. Il est situé sur la hauteur entre la lagune de Urcos et la ville de Huaro.



12-1, Urcos, lagune, temple de Kaninkunka, sens Andahuaylillas



12-1, Urcos, lagune, sens Andahuaylillas



12-1, Urcos, temple de Kaninkunka, sens Andahuaylillas



12-1, Urcos, lagune, sens Urcos

SOUS-TRONÇON 12-2

Il traverse alors la route pour suivre un chemin bétonné qui se termine en route de campagne carrossable et traverse un certain nombre de centres peuplés.

Ce chemin finit par longer la route en contrebas, sur sa droite dans le sens du parcours.



12-2, sens Andahuaylillas

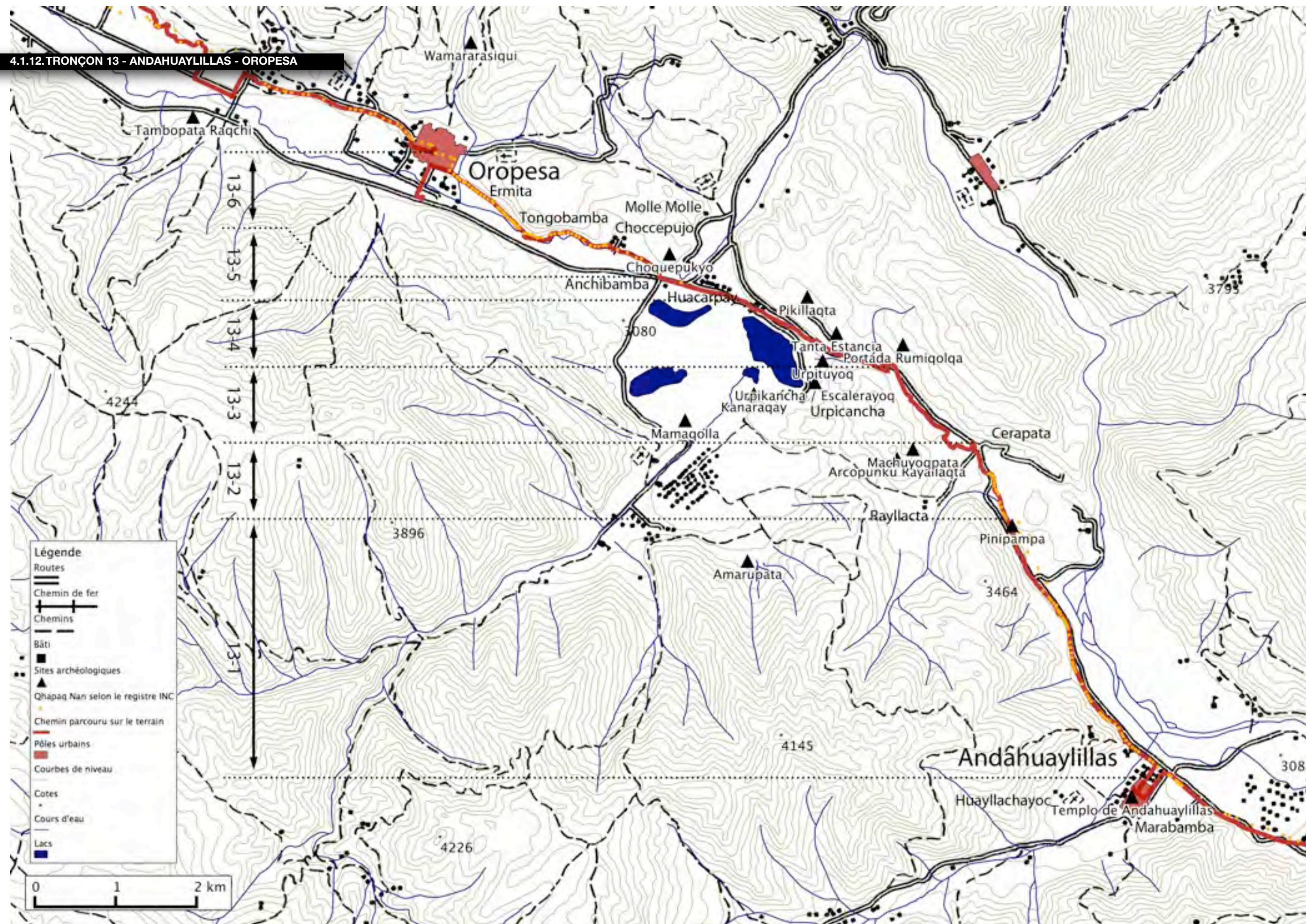


12-2, sens Andahuaylillas



12-2, sens Andahuaylillas

4.1.12. TRONÇON 13 - ANDAHUAYLILLAS - OROPESA



ANDAHUAYLILLAS

La petite et plaisante ville d'Andahuaylillas (Antawylla, avant que les Espagnols n'arrivent) est une autre étape des bus touristiques qui s'arrêtent devant le temple de la *Plaza de Armas*. Cette église, dont les fresques sont étonnamment remarquables et bien conservées, relativement à la région, est même surnommée la « Chapelle Sixtine des Amériques ». Elle fut construite sur des fondations incas et le site archéologique dans lequel elle se trouve en fut altéré.

SOUS-TRONÇON 13-1

Le tracé ne passe pas par la *Plaza de Armas* d'Andahuaylillas. Il continue le long de la route jusqu'à Piñipampa.

SITE ARCHÉOLOGIQUE DE PIÑIPAMPA

Le site est associé à l'époque préinca et inca. Il s'agit de restes de constructions rectangulaires en pierre étalées sur un hectare qui aura joué une fonction administrative.



13-1, Piñipampa, sens Oropesa



13-1, Piñipampa, sens Oropesa

SOUS-TRONÇON NOMINABLE 13-2 CH'USPITAKANA - PORTADA RUMIQLQA

Le tracé suit alors une route de campagne et on perçoit plus loin des traces d'un chemin inca.

- CHEMINEMENT VERS OROPESA

Le chemin montant effectue une trajectoire en S sur le flanc de colline. Après le premier virage à gauche, le chemin continue à tourner et monter sur la droite. La dernière montée provoque un sentiment de surprise, et on peut apercevoir au loin la Portada Rumiqlqa, mais c'est la route qui agit comme une véritable barrière.



13-2, séquence de plans, sens Oropesa



13-2, sens Oropesa

- CHEMINEMENT VERS ANDAHUAYLILLAS

Le chemin descend et emprunte la courbe sur la gauche. Après le virage à droite, la vue s'ouvre complètement sur la vallée.



13-2, séquence de plans, sens Andahuayllillas

SOUS-TRONÇON NOMINABLE 13-3 CH'USPITAKANA-PORTADA RUMIQOLQA

Par la suite, le chemin se perd complètement jusqu'à la Portada Rumiqlolqa. On croit par moment apercevoir des traces mais elles sont multiples et ambiguës.



13-3, sens Oropesa



13-3, sens Oropesa



13-3, sens Oropesa

La vue s'ouvre sur une plaine en contrebas qui semble complètement vierge de traces. On aperçoit la Portada Rumiqlolqa au loin.

Juste avant celle-ci, le terrain est étonnamment privé, il n'y a donc aucune continuité et il est même impossible d'y accéder de ce côté.

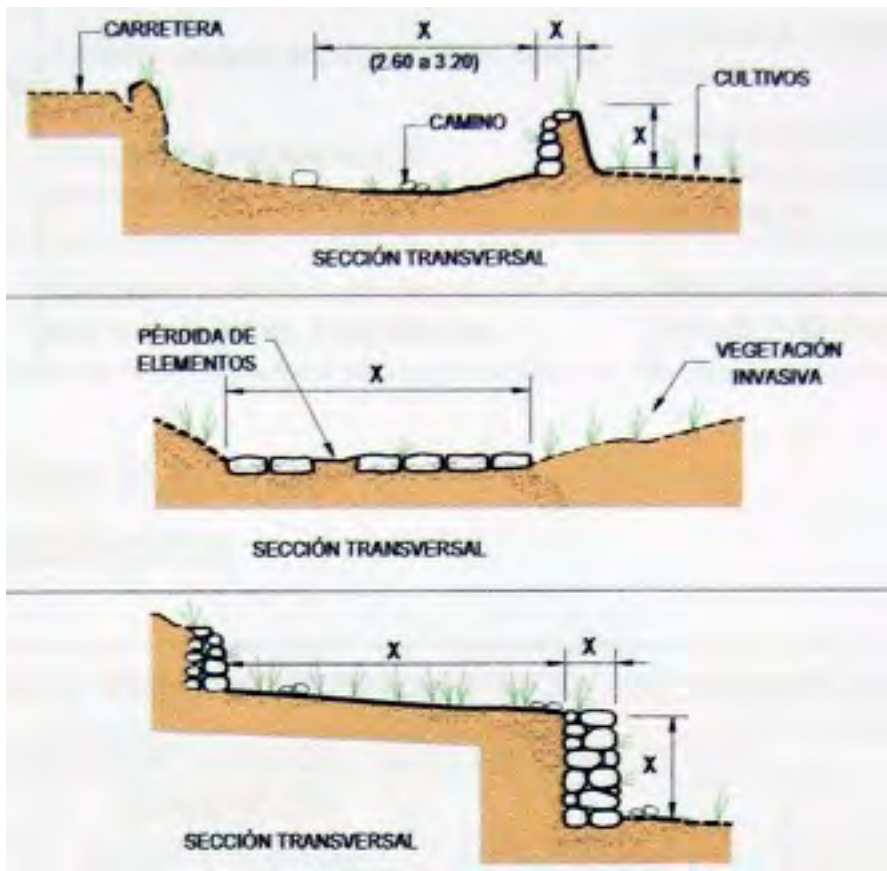
Il faut donc passer derrière une colline par la route pour arriver par l'autre côté.

SITE ARCHÉOLOGIQUE DE PORTADA RUMIQOLQA

Cet ouvrage, situé sur un point haut, une sorte de petit col, faisait office de porte d'entrée à l'approche de Cusco, à l'époque inca. À l'époque Wari, cet ouvrage aurait été un aqueduc utilisé pour amener l'eau à la grande cité Wari de Pikillacta. Les incas le modifièrent. On peut y trouver des maçonneries typiques de l'art inca, des pierres taillées à la perfection, assemblées sans aucun liant.



13-3, Portada Rumiqlolqa



Types de chemin selon le Ministerio de Cultura (2011b).

Le tableau suivant récapitule les informations par rapport aux types de chemin rencontrés sur ce tronçon nominable (Ministerio de Cultura. Dirección regional de Cultura de Cusco, 2011b).

	Type 1	Type 2	Type 3
Type de chemin	Dégagé	Avec empiérement	Plateforme (dans le talus)
Type de tracé	Rectiligne	Sinueux	Sinueux
Technique constructive	Mixte terre / pierre	Mixte terre / pierre	Mixte terre / pierre
Présence de murs latéraux	Non	Non	Soutènement
Facteurs de détérioration	Intempéries, flore, développement de l'infrastructure	Intempéries, flore, abandon	Intempéries, activités extractives, flore, abandon
État de conservation	Mauvais	Mauvais	Mauvais



13-4, sens Oropesa

SOUS-TRONÇON 13-4

Après la Portada Rumiqolqa, un chemin assez bien conservé est visible et redescend.

Le chemin passe non loin de la cité de Pikillacta. Le chemin redescend jusqu'en fond de vallée qui est nettement plus ouverte qu'à l'habitude, comme on peut le voir sur la carte.

SITE ARCHÉOLOGIQUE DE PIKILLACTA

La cité de Pikillacta était une des très importantes villes de l'empire Wari. Celle-ci a déjà été détaillée dans la première partie à la section 2.1.5 concernant les Wari (p.19).



13-4, sens Oropesa

SOUS-TRONÇON 13-5

Le chemin arrive sur une route asphaltée et entre dans le village de Huacarpay. Le tracé traverse le village et la route asphaltée ainsi que le chemin de fer. Il continue alors jusqu'au cours d'eau, qui n'est maintenant plus le Vilcanota, mais bien le Huatanay. C'est la point bas de notre parcours, à partir d'ici, la vallée remonte vers Cusco.

SOUS-TRONÇON 13-6

Le chemin n'est pas extrêmement intéressant et pas très lisible. Il longe le bord du cours d'eau. À un moment donné, il traverse le cours d'eau et continue sur sa droite.



13-6, sens Oropesa



13-6, sens Andahuaylillas

Le tracé longe ensuite les falaises sur la droite de la vallée.

Ces lieux à l'approche de Cusco et longeant le Huatanay sont, en général, assez sales à cause de la pollution que rejette Cusco.

Le chemin entre finalement dans la ville d'Oropesa par l'arrière, en passant par le cimetière.



13-5, Huacarpay, sens Oropesa



13-6, sens Oropesa

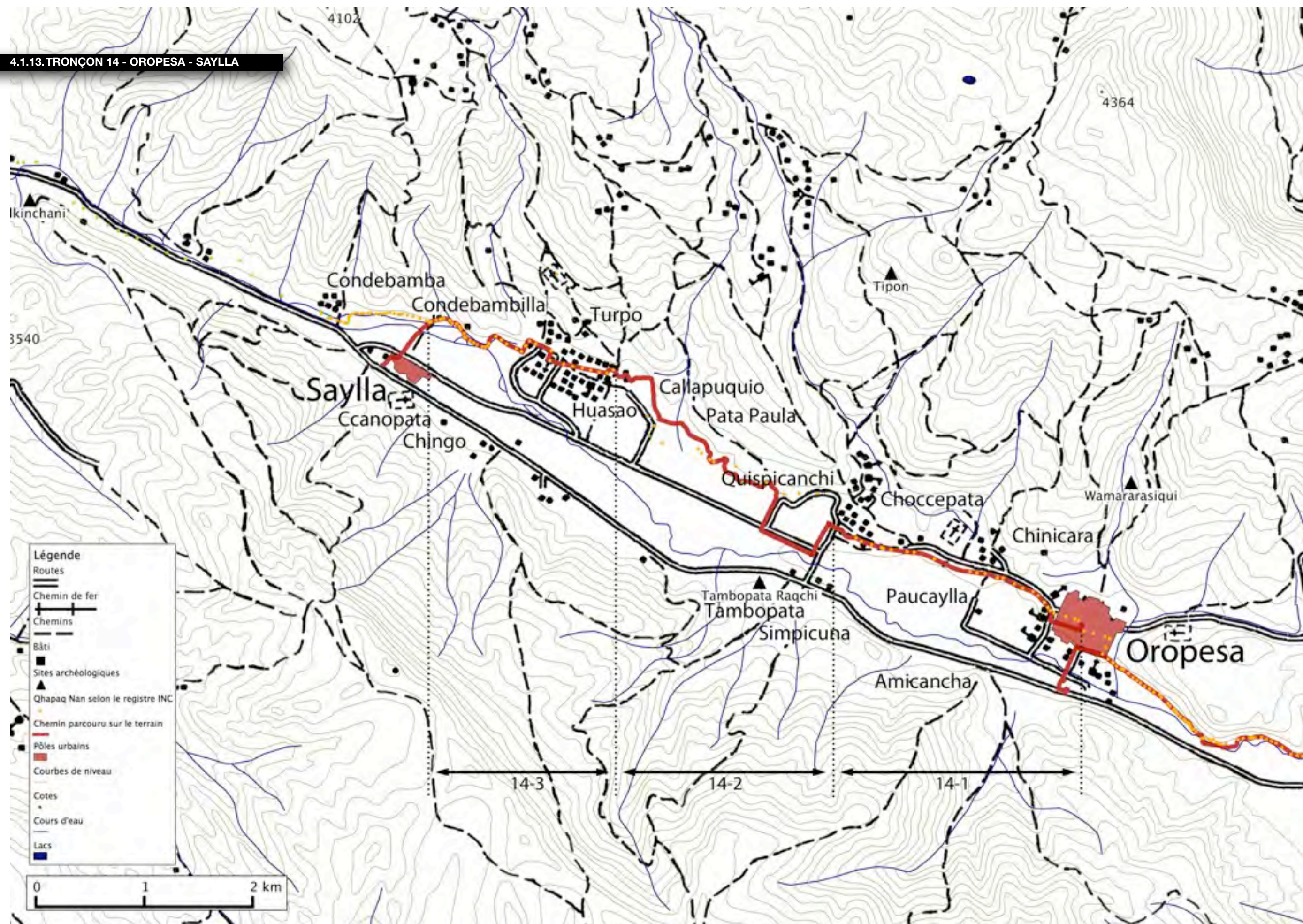


13-5, Huacarpay, sens Oropesa



13-6, Oropesa sens Andahuaylillas

4.1.13. TRONÇON 14 - OROPESA - SAYLLA





Oropesa, Plaza de Armas



14-1, sens Saylla



14-1, Tipón, sens Saylla



Site archéologique de Tipón

OROPESA

Le chemin arrive sur la *Plaza de Armas* d'Oropesa.

SOUS-TRONÇON 14-1

Il continue ensuite en suivant une route de campagne jusqu'au village de Tipón. Le chemin se perd à cause des parcelles et habitations ayant été construites par dessus. C'est à la hauteur de Tipón que se trouvait le dernier *tampu* avant Cusco, le *tampu* de Quispichanchis. Il se trouvait, selon les historiens, de l'autre côté du fleuve, probablement au lieu appelé Tambopata.

SITE ARCHÉOLOGIQUE DE TIPÓN

Le site inca de Tipón est constitué de terrasses, d'un réseau de canaux d'irrigation complexe, ainsi que de quelques bâtiments. On y voit des escaliers typiquement incas, construits en posant des pierres plus longues que les autres dans le mur afin de créer des marches dépassantes. Ce site, comme beaucoup d'autres, en particulier dans la vallée sacrée, témoigne encore une fois de la grande qualité et du grand souci d'intégration de l'architecture inca dans le paysage. Ce site est en bon état de conservation mais fut restauré à 70%.



Site archéologique de Tipón



14-2, sens Oropesa



14-2, sens Saylla



14-3, Huasao, sens Saylla



14-3, Huasao, sens Saylla



14-2, Oropesa-Saylla

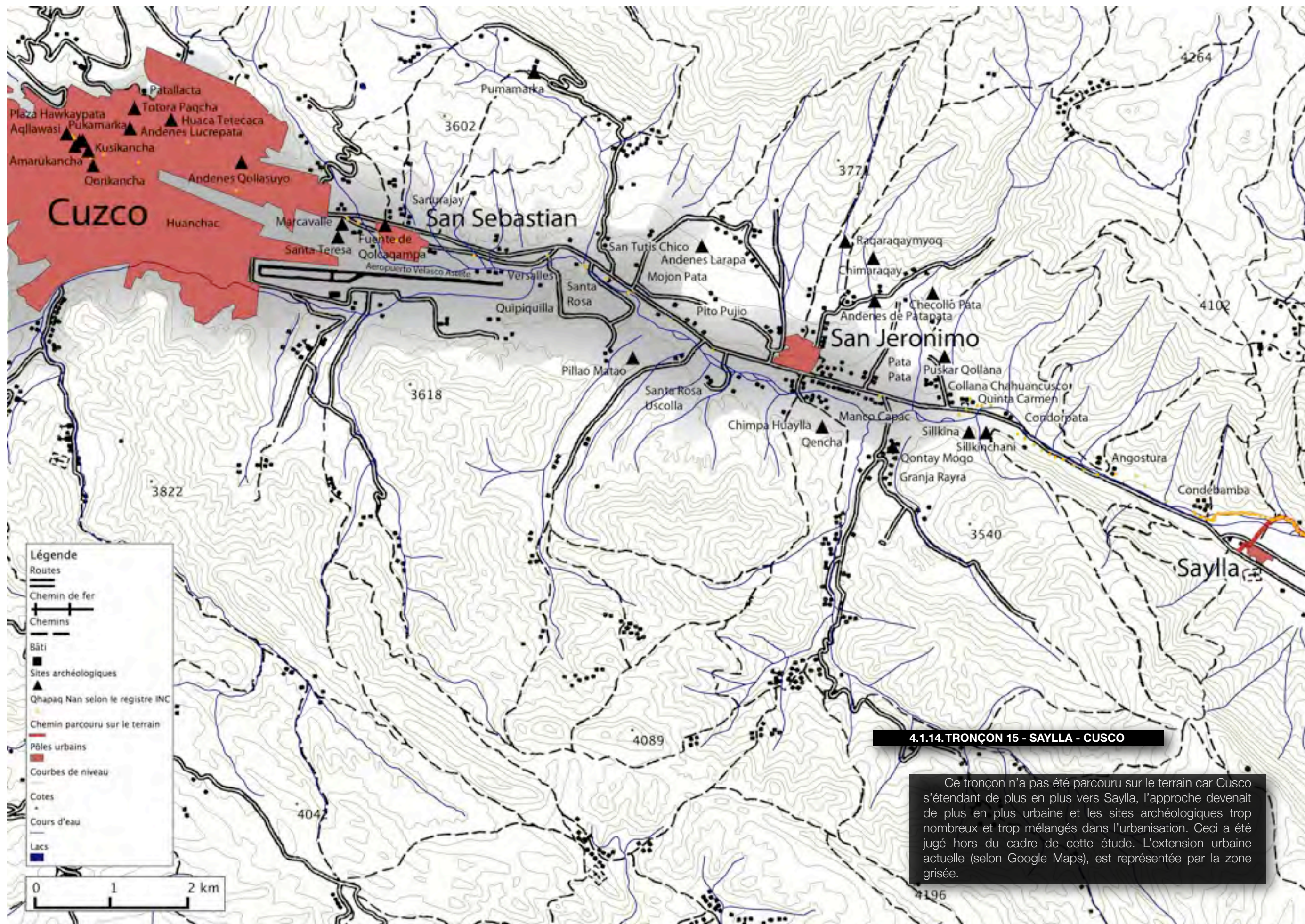
SOUS-TRONÇON 14-2

Les traces sont difficiles à identifier après Tipón. Le tracé sinueux en flanc de colline a été bouleversé par les cultures. Parfois, il semble suivre des petits canaux d'irrigations. Ce flanc de colline offre des points de vues dégagés sur la vallée.

SOUS-TRONÇON 14-3

Le registre indique les rues de la communauté de Huasao que le tracé emprunterait.

Après Huasao, le tracé continue en flanc de colline en suivant un sentier de campagne. Le chemin ne semblait pas passer par le village de Saylla.



4.2. SYNTHÈSES

Dans cette section sont reprises les synthèses, effectuées en croisé. Au lieu d'observer le chemin tronçon par tronçon, on synthétise l'information par rapport à la totalité de la zone étudiée, en élaborant des cartes thématiques selon trois thèmes principaux mis en relation avec le chemin : le paysage, l'urbanisation et le patrimoine. C'est donc à l'aide d'une prise de recul et d'une réduction d'échelle que l'on peut synthétiser le relevé sur l'ensemble du parcours.

Les cartes, qui figurent sur les trois pages suivantes, comportent deux types d'information. Premièrement, des informations visualisées directement en rapport avec la réalité géométrique du chemin (vue en plan, du haut), par exemple, des points indiquant les sites patrimoniaux liés au chemin. Deuxièmement, des informations représentées de manière abstraite, le long d'une ligne évoquant le chemin. Cette ligne abstraite ne représente en aucun cas une projection horizontale du chemin, mais bien son développé tridimensionnel. Les distances réelles ont donc été respectées, il est donc logique que les repères ne se superposent pas entre cette représentation et celle vue en plan.

La première carte plante le décor en abordant le thème du **paysage**. Des aplats de couleur représentent des paliers altimétriques permettant de situer l'ensemble du cheminement en termes de relief. Sont situés sur le chemin, en blanc, les points de vue les plus remarquables du cheminement qui offrent une certaine transition visuelle à l'échelle de la vallée lors du parcours. Accompagnant cette première visualisation, un schéma développé selon la longueur localise le type de situation du tracé par rapport à la vallée selon les deux critères suivants :

- Le tracé passe en fond de vallée, le relief y est donc relativement plat. Le tracé est en général assez rectiligne dans cette situation, sauf lorsqu'il suit les méandres d'un cours d'eau. La vue y est en général assez ouverte mais peu lointaine, le sentiment d'ouverture entre les montagnes y est parfois très grand.
- Le tracé se situe sur un versant de vallée, un flanc de colline, en terrain incliné, ou un petit plateau en hauteur. Ce type de tracé est en général plus sinueux et offre des champs de vision plus profonds.

À cette ligne schématique s'ajoute une ligne bleue représentant la proximité immédiate ou lointaine d'un cours d'eau, d'un côté ou de l'autre du chemin. Le sens d'écoulement du cours d'eau y est noté ainsi que la manière dont il s'éloigne définitivement du chemin. En outre, la présence de lagunes est notée également.

Le profil en long développé est enfin affiché. Il est important de noter que ce dernier est celui enregistré par le GPS lors du parcours du chemin, sa précision n'est donc pas parfaite, même avec la correction barométrique du GPS.

La carte synthétique de l'**urbanisation** comporte des schémas de synthèses de chaque pôle traversé par le *Qhapaq Ñan*, mettant en relation le chemin inca, la route 3S, le cours d'eau ainsi que le pôle et sa *Plaza de Armas*. Il est intéressant d'observer les différents types de configuration.

Cette carte contient aussi les routes contemporaines secondaires principales partant vers d'autres directions. Elle informe donc en quelque sorte aussi sur l'accessibilité.

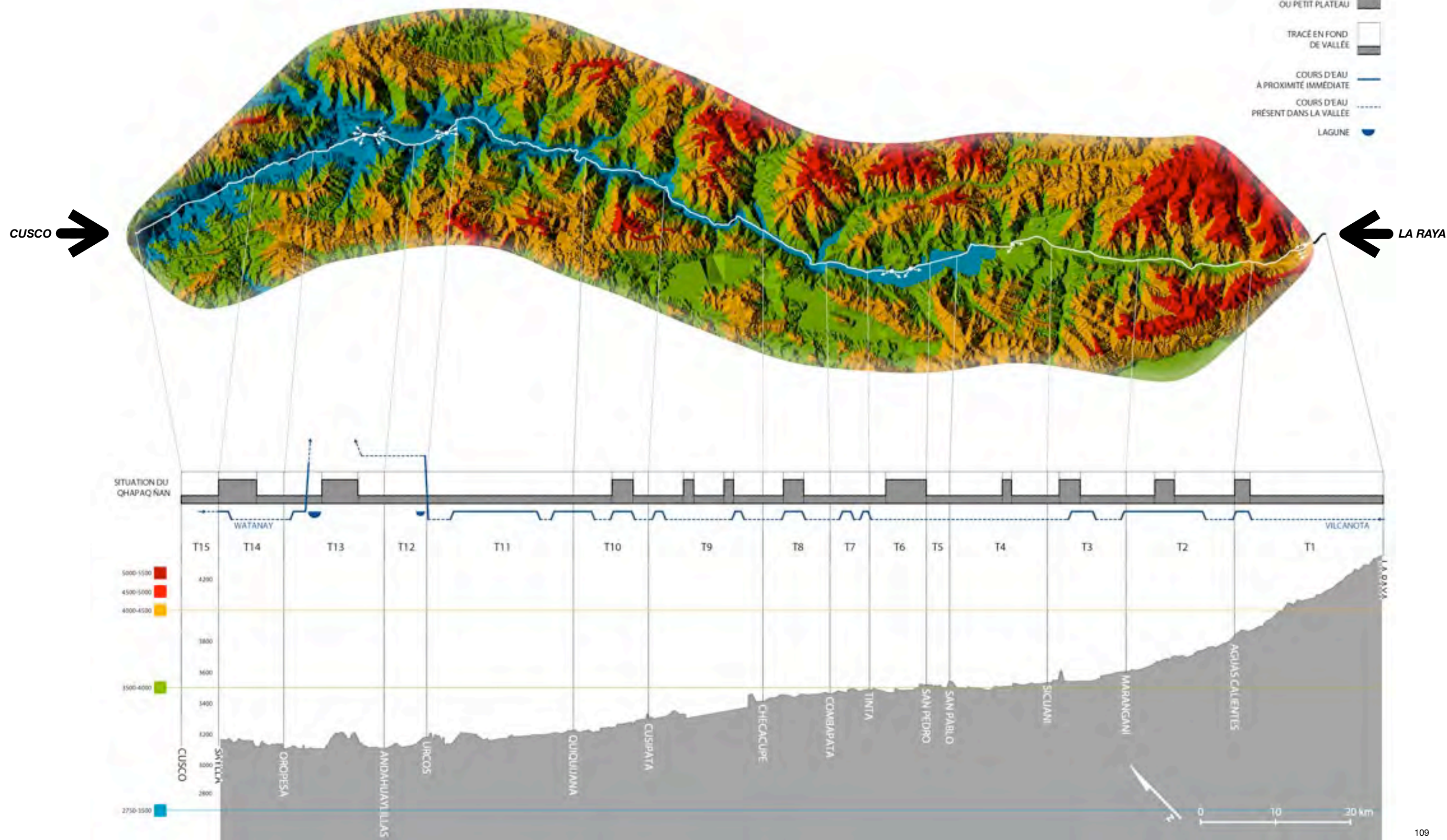
Enfin, la troisième carte fait état du **patrimoine**. Les sites archéologiques et autres biens patrimoniaux d'intérêt sont représentés le long du chemin par des points rouges. Les sites principaux sont accompagnés d'information supplémentaires. Des flèches symbolisent aussi les directions des chemins inca secondaires partant du chemin principal.

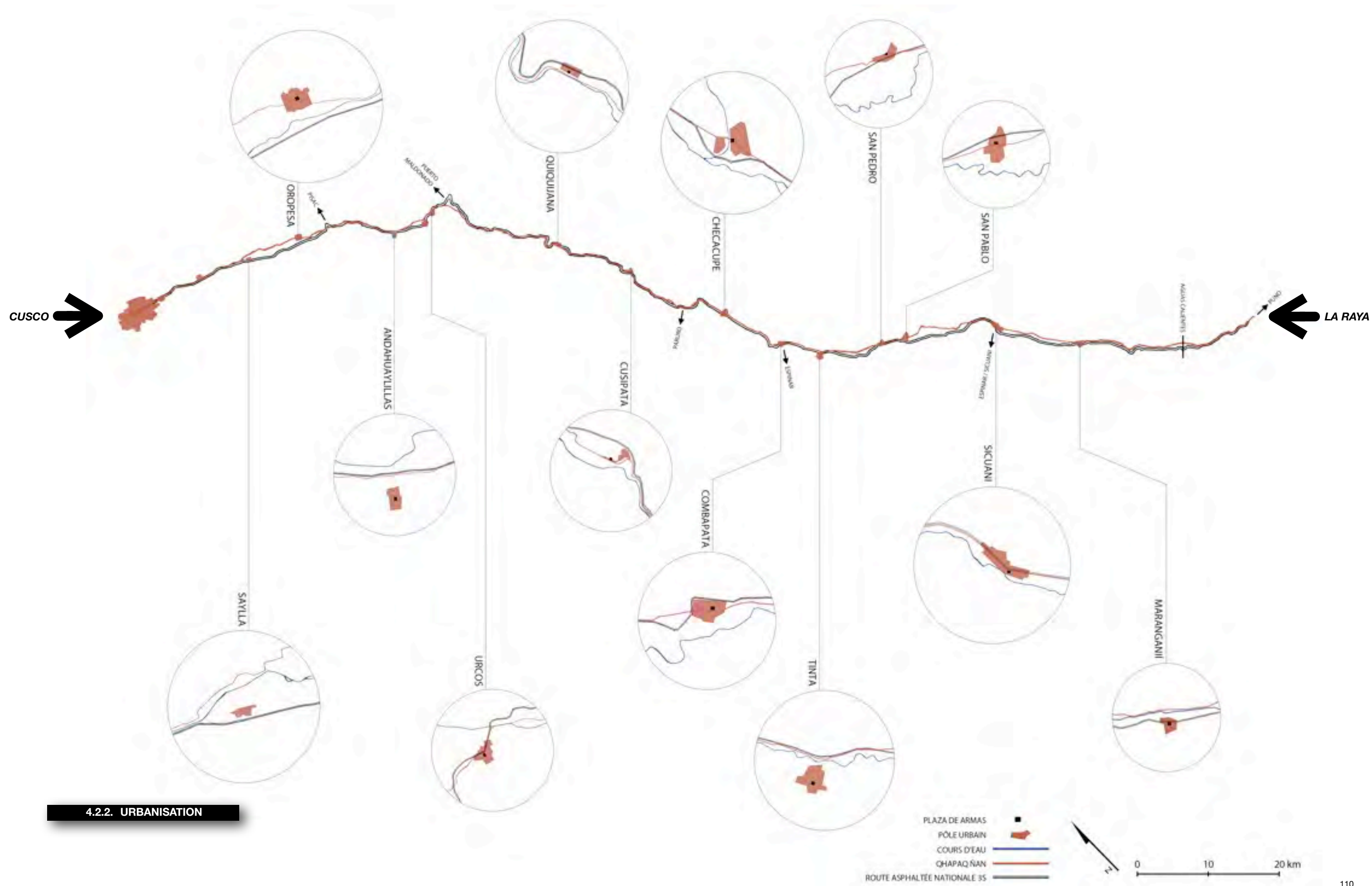
La première des lignes schématiques représente l'état de conservation du *Qhapaq Ñan* selon les critères suivants :

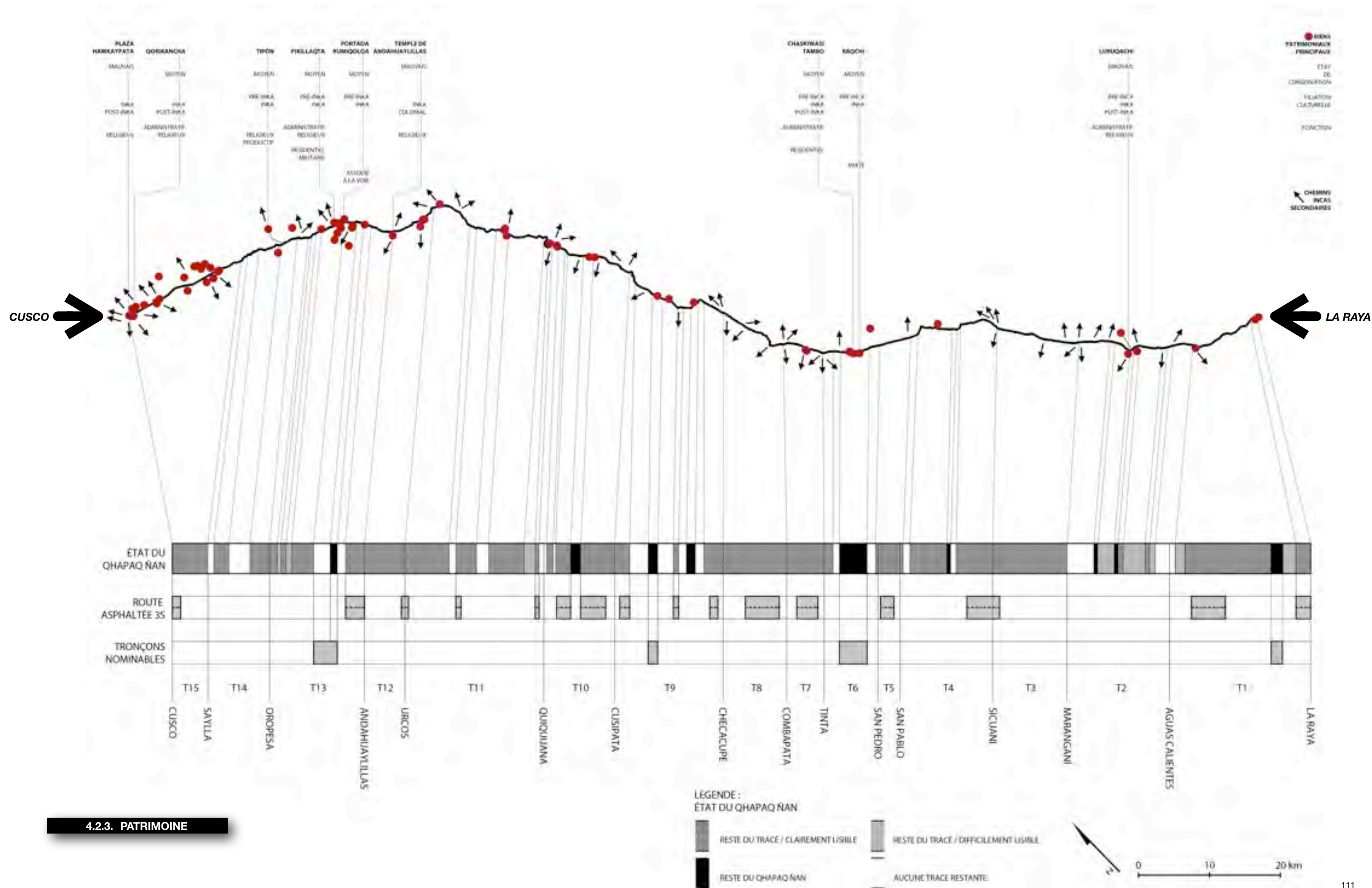
- Il n'y a aucune reste, ni du chemin ni du tracé. C'est le cas lorsque toute trace a été effacée pour de multiples raisons : érosion, cultures, travaux, ...
- Il y a un reste visible du tracé, mais pas du chemin inca. Il s'agit par exemple d'une route moderne dont le tracé était celui du chemin inca auparavant. Le tracé est donc conservé, pas l'objet. Nous avons encore divisé cette catégorie en deux :
 - Le tracé n'est pas clairement lisible, il est ambigu.
 - Le tracé est clairement lisible. Il suit par exemple une route carrossable ou un chemin clairement délimité par des limites.
- Il y a un reste visible du chemin inca original. Il y a donc conservation à la fois du tracé et de l'objet.

La deuxième ligne schématique ajoute l'information supplémentaire à la catégorie « reste du tracé clairement lisible » lorsque le tracé suit la route nationale asphaltée 3S, qui est l'axe d'accessibilité principal longitudinal, moteur du développement actuel. Elle représente l'accessibilité dans une certaine mesure. La troisième ligne indique quels sont les tronçons nominables, fragments candidats à la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO.

4.2.1. PAYSAGE







4.2.3. PATRIMOINE

5. INTERPRÉTATIONS

En restant dans le thème du **paysage**, nous pouvons constater que le parcours peut se scinder en deux parties. Premièrement la descente depuis Cusco jusqu’à la *Portada Rumiqolqa*, qui est le rehaussement bien visible sur le profil en long, qui constitue un véritable petit col, expliquant la grande pertinence de la transformation, faite par les incas, de la ruine *Wari* en porte de contrôle vers Cusco. Le Watanay descend de Cusco pour arriver à la lagune de Lucre juste avant la *Portada Rumiqolqa*. La deuxième partie serait la vallée du Vilcanota qui remonte d’Urcos, après avoir redescendu de la *Portada Rumiqolqa*. jusqu’à La Raya, point final et col très important à l’échelle territoriale puisqu’après celui-ci commence le paysage particulier propre à l’*Altiplano*, poursuivant vers le Lac Titicaca.

On remarque sur la carte, en regardant la zone bleue, la déviation de la vallée du Vilcanota qui continue vers la vallée sacrée des incas. Le Vilcanota change de nom en même temps que de paysage. Il devient Urubamba dans la vallée sacrée avant d’atteindre le Machu Picchu et de continuer ensuite dans la jungle de l’Amazonie.

Dans la carte de l’**urbanisation**, on peut tirer des conclusions par rapport aux différents types de traverses de pôles urbains en élaborant une micro-typologie basée sur une petite grille de critères dont voici la description (le cas de Saylla est écarté vu sa singularité) :

- Critère 1 : Le chemin passe par la *Plaza de Armas*. Ce critère donne une information par rapport à la réutilisation du chemin par les Espagnols.
- Critère 2 : La nouvelle route 3S passe par la *Plaza de Armas*.

CRITÈRES	1	2
OROPESA		
ANDAHUAYLILLAS		
URCOS		
QUIQUIJANA		
CUSIPATA		
CHECACUPE		
COMBAPATA		
TINTA		
SAN PEDRO		
SAN PABLO		
SICUANI		
MARANGANÍ		

En observant la grille, on peut tirer quatre types de pôles :

- Type 1, aucun critère : Andahuaylillas, Tinta.
- Type 2, critère 1 uniquement : Oropesa, Quiquijana, Cusipata, Checacupe, Combapata, San Pedro, San Pablo.

Ces deux premiers critères sont victimes d’un désintérêt d’activité de la *Plaza de Armas* et d’une décentralisation en faveur d’un développement linéaire le long de la route 3S. On remarque que dans le cas du type 1, le tracé du *Qhapaq Ñan* suit la route 3S, ce qui n’est pas le cas dans le type 2, c’est la route 3S qui s’y détache.

- Type 3, critère 1 et 2 : Urcos, Sicuani. Il s’agit des deux plus grands pôles de notre cheminement, les capitales des deux provinces traversées par le tracé. Dans ce cas, le tracé du *Qhapaq Ñan* a été conservé le long de toutes les époques, inca, coloniale et contemporaine. Le temps a modifié à chaque fois la nature de l’infrastructure.
- Type 4, critère 2 uniquement : Maranganí. Ce type singulier montre que le pôle n’a aucun rapport avec le *Qhapaq Ñan*.

Lorsque l’on observe la carte traitant du **patrimoine**, on constate que la majorité des tronçons sont de type « reste du tracé clairement lisible ».C’est la loi de la « persistance du plan » (Giovannoni, 1998[1931]; Lavedan, 1926). Il peut s’agir premièrement de la route asphaltée 3S dont la ligne schématique en dessous le montre. Deuxièmement, le tracé peut suivre des routes de campagnes non-asphaltées plus ou moins carrossables. Ces routes sont parfois agréables à parcourir à pied car le trafic est moindre, les habitants des communautés s’en servent beaucoup pour passer d’une localité à l’autre, généralement lorsque la route asphaltée est loin de l’autre côté du fond de vallée.

Les tronçons nominables correspondent en effet aux tronçons qui comportent le plus de traces visuelles, sauf quelques petites exceptions.

En comparant les lignes schémas du patrimoine et du paysage, on constate que les tronçons les mieux conservés ne se situent généralement pas dans le fond de vallée. Ceci est très logique, ce sont les tronçons peu réutilisables et peu utiles aux sociétés ayant succédé aux incas, qui ont subi le moins de transformations anthropiques.

Les tronçons les mieux conservés ne sont pas non plus immédiatement proches de cours d’eau, ces derniers pouvant en effet éroder le chemin et contribuer à sa détérioration.

CRITIQUE DE LA MÉTHODE

Le travail à la fois sur carte et sur le terrain est indéniablement bénéfique, ainsi que le travail simultanément à différentes échelles.

L’élaboration de cartes thématiques de ce genre peut être approfondie en utilisant d’autres thèmes, d’autres échelles, ou d’autres niveaux de détails. L’approche pluridisciplinaire est essentielle et cette étude n’en a pas la prétention.

L’avantage de schémas très simples est d’aider dans l’élaboration des lignes directrices d’un concept de projet, qui dans son développement doit être alimenté par des informations de plus en plus détaillées, mais qui doit être généré initialement par une vision globale de la problématique.

CONCLUSIONS ET PERSPECTIVES

La majorité des gens qui, en Belgique, croient connaître la chose lorsqu'on leur parle du « chemin de l'inca », pensent qu'il s'agit des 30 ou 40 km de randonnée très exploitée entre Ollantaytambo et le Machu Picchu. Ce chemin n'est en fait qu'un tout petit chemin secondaire allant à la citadelle recluse de Machu Picchu. Celui-ci est pourtant très exploité et a été restauré parfois sans assez de preuves du tracé, dirons certains. Un problème d'authenticité se pose donc dans le cas de cette restauration lourde comme celle-ci, choix principalement motivé pour l'industrie touristique, soyons clairs. Le *trek* ne peut d'ailleurs se faire que par une agence, et cela coûte entre 350 et 500 US\$. L'érosion du patrimoine est une notion qui a son importance dans un tel cas. Une limite de participants a quand même été fixée à 500 personnes par jour. Il faut donc réserver au moins six mois à l'avance si l'on veut parcourir le *trek* entre mai et août. Le Machu Picchu, lui, fait l'objet d'un véritable mythe. Pour en avoir une idée, la limite de visiteurs est fixée à 2 500 par jour (Dammert Ego Aguirre, 2007).

Ceci montre la tournure « industrielle » que peut prendre une gestion tournée essentiellement sur le tourisme de masse, ce qu'il vaut mieux éviter pour le *Qhapaq Ñan*. Pour enrayer ce mécanisme qui use véritablement les sites exceptionnels, on peut essayer de décentraliser le tourisme de masse en encourageant le tourisme alternatif équitable et durable, qui s'intègre dans une stratégie globale de développement. Dans le cas du Machu Picchu, ce dernier fait bel et bien partie du *Qhapaq Ñan*, il y est associé, même si ce n'est pas au grand chemin de la montagne mais à un chemin secondaire. Voir le Machu Picchu comme étant un site associé au chemin, comme partie intégrante d'un système, permettrait d'améliorer l'harmonie d'ensemble de la valorisation du patrimoine. Il est vrai que le Machu Picchu est un site extraordinaire, certainement le plus exceptionnel de la région. Cependant, il existe, dans la région, des sites qui sont sous-évalués. Un exemple est le site de Choekirao, « le deuxième Machu Picchu » comme l'appellent certains. Il est donc urgent pour le Pérou d'intégrer les grandes attractions touristiques dans une stratégie globale qui soie bénéfique à tous, et en premier lieu aux populations locales.

LA VISION EN RÉSEAU

La théorie des réseaux développée par Gabriel Dupuy (1991) est primordiale pour comprendre le développement territorial contemporain.

Dans le contexte de cette étude, il y a deux éléments qui renforcent cette nécessité. Le premier est la nature de l'objet patrimonial, le *Qhapaq Ñan* qui est la base sur lequel le développement doit s'appuyer. En effet, le *Qhapaq Ñan* lui-même est un réseau. Réseau qui peut servir à relier les éléments patrimoniaux significatifs y étant associés. Le deuxième élément renforçant la nécessité de la vision en réseau est le contexte, le site. La région est composée de montagnes formant des vallées. Les vallées sont par nature linéaires. Elles se rencontrent et forment en quelque sorte un réseau de vallées. Le chemin principal sortant de Cusco vers le Sud suit la vallée naturelle, il en est de même de la route 3S qui possède une certaine importance territoriale. Le développement est en fait contraint par le site géographique à adopter une forme linéaire à l'échelle de notre étude, sans aucun doute réticulaire à une échelle plus petite.

L'ÉCHELLE

La notion d'échelle est primordiale. C'est pour la simple et bonne raison que la qualité du réseau de chemins incas vu dans sa globalité est supérieure à la somme des qualités des différents tronçons vus séparément que l'analyse doit se faire à différentes échelles. Chaque échelle va représenter, clarifier, pointer différentes composantes.

L'analyse effectuée comporte une partie descriptive se plaçant à l'échelle très locale de chaque lieu. Les cartes synthétiques reprennent l'analyse à une échelle globale couvrant la totalité de la zone d'étude. Cette étude se base sur un tronçon qui ne représente qu'une infime partie du réseau du *Qhapaq Ñan*. La prise en compte de l'échelle internationale est une des grandes difficultés du projet et doit être correctement traitée. C'est pourquoi les pays concernés doivent coopérer et être coordonnés parfaitement afin de réaliser leur mission de manière cohérente et durable.

LA CONTINUITÉ

Les tronçons moins bien conservés sont-ils totalement dépourvus d'intérêt? Si le *Qhapaq Ñan* est vu comme un paysage culturel linéaire, il faut prendre en compte aussi d'autres types de patrimoine. Quand la trace archéologique du chemin se perd, sa trace peut encore se retrouver dans les toponymes, les langues vivantes parlées, les traditions, les marchés, le tissage, les produits agricoles, et toutes les formes possibles de patrimoine immatériel (Sanz, 2004).

C'est pourquoi la continuité du réseau est cruciale. Il faut relier entre eux les tronçons d'intérêt, par divers moyens, afin d'assurer la continuité du cheminement potentiellement emprunté par différents acteurs, les citoyens en premier lieu. La manière dont cela doit être effectué relève du projet, dont cette analyse peut fournir une première base préliminaire.

De même, la continuité de la protection doit être préservée. S'il est sans aucun doute très bénéfique de classer certains tronçons particulièrement exceptionnels à la liste du patrimoine mondial, il revient aux gouvernements de bien admettre que ces tronçons ne peuvent se comprendre sans le reste, ce qui signifie que les autorités, via un système de protection au niveau international, national, régional, local, devraient instaurer une certaine gradation des mesures de protection.

LA CONSERVATION

La conservation se crée avant tout par l'usage. C'est d'ailleurs de l'absence d'utilisation que se crée la ruine. Tout monument que l'on souhaite préserver doit être réaffecté ; conserver sans faire fonctionner est difficile et coûteux. Il est d'ailleurs aberrant de restaurer sans réutiliser. C'est pourquoi la première étape en vue de conserver le patrimoine, et surtout si on prévoit une restauration, c'est de lui chercher une nouvelle fonction.

S'il on veut conserver une ruine, on peut faire le minimum pour la maintenir en état, mais lui trouver une fonction est assez difficile dans le cas de sites archéologiques, à part l'exploitation touristique qui par ailleurs induit une certaine érosion dégradant le bien. Mais dans le cas de chemins anciens, il y a peut-être une possibilité. La fonction d'un chemin est avant tout de faire transiter les gens, et c'est cet usage d'origine qui peut être retrouvé grâce à une stratégie adéquate.

POUR QUELS BÉNÉFICIAIRES?

Le projet *Qhapaq Ñan* a bien avancé et le travail qui a été effectué est digne de reconnaissance. Cependant, il faut approfondir la manière dont on peut gérer ce bien, réfléchir aux recours que l'on peut mettre en place, et se pencher sur le thème de la participation citoyenne qui est cruciale dans ce cas.

Les premiers bénéficiaires de la mise en valeur du chemin doivent absolument être les citoyens péruviens. La considération touristique doit être un complément d'un plan de développement et d'aménagement du territoire à long terme. L'objectif serait donc avant tout de donner une identité commune aux populations locales et faire en sorte que le chemin devienne un véritable fil conducteur. N'oublions pas que la sensibilisation est aussi un premier pas vers la conservation. L'union que peut apporter le *Qhapaq Ñan* entre les populations des Andes est une opportunité unique pour le développement territorial de ces régions. La population de la zone d'étude, à part Cusco, souffre en général de pauvreté, ce qui est dû à la désarticulation économique et sociale. C'est pourquoi le projet, qui est un défi, doit être considéré avec la plus grande importance pour les gouvernements, car il pourrait permettre de structurer le territoire.

L'enjeu est énorme. Le *Qhapaq Ñan* est une occasion unique pour les régions concernées de construire les bases d'un développement durable et équitable pour les populations andines. Si la valorisation du *Qhapaq Ñan* peut avoir la prétention d'unir les gens par un patrimoine commun, cette valorisation peut donc impliquer une multitude d'acteurs travaillant sur le même projet à différentes échelles.

LA RESTAURATION

Faut-il restaurer le *Qhapaq Ñan*?

Un tronçon n'est pas l'autre, et si l'état de conservation du chemin est variable, d'autres caractéristiques le sont aussi. La restauration doit l'être aussi. Cependant, il serait sans doute mauvais de se focaliser trop sur certains tronçons et de leur faire subir une restauration trop lourde, contrastée avec d'autres tronçons qui seraient négligés pour leur valeur. C'est un danger du classement de tronçons nominables à l'UNESCO.

Il faut prôner une restauration continue et plus légère, qui fige et consolide avant tout les preuves encore existantes du chemin inca. Les problèmes d'authenticité sont trop importants pour pratiquer la restauration lourde. C'est dans l'entretien, la conservation et la protection qu'il faut investir en priorité. Le contre-exemple est celui du tronçon du chemin inca au Machu Picchu qui a fait l'objet de restaurations trop lourdes, parfois douteuses dans l'authenticité, et qui est victime d'érosion à cause de sa surexploitation à l'heure actuelle.

L'ÉROSION

Un cas typique dans notre zone d'étude est celui de Raqchi. Le site est exploité assez massivement. Les cars de touristes joignant le lac Titicaca à Cusco s'y arrêtent tous. Le bout du *Qhapaq Ñan* passant par là, emprunté par les touristes pour aller du car au site et inversement, est totalement usé.

Ce type d'érosion est causé par l'exploitation trop massive de certains sites. Voilà pourquoi investir dans la mise en valeur de sites sous-exploités

peut être intelligent, surtout si cela s'intègre dans une stratégie globale de développement.

Une assez grande partie d'étrangers venant au Pérou sont intéressés par l'activité du *trekking*. On a déjà parlé du problème d'érosion du fameux chemin de l'inca au Machu Picchu. D'autres treks sont fameux pour leurs paysages naturels, tels que le *trek* du Salkantay ou de l'Ausangate. Le problème est toujours la surexploitation et l'érosion. C'est en ce sens que le réseau de chemins incas, avec sa taille incommensurable et son patrimoine énorme associé, est une ressource unique pour disperser ce genre d'activité.

Un autre type de *trek* présent au Pérou est une randonnée pourvue de haltes culturelles, montrant traditions et savoir-faire dans les petites communautés, le long de la balade. Cette idée de tourisme équitable est véritablement bénéfique. Le *Qhapaq Ñan*, en tant qu'infrastructure patrimoniale unissant les régions et les cultures, semble être un itinéraire idéal pour ce genre d'activité. C'est donc en ce sens que le gouvernement devrait orienter la gestion du tourisme, dont le bénéfice serait moins pécuniaire pour être plus concret dans la construction de la société.

UN RÉSEAU DE MUSÉES

Le *Proyecto Qhapaq Ñan* prévoit de construire un réseau de musées le long du chemin afin de sensibiliser la population. On peut imaginer que la fonction musée puisse servir de nouvel usage à des bâtiments réaffectés associés aux chemins, comme les *tampu*, ou même les églises et maisons coloniales. Il pourrait aussi être utile de proposer de l'information de sensibilisation sur le terrain, pas seulement enfermée dans des musées dans lesquels il faut entrer de son plein gré. Ainsi, des pancartes informatives pourraient mettre en valeur des parties du chemin de manière très locale. L'aspect didactique de cette information, tout comme sa forme, doit être travaillé afin de ne pas polluer visuellement le paysage. Cette information pourrait accompagner la signalétique prévue. Elle serait destinée au grand public.

ALLER PLUS LOIN

Cette étude peut sans aucun doute constituer un pas vers la conception d'un plan de développement territorial basé sur le patrimoine. Elle aurait pu être continuée par une analyse utilisant par exemple les outils de la géographie urbaine, comme la méthode AFOM, afin de véritablement se rapprocher de l'établissement d'une stratégie globale.

C'est le but de cette étude. Finalement, elle apporte une vision synthétique de l'ensemble de la zone, tout en détaillant des singularités tronçons par tronçons. C'est un outil indispensable à la cohérence d'un projet territorial à l'échelle de la région. Ce type d'analyse, si elle est réalisée à différentes échelles, comportera des niveaux de détails différents. C'est donc un moyen qui essaie de répondre à la nécessité de prendre en compte différentes échelles simultanément, ainsi que d'assurer la continuité.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Les incas ont su unir les populations Andines dans un puissant et gigantesque empire. Ces amoureux de la terre, du ciel et des montagnes, ont fait preuve d'une immense sensibilité et d'un respect envers le paysage, en s'intégrant toujours harmonieusement dans la nature. Ils ont su tirer parti

de cet environnement hostile que sont les Andes. Ils ont forgé un patrimoine exceptionnel qui constituera toujours les racines des populations andines.

Le *Qhapaq Ñan*, colonne vertébrale de l'Empire, doit redevenir le fil conducteur de l'identité andine. À l'heure où l'on entend de plus en plus parler de patrimoine linéaire, il en constitue une référence. Il matérialise par excellence le support essentiel que peut constituer le patrimoine culturel pour le développement territorial.

GLOSSAIRE QUECHUA

Ce glossaire reprend les définitions des mots quechua utilisés dans cet ouvrage, ainsi que certains retrouvés couramment dans la toponymie. Les définitions sont celles de María Rostworowski (2011[1988]), traduites par l’auteur. Des orthographes alternatives sont parfois indiquées entre parenthèses.

<i>AMARU</i>	Serpent.
<i>CAPAC (QHAPAQ)</i>	Personne riche ou puissante.
<i>CEQUE (ZEQUE)</i>	Raie, ligne. Rayonnantes depuis le temple du Soleil de Cusco, ces lignes imaginaires reliaient des <i>waka</i> sous la charge de <i>ayllus</i> bien déterminés.
<i>COLCA (QOLQA)</i>	Entrepôt servant à garder des aliments ou des objets.
<i>CURACA (KURAKA)</i>	Chef principal d’un village.
<i>CHASQUI (CHASKI)</i>	Messager.
<i>HANAN</i>	Dessus, haut.
<i>HATUN (ATUN)</i>	Chose grande ou supérieure.
<i>HUACA (WAKA)</i>	Temple d’une divinité ou la divinité elle-même.
<i>HURIN</i>	Dessous, bas.
<i>KANCHA</i>	Marché, enclos, stade.
<i>MITMAQ</i>	Personne envoyée dans un lieu étranger afin d’accomplir une tâche pour l’État.
<i>MITA (MI’TA)</i>	Fois, tour, temps, période.
<i>PUCARA (PUKARA)</i>	Forteresse, château.
<i>QUIPU (KIPU)</i>	Cordes de différentes couleurs avec des noeuds servant à comptabiliser des objets et des personnes.
<i>QUIPU CAMAYOC</i>	Personne à la charge d’un <i>quipu</i> .
<i>SINCHI</i>	Chef de guerre.

<i>SUYU</i>	Partie.
<i>TAMPU (TAMBO)</i>	Auberge, maison.
<i>TUPU</i>	Unité de mesure de longueur et de surface.
<i>USHNU (USNU)</i>	Petite structure de pierre située au milieu d’une place jouant le rôle de trône pour l’Inca pendant certaines cérémonies ou certains rites.
<i>YANA</i>	Serviteur.

LISTE DES FIGURES

Les figures concernant la partie analytique (photos, cartes des tronçons, cartes de synthèses) ont été omises de cette liste.

- Figure 1 : Séquence chronologique culturelle selon Lumbreras (1981) et Rowe (1962) (Canziani Amico, 2009), p. 17.
- Figure 2 : Dessin d'un colibri vu du ciel, page Wikipédia : « Géoglyphes de Nasca », <http://fr.wikipedia.org/wiki/Géoglyphes_de_Nasca>, p. 18.
- Figure 3 : Pikillacta : photographie aérienne, Servicio Aero-Fotográfico Nacional del Perú (Mc Ewan, 1991) cité par Canziani (2009), p. 19.
- Figure 4 : Tableau des développements sociaux andins (avec quelques exemples de développements régionaux), (Rostworowski, 2011[1988], p.26), p.20.
- Figure 5 : L'expansion de l'état inca, (Rostworowski, 2011[1988], p.23), p.21.
- Figure 6 : Schéma de la structure du Tawantinsuyu, (Pease G.Y., 2009, p.99), p. 23.
- Figure 7 : Carte de l'Atlas du Pérou (Instituto Geográfico Nacional (Peru),Proyecto Especial Atlas del Perú, 1989), p.25.
- Figure 8 : Région de Cusco, page Wikipédia éponyme, <http://fr.wikipedia.org/wiki/Région_de_Cuzco>, p.26.
- Figure 9 : Province de Cusco, page Wikipédia éponyme, <http://fr.wikipedia.org/wiki/Province_de_Cuzco>, p.26.
- Figure 10 : Carte Google Maps, <<https://maps.google.fr/>>, p.27.
- Figure 11 : Carte des conglomérats urbains, Ministerio de Vivienda, Construcción y Saneamiento, Viceministerio de Vivienda y Urbanismo, Dirección Nacional de Urbanismo, p.28.
- Figure 12 : Carte des noeuds de développement et des aires d'influences, (Herrera, Navarro et al., 2010), p.29.
- Figure 13 : Identification de monuments et d'espaces susceptibles de faire l'objet d'une conservation, plan Miró Quesada, Rapport Kubler 1951 (Herrera, Navarro et al., 2011b), p.29.
- Figure 14 : Tronçon Cusco-La Raya, carte affichant les lacs et les cours d'eau. On constate le fonctionnement dendritique des vallées (cette carte possède exactement la même emprise que celle à droite), p.34.
- Figure 15 : Tronçon Cusco-La Raya, carte affichant les courbes de niveau et les limites politiques, p.34.
- Figure 16 : Cartes du Qhapaq Ñan, de gauche à droite : Urteaga (1926), Regal (1936), Levillier (1942), Hagen (1955), Strube Erdmann (1963), toutes redessinées par Hyslop (1984), p.35.
- Figure 17 : Carte du Qhapaq Ñan, par Hyslop (1984), p.35.
- Figure 18 : Types d'escaliers sur les chemins incas ; (A) escaliers avec paliers, pente à 40° ; (B) escaliers par groupes de un (1), deux (2), et trois (3) marches ; Hyslop (1984), p.36.
- Figure 19 : Types de murs de soutènement sur les chemins incas ; (A) avec excavation dans le talus ; (B) sans excavation dans le talus ; incliné et étagé en forte pente ; Hyslop (1984), p.36.
- Figure 20 : Types de dispositifs de drainage sur les chemins incas ; (A) rigole ouverte en pierre ; (B) tranchées drainantes en pierre ; (C) rigole recouverte au niveau de la route ; (D) conduite sous le niveau de la route ; Hyslop (1984), p.37.
- Figure 21 : Pont simple en bois ; Hyslop (1984), p.37.
- Figure 22 : Pont à multiples porte-à-faux en bois ; Hyslop (1984), p.37.
- Figure 23 : Deux types d'ancrages de ponts suspendus, adapté de Regal (1972) ; Hyslop (1984), p.37.
- Figure 24 : Carte du Cusco inca (Ministerio de Cultura. Dirección regional de Cultura de Cusco, 2005), p.38.
- Figure 25 : Assemblage de vues de la place Hawkaypata, Paolo Greer, p.38.
- Figure 26 : Chemins partant vers les quatre **suyu** (Ministerio de Cultura. Dirección regional de Cultura de Cusco, 2005), p.38.
- Figure 27 : Les trois chemins du Qollasuyu et leur tampu (Ministerio de Cultura. Dirección regional de Cultura de Cusco, 2007), p.39.
- Figure 28 : Carte sommaire du tronçon étudié, p.40.

ANNEXE

TABLEAU RÉCAPITULATIF DES SITES ARCHÉOLOGIQUES

Ce tableau récapitule les caractéristiques principales des sites archéologiques associés au tronçon du *Qhapaq Ñan* étudié ici (Ministerio de Cultura. Dirección regional de Cultura de Cusco, 2011a).

Le terme « enceinte » est employé pour signaler la présence de toute forme polygonale ou circulaire matérialisée par des murs. Il s’agit en général de ruine de bâtiments incas.

SITE	ÉLÉMENTS CONSTITUTIFS	RÔLE ORIGINEL	ÉTAT DE CONSERVATION	FILIATION CULTURELLE
PLAZA HAWKAYPATA	USHNO, MUR, CANAL, CANALISATION DE COURS D’EAU, PLACE, FONTAINE	RELIGIEUX	MAUVAIS	INKA / POST-INKA
AMARUKANCHA	MUR	RÉSIDENTIEL	MAUVAIS	INKA / POST-INKA
PUKAMARKA	ENCEINTE, MUR	RÉSIDENTIEL	MAUVAIS	INKA / POST-INKA
AQLLAWASI	MUR	RÉSIDENTIEL, RELIGIEUX	MAUVAIS	INKA / POST-INKA
KUSIKANCHA	ENCEINTES, KANCHAS, MURS, CANAUX, CISTES	RELIGIEUX, ADMINISTRATIF, RÉSIDENTIEL	BON	INKA / POST-INKA
QORIKANCHA	MURS, KANCHA, USHNO, TERRASSES, AQUEDUCS, CANAUX, ESCALIERS, FONTAINES	ADMINISTRATIF, RELIGIEUX	MOYEN	INKA / POST-INKA
ANDENES LUCREPATA	TERRASSES	PRODUCTIF	MOYEN	INKA
TOTORA PAQCHA	USHNO, WAKA, TERRASSES, CANAUX, FONTAINES	PRODUCTIF, RELIGIEUX	MOYEN	INKA
HUACA TETECACA	WAKA	RELIGIEUX	MOYEN	INKA
ANDENES QOLLASUYO	TERRASSES	PRODUCTIF	MAUVAIS	INKA
MARCAVALLE	ENCEINTES	RÉSIDENTIEL	MAUVAIS	PRÉ-INKA

SITE	ÉLÉMENTS CONSTITUTIFS	RÔLE ORIGINEL	ÉTAT DE CONSERVATION	FILIATION CULTURELLE
ANDENES DE MARCAVALLE	MURS	PRODUCTIF	MAUVAIS	INKA
FUENTE DE QOLQAPAMPA	USHNO, MURS, CANAUX, ESCALIERS	RELIGIEUX	BON	PRÉ-INKA / INKA
PUMAMARKA	ENCEINTES, KANCHAS, MURS, WAKAS, TERRASSES, SCULPTURES, AQUEDUCS, RÉSERVOIRS, CANAUX, PLACE, ESCALIERS, FONTAINES	PRODUCTIF, RELIGIEUX, ADMINISTRATIF, RÉSIDENTIEL	MAUVAIS	INKA
ANDENES LARAPA	TERRASSES	PRODUCTIF	MOYEN	INKA
PILLAO MATAO	MURS, CIMETIÈRE	RELIGIEUX	MAUVAIS	INKA
RAQARAQAYMYOQ	ENCEINTES, MURS, TERRASSES	RÉSIDENTIEL	MOYEN	PRÉ-INKA
CHIMARAQAY	ENCEINTES, TERRASSES	PRODUCTIF	MOYEN	PRÉ-INKA
CHECOLLOPATA	ENCEINTES, KANCHAS, MURS, TERRASSES, CANAUX, PLACE	RÉSIDENTIEL	MOYEN	INKA
QENCHA	TERRASSES	PRODUCTIF	MAUVAIS	INKA
ANDENES DE PATAPATA	ENCEINTES, TERRASSES	PRODUCTIF	MAUVAIS	INKA
PUSKAR QOLLANA	TERRASSES, CANALISATION DE COURS D’EAU	PRODUCTIF	MAUVAIS	INKA
QONTAY MOQO	ENCEINTES, TERRASSES	PRODUCTIF	MAUVAIS	PRÉ-INKA / INKA
SILLKINA	ENCEINTES, TERRASSES	PRODUCTIF	MAUVAIS	INKA
SILLKINCHANI	ENCEINTES, MURS, CANAUX, ESCALIERS, QOLQAS	ADMINISTRATIF	MOYEN	INKA
TIPÓN	ENCEINTES, KANCHAS, TAMPU, MURS, WAKAS, TERRASSES, CANAUX, FONTAINES	PRODUCTIF, RELIGIEUX	MOYEN	PRÉ-INKA / INKA
TAMBOPATA RAQCHI	AUCUN (CÉRAMIQUES)	PRODUCTIF	MAUVAIS	INKA
WAMARARASIQUI	ENCEINTES, TERRASSES	PRODUCTIF	MOYEN	INKA
ARQ’AY	TERRASSES, CARRIÈRE	PRODUCTIF	MAUVAIS	INKA
CHOQUEPUKYO	ENCEINTES, PLACES, MURS, ESCALIERS, CARRIÈRES, QOLLQAS, STRUCTURES ISOLÉES, ENSEMBLE ARCHITECTURAL	ADMINISTRATIF, RELIGIEUX, RÉSIDENTIEL	MOYEN	PRÉ-INKA / INKA
MAMAQOLLA	MURS, RESTES FUNÉRAIRES	RELIGIEUX, PRODUCTIF	MOYEN	PRÉ-INKA / INKA
TANTA ESTANCIA	QOLQAS	PRODUCTIF	MAUVAIS	PRÉ-INKA / INKA

SITE	ÉLÉMENTS CONSTITUTIFS	RÔLE ORIGINEL	ÉTAT DE CONSERVATION	FILIATION CULTURELLE
URPITUYOQ	ENCEINTES, PLATEFORMES	RELIGIEUX	MAUVAIS	PRÉ-INKA / INKA
URPIKANCHA / ESCALERAYOQ	ENCEINTES, MURS, TERRASSES, CANAUX	PRODUCTIF, RELIGIEUX, ADMINISTRATIF	MOYEN	PRÉ-INKA / INKA
KAÑARAQAY	ENCEINTES, PLACES, KANCHAS	MIXTE	MOYEN	INKA
MINASPATA	ENCEINTES	RÉSIDENTIEL	MAUVAIS	PRÉ-INKA / INKA
AMARUPATA	TERRASSES, CANAUX	PRODUCTIF	MAUVAIS	PRÉ-INKA / INKA / POST-INKA
ARCOPUNKU RAYALLAQTA	AQUEDUC, CANAL, MURS, TERRASSES AVEC STRUCTURES	PRODUCTIF	MAUVAIS	PRÉ-INKA / INKA
MACHUYOQ PATA	ENCEINTES, MURS, CHULLPAS	RELIGIEUX, RÉSIDENTIEL	MAUVAIS	PRÉ-INKA / INKA
PIKILLAQTA	ENCEINTES, PLACES, MURS, ESCALIERS, CARRIÈRES, QOLLQAS, STRUCTURES ISOLÉES, ENSEMBLE ARCHITECTURAL	ADMINISTRATIF, RELIGIEUX, RÉSIDENTIEL, MILITAIRE	MOYEN	PRÉ-INKA / INKA
PORTADA RUMIQOLQA	MURS, AQUEDUC, TERRASSES AVEC STRUCTURES	ASSOCIÉ À LA VOIE (AQUEDUC, POSTE DE CONTRÔLE)	MOYEN	PRÉ-INKA / INKA
PIÑIPAMPA	ENCEINTES, KANCHAS, MURS, TERRASSES, CARRIÈRE ET ESCALIERS	ADMINISTRATIF	MAUVAIS	INKA
TEMPLO DE ANDAHUAYLILLAS	MURS	RELIGIEUX	MAUVAIS	INKA / COLONIAL
BATANORQO	ENCEINTES	RÉSIDENTIEL	MAUVAIS	INKA
WIRACOCCHAN	MURS	RELIGIEUX	MAUVAIS	PRÉ-INKA / INKA
TEMPLO DE KANINKUNKA	MURS	RELIGIEUX	MAUVAIS	INKA / COLONIAL
MUÑAPATA	ENCEINTES, KANCHAS, PLATEFORMES, MURS	PRODUCTIF, RÉSIDENTIEL	MAUVAIS	PRÉ-INKA / INKA
MATERO	ENCEINTES, PLATEFORMES, MURS, TOMBES	PRODUCTIF, RÉSIDENTIEL	MAUVAIS	PRÉ-INKA / INKA
NKA YARQHA	CANAUX	PRODUCTIF	MAUVAIS	PRÉ-INKA / INKA
WAYWAKUNQA	MURS, QOLQAS	PRODUCTIF	MAUVAIS	PRÉ-INKA / INKA
AMARUPATA	ENCEINTES, KANCHAS, PLATEFORMES, WAKAS	ADMINISTRATIF, RELIGIEUX, RÉSIDENTIEL	MAUVAIS	PRÉ-INKA / INKA
TAMBO QUIQUIJANA	TAMPU	RÉSIDENTIEL	MAUVAIS	INKA / POST-INKA

SITE	ÉLÉMENTS CONSTITUTIFS	RÔLE ORIGINEL	ÉTAT DE CONSERVATION	FILIATION CULTURELLE
PUENTE QUIQUIJANA	PUENTE	PRODUCTIF, ASSOCIÉ À LA VOIE	MAUVAIS	INKA / POST-INKA
KANCHA KANCHA	ENCEINTES, TERRASSES	MITE	MAUVAIS	PRÉ-INKA / INKA / POST-INKA
AQNABAMBA	MURS, ENCEINTES	MIXTE	MOYEN	PRÉ-INKA / INKA / POST-INKA
YAYANMARKA	TERRASSES, ENCEINTES, STRUCTURES FUNÉRAIRES	MIXTE	MAUVAIS	PRÉ-INKA / INKA / POST-INKA
MACHUÑAN	SYSTÈME DE TERRASSES	MIXTE	MAUVAIS	PRÉ-INKA / INKA / POST-INKA
SERWATE	STRUCTURES FUNÉRAIRES, TERRASSES AVEC STRUCTURES	MIXTE	MAUVAIS	PRÉ-INKA / INKA / POST-INKA
IRINKUNKA	STRUCTURES FUNÉRAIRES, TERRASSES AVEC STRUCTURES	MIXTE	MAUVAIS	PRÉ-INKA / INKA
MUYUK ANCHA	PLATEFORMES, TERRASSES	RELIGIEUX	MAUVAIS	PRÉ-INKA / INKA
PIKIKALLI PATA	MURS, ENCEINTES	RELIGIEUX	MAUVAIS	PRÉ-INKA / INKA
WANQ'OSIRI	ENCEINTES, TERRASSES, CANAUX	PRODUCTIF	MAUVAIS	PRÉ-INKA / INKA
CHASKIWASI TAMBO	ENCEINTES ET KANCHAS	ADMINISTRATIF, RÉSIDENTIEL	MOYEN	PRÉ-INKA / INKA / POST-INKA
KINSACHATA QOCHA	ENCEINTES	ADMINISTRATIF	MAUVAIS	PRÉ-INKA / INKA
RAQCHI	ENCEINTES, KANCHAS, MURS, FONTAINES, QOLQAS	MIXTE	MOYEN	PRÉ-INKA / INKA
LARI PUCHURI	KANCHAS, TERRASSES	PRODUCTIF	MAUVAIS	PRÉ-INKA / INKA / POST-INKA
SUMAQ MARKA	ENCEINTES, MURS, CHULLPAS	RELIGIEUX, RÉSIDENTIEL	MAUVAIS	PRÉ-INKA / INKA
LURUKACHI	ENCEINTES, KANCHAS, MURS, WAKA	ADMINISTRATIF, RELIGIEUX	MAUVAIS	PRÉ-INKA / INKA / POST-INKA
LLALLAWI	CHULLPAS	RELIGIEUX	MAUVAIS	PRÉ-INKA / INKA
TAMBO	KANCHAS	MIXTE	MAUVAIS	PRÉ-INKA / INKA / POST-INKA
CHULLPAS	CHULLPAS	RELIGIEUX, ASSOCIÉ À LA VOIE	MOYEN	PRÉ-INKA / INKA / POST-INKA
TAMBO	WAKA	RELIGIEUX	MAUVAIS	PRÉ-INKA / INKA / POST-INKA

BIBLIOGRAPHIE

ASHWORTH, G. J. 1991. *Heritage planning : conservation as the management of urban change*. Groningen: Geo Pers.

BERQUE, Augustin. 1982. *Vivre l'espace au Japon*. Paris: PUF.

CANZIANI AMICO, José. 2009. *Ciudad y territorio en los Andes. Contribuciones a la historia del urbanismo prehispánico*. Lima: Fondo Editorial Pontificia Universidad Católica del Perú.

CARDELÚS, Borja et **GUIJARRO**, Timoteo. 2009. *Cápac Ñan : El Gran Camino Inca*. Madrid: Centro de Cultura Iberoamericana (CCI).

CHOAY, Françoise. 2007[1992]. *L'allégorie du patrimoine*. Paris: Éditions du Seuil.

CLAVAL, Paul. 1981. *La logique des villes, essai d'urbanologie*. Paris: Litec.

CONTRIBUTEURS DE WIKIPÉDIA. 2012. Pérou. *Wikipédia, l'encyclopédie libre*. <<http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Pérou&oldid=81124706>>, 22 juillet.

DAMMERT EGO AGUIRRE, Manuel. 2007. *La red de parques arqueológicos. El apogeo del Tawantinsuyo y el desarrollo regional del Cusco*. Lima: Ministerio de Cultura. Dirección Regional de Cultura de Cusco.

DOWL, Aimée ; **MIRANDA**, Carolina A. et al. 2010. *Lonely Planet Peru*.

DUPUY, Gabriel. 1991. *L'urbanisme des réseaux. Théorie et méthodes*. Paris: Armand Colin Éditeur.

ÉDITIONS LAROUSSE. 2009. Dictionnaire français en ligne. <www.larousse.fr>.

ESPINOSA REYES, Ricardo. 2002. *La gran ruta Inca : el Capaq Ñan*. Lima: Petróleos del Perú.

FAVRE, Henri. 2011[1972]. *Les Incas*. Paris: Presses Universitaires de France.

GIOVANNONI, Gustavo. 1998[1931]. *L'Urbanisme face aux villes anciennes*. (traduit par Jean-Marc Mandosio ; Amélie Petita ; Claire Tandille). Paris: Le Seuil.

LUMBRERAS, Luis G. 1981. *Arqueología de la América Andina*. Lima: Editorial Milla Batres.

LUMBRERAS, Luis G. 2004. Le réseau de musées du Qhapaq Ñan, chemin principal des Andes. *Museum International. Le musée de site*, n.° 223. Paris: UNESCO, pp.106-111.

HAGEN, Victor W. von. 1955. *Highway of the Sun*. New York: Duell, Sloan et Pearce.

HERRERA, Sonia ; **NAVARRO**, René et al. 2010. Estado del arte : planificación y ordenamiento territorial en la región Cusco, Perú. *Estado del arte de la problemática de patrimonio, planificación urbana y desarrollo sostenible de la región Cusco, Perú*, Universidad Nacional San Antonio Abad de Cusco. Convenio Interuniversitario CIUF-UNSAAC.

HERRERA, Sonia ; **NAVARRO**, René et al. 2011a. Aspectos Socioeconomicos. *Estado del arte de la problemática de patrimonio, planificación urbana y desarrollo sostenible de la región Cusco, Perú*, Universidad Nacional San Antonio Abad de Cusco. Convenio Interuniversitario CIUF-UNSAAC.

HERRERA, Sonia ; **NAVARRO**, René et al. 2011b. Patrimonio y conservación en el área andina, caso Cusco, una visión histórica. *Estado del arte de la problemática de patrimonio, planificación urbana y desarrollo sostenible de la región Cusco, Perú*, Universidad Nacional San Antonio Abad de Cusco. Convenio Interuniversitario CIUF-UNSAAC.

HERRERA, Sonia ; **NAVARRO**, René et al. 2011c. Subsistema político administrativo. *Estado del arte de la problemática de patrimonio, planificación urbana y desarrollo sostenible de la región Cusco, Perú*, Universidad Nacional San Antonio Abad de Cusco. Convenio Interuniversitario CIUF-UNSAAC.

HYSLOP, John. 1984. *The Inka Road System*. New York: Academic Press.

INSTITUTO GEOGRÁFICO NACIONAL (PERU) et **PROYECTO ESPECIAL ATLAS DEL PERÚ**. 1989. *Atlas del Perú*. Lima: IGN.

JACKSON, John Brinckerhoff. 1994. "Roads belong in the Landscape". Dans: *A Sense of Place, a Sense of Time*. New Haven: Yale University Press, pp. 186-205.

JOKILEHTO, Jukka et **KING**, Joseph. 2001. "L'authenticité et l'intégrité". Dans: *Authenticité et Intégrité dans un contexte africain. Réunion d'experts - Great Zimbabwe - 26/29 mai 2000*. Paris: UNESCO, pp. 30-32.

LAVEDAN, P. 1926. *Qu'est-ce que l'urbanisme?* Paris.

LEVILLIER, Roberto. 1942. *Don Francisco de Toledo - Supremo Organizador del Perú*. Buenos Aires: Colección de Publicaciones Históricas de la Biblioteca del Congreso Argentino.

MARÍA BALLESTER, José. 2007. Les Chemins de Saint-Jacques. Itinéraire de pèlerinage et voie de civilisation. *Patrimoine Mondial*, n.° 45. Paris: UNESCO, pp. 32-39.

Mc Ewan, Gordon. 1991. "Investigations at the Pikillacta Site : A Provincial Huari Center in the Valley of Cuzco". Dans: *Huari Administrative Structure, Prehistoric Monumental Architecture and State Government*. Washington D. C.: Dumbarton Oaks, pp. 93-119.

MINISTERIO DE CULTURA. DIRECCIÓN REGIONAL DE CULTURA DE CUSCO. 2005. Sistema Vial Andino en el Valle de Cusco. *Qhapaq Ñan del Tahuantinsuyu*, n.º 1, pp. 7-24.

MINISTERIO DE CULTURA. DIRECCIÓN REGIONAL DE CULTURA DE CUSCO. 2007. *Sistema Vial Qollasuyu - Avances de investigación*. Lima, 236.

MINISTERIO DE CULTURA. DIRECCIÓN REGIONAL DE CULTURA DE CUSCO. 2011a. *Proceso de nominación del Qhapaq Ñan (camino principal andino) a la lista del patrimonio mundial. Informe Final del Reconocimiento y Registro del Camino Inka Qhapaq Ñan, Tramo Binacional Perú-Bolivia, Tramo Cusco-Desaguadero, Región Cusco, Perú - Componente Arqueológico*.

MINISTERIO DE CULTURA. DIRECCIÓN REGIONAL DE CULTURA DE CUSCO. 2011b. *Proceso de nominación del Qhapaq Ñan (camino principal andino) a la lista del patrimonio mundial. Informe Final del Reconocimiento y Registro del Camino Inka Qhapaq Ñan, Tramo Binacional Perú-Bolivia, Tramo Cusco-Desaguadero, Región Cusco, Perú - Componente Conservación*.

MITCHELL, Nora ; **RÖSSLER**, Mechtild et al. 2009. World Heritage Cultural Landscapes. A Handbook for Conservation and Management. *World Heritage Papers*, n.º 26. Paris: UNESCO.

MUNICIPALIDAD DE CUSCO. 2006. *Plan de Acondicionamiento Territorial de la Provincia del Cusco 2006-2016*. Gerencia de desarrollo urbano y rural.

ORTEGA VALCÁRCEL, José. 1998. El patrimonio territorial: El territorio como recurso cultural y económico. *Ciudades: Revista del Instituto Universitario de Urbanística de la Universidad de Valladolid*, n.º 4, pp. 33-48.

PANERAI, Philippe ; **DEPAULE**, Jean-Charles et al. 2009 [1999]. *Analyse urbaine*. Marseille: Éditions Parenthèses.

PAQUET, Pierre. 2011. *Conservation et restauration du patrimoine culturel immobilier. Notes de cours de la première année de Master Ingénieur civil Architecte de l'ULg*.

PEASE G.Y., Franklin. 2009. *Los Incas*. Lima: Fondo Editorial de la Pontificia Universidad Católica del Perú.

PULGAR VIDAL, Javier. 1996. *Geografía del Perú*. Lima: PEISA.

RAFFESTIN, Claude. 1981. *Pour une géographie du pouvoir*. Paris: Litec.

RAMÓN MENÉNDEZ DE LUARCA, José et **SORIA Y PUIG**, Arturo. 1994. El territorio como artificio cultural. Corografía histórica del Norte de la Península Ibérica. *Ciudad y territorio: Estudios territoriales*, vol. 99, pp. 63-94.

REGAL, Alberto. 1936. *Los caminos del inca en el antiguo Perú*. Lima: Sanmartí y cía., s.a.

ROSTWOROWSKI, María. 2011[1988]. *Historia del Tahuantinsuyu*. Lima: Instituto de Estudios Peruanos.

ROWE, John. 1962. Stages and Periods in Archaeological Interpretation. *Southwestern Journal of Anthropology*, vol. 18, n.º 1, pp. 40-54.

SAAVEDRA, Walter. 2010. El puente de Q'eswachaka, en Cusco. *Tutaykiri, Colegio Profesional de Antropólogos de Lima*. <http://tutaykiri.blogspot.be/2010_06_01_archive.html>, 28 juin.

SANZ, Nuria. 2004. Qhapaq Ñan - Camino Principal Andino y el proceso de su candidatura como bien suceptible de ser inscrito en la Lista de Patrimonio Mundial. *Tejiendo los lazos de un legado. Qhapaq Ñan - Camino Principal Andino : hacia la nominación de un patrimonio común, rico y diverso, de valor universal*. Lima: Representación de UNESCO en Perú.

SITTE, Camillo. 1996[1889]. *L'art de bâtir les villes - l'urbanisme selon ses fondements artistiques*. (traduit par Daniel Wieczorec). Paris: Le Seuil.

SORIA Y PUIG, Arturo. 1997a. En pro de una red peninsular de parques lineales. *Ciudad y territorio: Estudios territoriales*, vol. 111, pp. 31-47.

SORIA Y PUIG, Arturo. 1997b. Una visión territorial del patrimonio de las obras públicas. La red peninsular de parques lineales históricos. *Revista del Colegio de Ingenieros de Caminos, Canales y Puertos. El patrimonio de las obras públicas, I*, n.º 40, pp. 28-37.

STRUBE ERDMANN, León. 1963. *Vialidad Imperial de los Incas*. Córdoba: Universidad Nacional de Córdoba.

UNESCO. 2008. Les critères de sélection. *Unesco, Centre du Patrimoine mondial 1992-2012*. <<http://whc.unesco.org/fr/criteres>>, 14 mai.

UNESCO. 2011. *Orientations devant guider la mise en oeuvre de la Convention du patrimoine mondial*. Paris: UNESCO.

UNESCO. 2012a. Chemin Principal Andin. *Unesco, Centre du Patrimoine mondial 1992-2012*. <<http://whc.unesco.org/fr/qhapaqnan/>>, 29 juillet.

UNESCO. 2012b. Sistema Vial Andino/Qhapaq Ñan. *Unesco, Centre du Patrimoine mondial 1992-2012*. <<http://whc.unesco.org/fr/listesindicatives/5547/>>, 01 août.

URTEAGA, Horacio H. 1926. *Mapa del Tahuantinsuyu*. Paris: Armand Colin.

VIOLLET-LE-DUC, Eugène. 1854/1868. *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle / Tome 8 : Restauration*. Paris: Bance et Morel.

YARHAM, Robert. 2010. *How to Read the Landscape*. London: A. & C. Black.

